



Laurine Germani

Premier prix Cnaf – Mémoire de Master 2

**Voir, interroger, écouter et entendre :
histoires d'immigrés portugais à
Champigny-sur-Marne**

Table des matières

REMERCIEMENTS	4
AVANT-PROPOS	5
INTRODUCTION	7
PARTIE 1 – SOURCES ET METHODE : UNE APPROCHE TRANSDISCIPLINAIRE	11
1 – Chercher et trouver les témoins	11
1.1 – Où et comment trouver des témoins ?	11
1.1.1 – <i>En théorie</i>	11
1.1.2 – <i>En pratique</i>	12
1.2 – Nos témoins	13
1.2.1 – <i>Les anciens habitants du bidonville</i>	13
1.2.2 – <i>L'élue et les enseignantes</i>	14
1.2.3 – <i>Les descendants</i>	15
1.2.4 – <i>Les absents du corpus</i>	15
2 – De la construction des questionnaires à l'analyse des résultats	16
2.1 – Nos questionnaires	17
2.1.1 – <i>Questionnaire habitants</i>	18
2.1.2 – <i>Questionnaire descendants</i>	20
2.1.3 – <i>Questionnaire élue</i>	20
2.1.4 – <i>Questionnaire enseignantes</i>	22
2.2 – Se positionner face aux témoins, prendre de la distance	24
2.2.1 – <i>Préparer l'entretien</i>	24
2.2.2 – <i>Se lancer</i>	25
2.2.3 – <i>Analyser, décrypter</i>	26
PARTIE 2 – DE LA MISERE DES CHAMPS A CELLE DES BARAQUES	27
1 – Quitter la patrie	27
1.1 – La misère des villages	28
1.1.1 – <i>Une économie de subsistance</i>	28
1.1.2 – <i>Un désir de mieux</i>	31
1.2 – Itinéraires et quotidien des « travailleurs seuls » du plateau.....	32
1.2.1 – <i>Le passage « A Salto »</i>	33
1.2.2 – <i>Diversité des moyens d'arrivée</i>	36
1.2.3 – <i>Le quotidien des hommes seuls</i>	37

2 – « C’est ça la France ? ! »	41
2.1 – Spécificités bidonvilloises	41
2.1.1 – <i>Les baraques</i>	41
2.1.2 – <i>Baraque ou maison : le bidonville, un espace hétérogène.....</i>	43
2.2 – Difficultés quotidiennes	46
2.2.1 – <i>« Faire avec ce qu’on a ».....</i>	46
2.2.2 – <i>L’eau.....</i>	50
PARTIE 3 – DEVENIR DES FRANÇAIS D’ORIGINE PORTUGAISE	56
1 – Sociabilités et vie en communauté : Champigny, zone de conflits ?	57
1.1 – Les adultes.....	57
1.1.1 – <i>L’intégration par le travail.....</i>	57
1.1.2 – <i>Le(s) rôle(s) des femmes.....</i>	62
1.2 – Les enfants, l’école, l’amitié	66
1.2.1 – <i>Une école prête pour accueillir ces enfants ?.....</i>	66
1.2.2 – <i>L’école comme moyen de sortir du bidonville ?.....</i>	69
1.2.3 – <i>Amitiés bidonvilloises, amitiés campinoises.....</i>	71
2 – Du bidonville à la ville : trajectoires des Portugais du plateau.....	72
2.1 – Quitter le bidonville	73
2.1.1 – <i>Pour la baraque de chantier ou l’hôtel.....</i>	73
2.1.2 – <i>Pour le pavillon.....</i>	75
2.2 – Portugais en France et Français au Portugal, ou l’impossible retour	78
2.2.1 – <i>Double culture et construction de l’identité personnelle</i>	78
2.2.2 – <i>« Etre étranger dans son pays »</i>	80
CONCLUSION	84
BIBLIOGRAPHIE	86
ANNEXES.....	89
LEXIQUE.....	169

Ces dossiers d’études ne reflètent pas la position de la Cnaf et n’engagent que leurs auteur(e)s

Remerciements

Tous les témoins et personnes qui m'ont confiée leur histoire à travers les entretiens ou les discussions informelles, sans qui ce travail n'aurait pu aboutir, sont au premier rang des remerciements. Pour des raisons liées au respect de l'anonymat de certains d'entre eux, je ne les citerai pas, mais ils se reconnaîtront à la lecture.

Je remercie le service des archives communales de Champigny-sur-Marne et particulièrement Chloé Chotard, Sylvie Lagreou et Patricia Masson qui pendant ces deux années m'ont accompagnée, encouragée et conseillée dans une écoute permanente et précieuse. Je remercie aussi Jean-Claude Broustail pour m'avoir permis d'utiliser ses photographies.

Je remercie mes proches et particulièrement ma relectrice et amie Mélanie Fougeray.

Enfin, je souhaite remercier Loïc Vadelorge, qui a su se montrer attentif et disponible pendant ces deux années de Master. Merci d'avoir partagé avec moi vos connaissances et votre expérience, me permettant ainsi de faire évoluer mon travail.

Ci-dessous : classe de filles, école du Plateau, année 1964-1965 (document fourni par l'un des témoins, Michelle Vibert).



Avant-Propos

La Caisse nationale des Allocations familiales décerne chaque année deux prix à deux mémoires de master 2 dans le domaine des politiques familiales et sociales. La collection des *Dossiers d'études* consacre traditionnellement son premier numéro de l'année au premier prix Cnaf jeunes chercheurs et publie donc aujourd'hui le mémoire de Laurine Germani « Voir, interroger, écouter et entendre : histoires d'immigrés Portugais à Champigny-sur-Marne », rédigé sous la direction de Loïc Vadelorge et soutenu à l'université de Créteil.

Ce travail de recherche historique sur les parcours et l'intégration de populations portugaises immigrées dans les années 1950 vient compléter un travail réalisé en master 1 et vise à comprendre comment les immigrés portugais du bidonville de Champigny-sur-Marne se sont adaptés, puis intégrés à la société française. Cette recherche, en donnant la parole à ces habitants des bidonvilles, permet de saisir leurs trajectoires « de l'intérieur ». Elle complète et renouvelle les analyses portées à partir de données externes et notamment celles des acteurs « institutionnels » (élus, préfets, ...) concernés par le logement précaire, l'intégration ou la grande pauvreté.

La lecture de ce mémoire permet d'appréhender la manière dont ces populations ont ressenti et vécu l'expérience de l'arrivée en France et de l'installation dans le bidonville. Elle témoigne de leur adaptation à une société très différente tant de leur pays d'origine, le Portugal, que des images de la France qu'elles pouvaient avoir avant leur départ.

Ce travail vient nourrir la réflexion de la Cnaf sur la vie en grande pauvreté, notamment pour des familles migrantes. Si la plupart des bidonvilles, du moins tels qu'ils existaient dans les années 1960, a disparu, ce travail trouve néanmoins un écho très fort dans certaines situations résidentielles et sociales actuelles. Il offre des prises non seulement pour comprendre la vie et le parcours de ces populations portugaises en France, mais aussi pour éclairer ceux de populations qui telles une partie des Roms vivant dans certains campements, articulent parcours migrant et précarité résidentielle, dans un contexte économique et social sans rapport avec celui des Trente glorieuses.

Loin de tout misérabilisme, la démarche se veut interdisciplinaire, puisant dans l'histoire, l'anthropologie et la sociologie pour rendre compte de cette histoire vécue. Elle vise à comprendre comment l'immigration portugaise ancrée à Champigny-sur-Marne dans les années 1960 s'est intégrée en cinquante ans.

La méthodologie, de recueil d'archives orales, fait toute l'originalité épistémologique de ce mémoire parti du constat d'une insuffisance des sources écrites à rendre compte de l'expérience des personnes, du moins avec un niveau de sensibilité et de détail suffisamment fin. C'est donc vers le « patrimoine humain » que l'auteur choisit de se tourner, ce qui lui permet également de saisir l'évolution, considérable à maints égards, du bidonville de Champigny dans le temps, du point de vue de ses résidents. La première partie explique et décrit ce parcours méthodologique et les voies d'analyse ainsi ouvertes.

La deuxième partie est centrée sur le parcours des « Portugais du Bidonville », depuis le Portugal, et la vie dans le Bidonville. Pourquoi ont-ils quitté le Portugal ? Que pensaient-ils trouver en France ? Quel était leur quotidien à Champigny ? Les entretiens posent un ensemble de questions qui abordent non seulement le parcours des personnes interrogées mais également, l'accès à l'eau, la nourriture, la toilette, l'approvisionnement, les relations de voisinage, la solidarité, l'école, le travail, la commune, la région... Ils éclairent ainsi le parcours vers la France, la vie quotidienne, et enfin l'épaisseur des liens tissés au sein du bidonville mais encore entre le Bidonville, le reste de la ville, et l'extérieur.

La troisième partie du mémoire est consacrée aux trajectoires, résidentielles et familiales, des personnes interrogées, après la disparition du bidonville de Champigny-sur-Marne. Une importante population d'origine portugaise demeure localement et pose la question des conséquences résidentielles de la fermeture des bidonvilles : politiques de relogement, choix résidentiels, sur place ou plus loin... Comment la population du bidonville a-t-elle fait face ? Et comment les trajectoires familiales ont-elles inscrit cet ancrage local, dans le temps et entre générations ?

Ce mémoire est très bien documenté, riche d'extraits d'entretiens variés, sensibles et souvent saisissants. Il s'appuie également sur une belle iconographie, illustrative de cette histoire vécue qui imprime la démarche de l'auteure. Photographies de scènes ordinaires, familiales, de maisons et d'intérieurs, d'allées et d'équipements, photos de classe, etc. donnent à voir le quotidien et le décor de la vie dans le bidonville. Au service d'une problématique qui entre pauvreté, précarité et intégration intéresse directement la Cnaf, cette diversité des sources orales, iconographique et documentaires rend ce mémoire à la fois passionnant et utile grâce à la quantité d'informations qu'il parvient à collecter et à restituer.

En choisissant de recueillir cette mémoire vivante, Laurine Germani démontre l'importance d'aller interroger « ceux dont la parole n'est pas entendue » pour mieux comprendre les mécanismes par lesquels s'est construite tout au long des cinquante dernières années l'intégration de ces « Français d'origine portugaise ».

Frédérique Chave
Département de la Recherche
Cnaf - DSER
frederique.chave@cnaf.fr

Introduction

« La ville est perméable, elle se gonfle ou se rétracte au fil des jours, au fil du temps. Il est donc également vain de vouloir se saisir d'un quartier comme d'un territoire, sous prétexte d'un espace plus restreint. Parties intégrantes du tout, non isolés, non bornés, les quartiers sont aussi perméables et traversés de mouvements divers que le reste de la ville. Mais siège des affaires, secteur des spectacles ou lieu d'élection d'une ethnie ou d'un groupe, tous possèdent quelques spécificités qu'il est possible d'étudier, [...] Si le groupe comporte un fort coefficient de cohésion, la rotation des activités de ses membres peut délimiter un territoire que ceux-ci tracent de leur présence et de leurs trajets. Mais ce territoire, pour être le leur, ne leur appartient jamais en propre puisqu'il est en même temps fréquenté et traversé par d'autres gens. »¹

La commune de Champigny-sur-Marne, territoire de banlieue rouge depuis la Libération avec à sa tête entre 1950 et 1975 le maire communiste Louis Talamoni, fût touchée, entre 1957 et 1972, par un phénomène décrit comme étant « la honte du gouvernement »², celui des bidonvilles. En 1957, ont lieu les premières installations d'immigrés portugais dans des constructions rudimentaires sur le plateau de Champigny, on estime alors qu'ils sont une centaine³, très vite ce bidonville est considéré comme l'un des plus importants parmi les trente-cinq qui ceignent la seule ville de Paris ; ainsi, on le compare à ceux d'Aubervilliers, de Colombes, de Gennevilliers, de La Courneuve, de Nanterre, ou de Saint-Denis⁴.

Les constructions rudimentaires dont il est question sont des « cases » en carreaux de plâtre, en matériaux de récupération, sans sanitaire et sans WC. Il y a de graves problèmes d'hygiène principalement liés au fait qu'il n'y pas d'adduction en eau ni de réseau d'évacuation des eaux usées⁵.

Dans le but de dégager certaines spécificités du bidonville de Champigny et de ses habitants sans pour autant prétendre à une connaissance exhaustive de l'espace et des individus qui y vivent, nous allons tenter de comprendre en quoi l'homogénéité des lieux n'est que le fruit de représentations collectives. Afin d'être au plus près de la réalité vécue par les habitants et de montrer que le bidonville peut recouvrir une multitude de situations, nous avons réalisé une campagne d'archives orales.

Le présent mémoire s'inscrit dans la continuité des recherches que nous avons menées l'année dernière sur le bidonville portugais de Champigny-sur-Marne. Cette étude partait d'un contexte singulier qui voyait s'imbriquer des logiques d'aménagement de la ville d'une part et la question du traitement des travailleurs immigrés d'autre part ; il nous a alors fallu mettre en

¹ Petonnet Colette, « Variations sur le bruit sourd d'un mouvement continu » in. Gutwirth Jacques et Petonnet Colette dir. « Chemins de la ville enquête ethnologiques », Paris, éditions du CTHS, 1987, p. 248.

² Germani Laurine, « L'habitat immigré dans la banlieue rouge des années 1960 : Les Portugais à Champigny-sur-Marne. (1957-1970) », mémoire de Master 1, Université Paris-Est Marne la Vallée, sous la direction de Loïc Vadelorge, 2013, p. 9.

³ Volovitch-Tavares Marie-Christine, « Portugais à Champigny, le temps des baraques », Paris, éditions Autrement, 1995, p. 153.

⁴ JO 16 Août 1964 débat au Sénat concernant l'examen du projet de loi visant à « instituer une procédure exceptionnelle d'expropriation destinée à faire disparaître les « bidonvilles » » (adopté à l'unanimité à l'Assemblée Nationale le 26 juin 1964). La parole est donnée à Modeste Zussy, rapporteur de la commission des lois constitutionnelles, de législation, du suffrage universel, du règlement et d'administration générale en charge d'examiner le projet de loi et de le présenter au Sénat. in Germani Laurine, *Op.cit.*

⁵ A.M. de Champigny, 512W1 à 512W21, courriers de riverains qui font tous état des conditions de vie dans le bidonville.

exerger les antagonismes qui existent entre ces deux enjeux et en expliquer les causes. La question de la résorption du bidonville campinois a pris une place importante dans notre étude puisqu'elle répondait à une volonté profonde de modernisation de la ville qui passait par un renouveau urbain. Nous avons donc tenté de mesurer comment la ville de Champigny a relevé le défi de l'intégration de ces populations. Cependant, à la fin du Master 1, des problématiques liées à cette intégration sont, pour certaines, restées sans réponse. Par ailleurs, les archives disponibles sur le sujet ne nous donnaient pas accès à la parole des immigrés et leurs conditions de vie n'y étaient racontées que partiellement et par d'autres acteurs que les intéressés. Force est de constater, avec le recul, que nous avons finalement une vision uniformisée et presque standardisée de ce qui était présenté comme étant « les conditions de vie des habitants ». Mais de quels habitants s'agissait-il ? Des célibataires venus travailler en France, les couples sans enfants, les mères de famille, les jeunes, les personnes âgées... Qui ? Impossible de le savoir ; la question était traitée dans sa globalité sans pouvoir distinguer de groupes dans cette masse d'individus, masse qui, au demeurant, était présentée comme un problème.

Il nous fallait trouver une solution pour avoir accès à des détails sur les pratiques et le vécu des populations que nous souhaitions étudier. Car finalement, nous parlions nous même « des Portugais » sans savoir qui ils étaient, on ne connaissait d'eux que ce que nous avons trouvé dans les archives écrites⁶ et dans les livres. L'autre paramètre qui pose question est celui de l'évolution de ce lieu sur la période : rappelons en effet que Champigny fait partie des communes les plus emblématiques de l'histoire de l'immigration portugaise en France et qu'en 1961 il y avait 600 habitants vivant dans les premiers baraquements, alors qu'en 1965 il y en aurait eu entre 10 000 et 15 000⁷. Cette croissance a entraîné des changements dans l'organisation et dans la vie quotidienne des immigrés du bidonville tout comme les améliorations concernant les travaux d'adduction en eau (par exemple) dont le conseil municipal de Champigny a approuvé, le 24 février 1964, le dossier technique⁸. Concrètement, on ne vit pas dans le même bidonville en 1957 et en 1965 ou en 1970⁹.

Comme nous l'avons montré dans notre mémoire de M 1, il demeure impossible d'affirmer que les mesures prises par la municipalité et ses partenaires¹⁰ pour le relogement des habitants du bidonville, aient profité à l'ensemble d'entre eux. Aussi, la présence encore très marquée d'une communauté portugaise à Champigny et ses environs (Chennevières-sur-Marne, le Plessis-Tréville et Ormesson sur-Marne en sont les exemples les plus frappants) près de quarante ans après la résorption du « plus grand bidonville de France »¹¹, nous donne à réfléchir sur le devenir de ces populations.

⁶ Notre source principale était un fonds d'archives déposé par le directeur des services techniques de la ville de Champigny sur la période qui concerne le bidonville, Jean Baudoin, au service des archives communales de Champigny.

⁷ Volovitch-Tavares, Marie-Christine, « *Portugais à Champigny, le temps des baraques* », Paris, éd. autrement, 1995.p. 154.

⁸ A.M. de Champigny, 512W29, délibération du conseil municipal de Champigny, 24 février 1964.

⁹ Germani Laurine, *Op.cit.*p.86 à 92.

¹⁰ La création de la société coopérative HLM « *la Campinoise d'Habitation* » en 1953 par le maire de Champigny et les actions de l'OPHLM (Office Public d'HLM) sur la commune nous donnent des pistes sur la volonté d'intégration supposée de ces populations portugaises. Pour preuve, en 1987 l'OPHLM de Champigny gère 483 logements et 206 boxes et l'OPHLM de la ville de Paris construit des logements de manière conséquente dans les quartiers des Mordacs et du Bois l'Abbé en 1964 et 1965. www.idfhabitat.fr

¹¹ « *Champigny est devenu en un temps record le premier bidonville de France.* » Blanc-Chaleard Marie-Claude, « *Des bidonvilles à la ville : migrants des trente glorieuses et résorption en région parisienne* », Habilitation à diriger des recherches, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, sous la direction d'Annie Fourcaut, 2008. (Chapitre 5)

L'idée, qui a alors émergée, a été de mener des entretiens qui pourraient nous renseigner sur les pratiques quotidiennes des habitants du bidonville, leur ressenti sur leur situation, et aussi sur l'après bidonville : où sont allées ces populations après avoir quitté ce lieu ? Sont-elles restées à Champigny ? Quelles ont été leurs trajectoires résidentielles, professionnelles, familiales ? Autant de questions auxquelles seule une collecte de témoignages pouvait répondre.

En poursuivant cet objectif, nous faisons des archives orales une source tout aussi crédible que les archives imprimées, sortant ainsi des sentiers battus ; comme l'explique Florence Descamps : « *La construction d'archives orales fait appel à une maturité historique particulière, celle du patrimoine humain, celle représentée par les mémoires individuelles dont on veut croire qu'elles recèlent le secret de la mémoire collective et de l'identité d'aujourd'hui* ». ¹²

Le travail que nous avons effectué poursuivait deux objectifs principaux : le premier était de connaître les détails de la vie des habitants du bidonville, le second d'appréhender leurs trajectoires lorsqu'ils quittaient ce lieu. En somme, nous avons fait de la seconde année de master une année consacrée à une histoire sociale des bidonvilles campinois en allant chercher l'archive dans la parole des acteurs principaux de cette histoire : les immigrés portugais et ceux qui les côtoyaient. Pour nous accompagner dans cet objectif, nous avons utilisé des travaux d'anthropologie urbaine et notamment ceux de Colette Pétonnet ¹³, mais aussi des ouvrages sociologiques nous permettant d'appréhender une méthodologie très particulière que nous détaillons d'ailleurs dans la première partie de la présente étude ¹⁴.

La source utilisée est un corpus d'entretiens réalisés par nos soins auprès de personnes ayant vécu dans le bidonville ainsi qu'auprès d'individus qui n'y ont pas vécu mais qui l'ont connu de près ou de loin ; dans la première partie, nous expliquons en détails qui sont les témoins que nous avons interrogés et quel est leur rapport avec ce lieu atypique et ses habitants. L'ouvrage de Florence Descamps « *L'historien, l'archiviste et le magnétophone* », nous a guidé dans nos choix et nous a permis d'appréhender les méthodes de l'entretien au prisme de la discipline historique.

Dès le début des années 1970, de nombreux travaux sont réalisés en sociologie, en ethnologie et en histoire-sociale s'intéressant aux « humbles » et aux « dominés », cette tendance, fruit d'une effervescence intellectuelle caractérisant la période, se traduit par une migration importante et « sauvage » de concepts, de problématiques ou de méthodes de disciplines vers d'autres. Pour le cas français, c'est le père Wresinski, fondateur d'ATD-Quart Monde, qui, dès 1957 a demandé à ses collaborateurs d'établir un relevé quotidien de leurs entretiens réalisés dans les cités d'urgence ¹⁵.

¹² Descamps Florence, « *L'historien, l'archiviste et le magnétophone. De la constitution de la source orale à son exploitation* », Paris, Editions du Comité pour l'histoire économique et financière de la France, 2005.p.266.

¹³ Pétonnet Colette, « *On est tous dans le brouillard* », Paris, Editions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques (CTHS), 2012 [1981] et Pétonnet Colette, « *Ces gens là* », Paris, Editions François Maspero, 1968.

¹⁴ Bertaux Daniel, « *Les récits de vie. Perspective ethnosociologique* », Paris, Editions Nathan, 2005. [1997] ; Bourdieu Pierre et Chartier Roger, « *Le sociologue et l'historien* », Paris, Editions Agone, 2010 ; Chamboredon Hélène, Pavis Fabienne, Surdez Muriel, Wiillemez Laurent. « *S'imposer aux imposants. A propos de quelques obstacles rencontrés par des sociologues débutants dans la pratique et l'usage de l'entretien* ». *Genèses*, n° 16, 1994.

¹⁵ Un corpus comptant plus de 5 000 récits de vie a ainsi été constitué.

En 1974, Joseph Goy, Jacques Ozouf et André Burgière ont tenté de faire ce que F. Descamps décrit comme étant une « *anthropologie du changement* »¹⁶ explorant de nouveaux champs de recherche : la vie quotidienne, la famille, la contraception, la naissance, la parenté, la vie privée, le corps...

Ils font une « *incursion dans la première partie du XXème siècle, en lançant entre 1976 et 1980 une campagne d'entretiens qualitatifs et autobiographiques intitulée : « Cette France que nous venons de quitter », auprès de personnes âgées nées avant 1914 [...] Cette enquête à base d'« histoires de vies » a deux finalités principales : premièrement un « souci archivistique ou conservatoire » et même un but de sauvetage et d'urgence [...] et deuxièmement, la volonté de créer une source supplémentaire pour l'historien qui soit capable de l'éclairer sur le changement, sur « le passage » d'une société de type traditionnelle à la modernité. La méthode choisie est celle « des histoires de vies », recueillies sous forme d'enregistrements au magnétophone [...] aboutissant à des récits autobiographiques [...] à partir de questions les moins directives possibles. »*¹⁷.

C'est cette méthode singulière que nous avons utilisée, nous en expliquons les rouages dans la première partie. Cette étape d'explication méthodologique est incontournable pour pouvoir comprendre comment s'est construite notre recherche, poursuivant un objectif de transdisciplinarité. Dans un second temps, nous aborderons les raisons de la migration de ces ruraux en tentant de retracer leur itinéraire vers la France avant de dégager les principales difficultés de leur vie quotidienne à Champigny. La dernière partie traitera des problématiques d'intégration de ces populations sur la base de thèmes clés comme l'école ou les sociabilités diverses qui traversent le quartier du plateau, où ils se sont installés dès 1957.

¹⁶ Descamps Florence, *Ibid.*, p.107.

¹⁷ Descamps Florence, *Ibid.*, p.107.

Partie 1

SOURCES ET METHODE : UNE APPROCHE TRANSDISCIPLINAIRE

Cette partie a vocation à introduire notre travail et à en expliquer à la fois les sources et la méthodologie. Nos recherches précédentes sur le bidonville de Champigny-sur-Marne se sont construites à partir de sources imprimées déjà existantes, comme nous l'avons évoqué en introduction. Cette année, nous avons fait le choix de créer nous-mêmes notre corpus en réalisant une série d'entretiens. Nous allons dans cette première partie expliquer les choix et les enjeux inhérents à ce procédé ainsi que les difficultés auxquelles nous avons été confrontées et que nous avons tantôt surmontées, tantôt contournées.

L'objectif de cette partie, sera en très grande partie de légitimer l'utilisation de l'archive orale comme source unique de ce mémoire. En effet, nous mettrons en avant la rigueur qu'a nécessité la mise en place des questionnaires en expliquant qu'ils ont été adaptés le plus possible aux témoins et aux informations recherchées. Nous tenterons de rendre compte de la masse de travail que représente la mise en œuvre d'une campagne telle que celle-ci sur le plan purement méthodologique avec notamment l'étape fastidieuse de la retranscription suivie de l'analyse. En effet, cette partie servira aussi à montrer que comme pour les archives écrites, il est primordial de mettre à distance les informations qui nous sont données lors d'une campagne d'archives orales en mettant en valeur les biais supplémentaires qui peuvent exister : témoin assez âgé qui confond les dates, embellissement de la réalité de manière voulue ou inconsciente, situation de déni d'un fait avéré etc.¹⁸

1 – Chercher et trouver les témoins

1.1 – Où et comment trouver des témoins ?

Un panel de témoins se constitue à partir de l'analyse du sujet de recherche. Il a fallu pour cela se poser de nombreuses questions : quels sont les contours du sujet ? Quelles en sont les différentes facettes ? Quels en sont les acteurs ? Qui sont les témoins les mieux placés pour nous renseigner sur notre objet ? Le tout dans la poursuite de l'objectif de réunir un corpus signifiant, diversifié mais cohérent. Pour se faire nous avons tenté de déterminer qui étaient les observateurs privilégiés et surtout, comment les approcher.

¹⁸ Pour nous familiariser avec les méthodes de l'analyse, nous avons utilisé l'ouvrage d'un sociologue. Bertaux Daniel, « *Les récits de vie. Perspective ethnosociologique* », Paris, Editions Nathan, 2005, [1997]

1.1.1 - En théorie...

Dans le cas de notre étude sur le bidonville portugais de Champigny, nous avons cherché à multiplier le plus possible les caractéristiques des acteurs interrogés en restant conscients des impératifs de temps liés à notre formation. Il est clair que faire une enquête orale est une entreprise infinie, on peut toujours trouver de nouveaux témoins, de nouveaux questionnements et étirer la recherche. Problème rencontré aussi en histoire quantitative où les historiens n'ont pas toujours des sources exhaustives, la solution étant souvent l'échantillonnage. C'est pourquoi, bien que l'idée première fût de faire des entretiens uniquement avec des personnes ayant vécu dans le bidonville, nous nous sommes très tôt rendus à l'évidence : il nous fallait interroger des anciens habitants du bidonville et des témoins « de l'extérieur » afin de faire de notre corpus, un corpus de taille réduite, mais efficace, un corpus à caractère qualitatif plutôt que quantitatif. Grâce à un corpus de cette nature, nous voulions pouvoir croiser les discours et les représentations des uns et des autres, mais aussi pouvoir appréhender les différentes perceptions des événements que chacun des témoins avait.

Comme l'explique Florence Descamps, dans la démarche d'une étude menant à la fabrication d'un fonds d'archives orales, la constitution d'un échantillon d'individus à interroger n'obéit pas à des règles statistiques ou de représentativité¹⁹. Dans le cadre d'archives orales dites « focalisées » comme c'est le cas pour l'étude de notre bidonville, on se rapproche davantage des méthodes de l'ethnologie où l'on recherche les meilleurs informateurs possibles. C'est cette condition *sine qua non*, qui nous a poussée à chercher à savoir si des travaux nécessitant des témoignages avaient déjà été réalisés sur le sujet²⁰. Marie-Christine Volovitch-Tavares²¹ en 1994, a utilisé pour son ouvrage un fonds d'archives conservé archives départementales (AD) du Val de Marne, ainsi que plusieurs entretiens qu'elle a elle-même menés, on peut simplement regretter l'absence d'une méthodologie rigoureuse telle que celle proposée par Florence Descamps²² dans cette étude. En effet, nous n'avons aucune indication sur la façon dont ont été menés les entretiens, donnant l'impression d'un recueil de témoignage sans intérêt sociologique. Le but quand on cherche à savoir si des témoins se sont déjà exprimés sur le sujet, c'est de pouvoir éventuellement recueillir à nouveau leurs témoignages.

La deuxième piste qu'il convient d'explorer est celle qui consiste à contacter les associations, les clubs ou de se rendre aux endroits marqués par une présence forte du type d'enquêté que l'on recherche. Pour finir, l'élément qu'il ne faut surtout pas négliger dans la prise de contact avec l'éventuel enquêté c'est l'intermédiaire, une personne qui, faisant le lien entre lui et nous, nous permettra de « montrer patte blanche » et de répondre à la question quasi systématique : « *Qui vous a dit de me contacter ? Qui vous a parlé de moi ?* ».

¹⁹ Descamps Florence, « *L'historien, l'archiviste et le magnétophone. De la constitution de la source orale à son exploitation* », Paris, Editions du Comité pour l'histoire économique et financière de la France, 2005. p. 283.

²⁰ Nous avons rencontré M. Martin membre du Centre Régional de Documentation pédagogique (CRDP) de Créteil qui a contribué à la réalisation d'un DVD en 2008 sur le thème des immigrations en France et notamment l'immigration portugaise. Dans le cadre de ce travail, il a rencontré plusieurs témoins que nous avons pu voir.

²¹ Volovitch-Tavares, Marie-Christine, « *Portugais à Champigny, le temps des baraques* », Paris, Editions Autrement, 1995.

²² Nous avons pu rencontrer Marie-Christine Volovitch-Tavares, mais elle n'a pas été en mesure de nous donner des coordonnées de témoins encore en vie et résidant en France. Elle avait elle-même réalisé les entretiens utilisés pour son livre au Portugal et en portugais.

1.1.2 - En pratique

Notre premier réflexe dans le processus de recherche de témoins a été de nous tourner vers le service des archives communales de Champigny-sur-Marne, avec lequel nous avons déjà travaillé l'année dernière dans le cadre de notre Master 1. Nous avons eu la chance d'entretenir de très bonnes relations avec les membres de ce service et nous y avons trouvé des personnes très intéressées par notre projet²³, ce depuis le début de nos recherches en octobre 2012. C'est par ce biais que nous avons obtenu nos premiers contacts. En effet, il est primordial dans le cadre de la mise en place d'une campagne d'archives orales d'avoir une entrée qui donne une crédibilité et surtout qui va mettre en confiance l'éventuel enquêté. Le fait de pouvoir contacter les personnes ciblées de la part d'un service d'archives nous a facilité les choses. Huit contacts sur les onze entretiens que nous avons réalisés nous ont été fournis par le service des archives²⁴. Pour agrandir notre champ de témoins nous avons eu recours à la méthode dite de « proche en proche » qui consiste à demander aux personnes que l'on interroge de nous mettre en contact avec d'éventuels autres témoins. Deux témoins supplémentaires se sont alors greffés à notre corpus. Cette méthode ne s'est pas avérée aussi fructueuse qu'escomptée et ce, pour des raisons assez simples : tout d'abord beaucoup des personnes qui auraient été susceptibles de nous renseigner habitent aujourd'hui au Portugal, ce qui a été un frein considérable. L'autre raison, des plus radicales, c'est que de nombreuses personnes sont décédées. Nous avons sous-estimé cette difficulté quand nous avons décidé de travailler sur la base d'archives orales ; pourtant elle est le fait d'une opération simple : en admettant que les individus étaient âgés d'une trentaine d'années dans les années 1960, ils auraient aujourd'hui 84 ans, ce qui réduit les chances d'une part d'être encore en vie, et d'autre part d'être en pleine possession de ses capacités intellectuelles²⁵.

1.2 - Nos témoins

Le choix des personnes interrogées tient une place capitale dans la mise en place du questionnaire car la position du témoin interrogé doit être un facteur essentiel dans la réalisation de ce questionnaire, pour que les réponses soient le plus exploitables possible. C'est pourquoi, avant de nous lancer dans l'entreprise de construction des questionnaires, il nous a fallu nous demander quel type de témoins nous souhaitions interroger et surtout, pour quelles raisons.

1.2.1 - Les anciens habitants du bidonville

Les anciens habitants du bidonville nous sont apparus comme des témoins naturels et légitimes, car ce qu'ils avaient à dire était au centre de notre questionnement. En effet, on cherche à avoir une vision de l'intérieur sur les conditions de vie dans le bidonville et à ses abords. Ainsi, on ne pouvait se priver de ces témoins précieux, qui, au-delà d'informations purement factuelles nous ont livré leurs sentiments sur cette partie de leur existence et leur

²³ Je profite de l'occasion pour remercier chaleureusement Chloé Chotard et Patricia Masson pour leur implication et leur aide.

²⁴ Voir en annexe « *tableau récapitulatif des entretiens retranscrits* » (annexe 1) et « *tableau récapitulatif des entretiens non retranscrits* » (annexe 2).

²⁵ Notre témoin le plus âgé ayant vécu dans le bidonville est Monsieur Fidalgo, 84 ans. Il était prévu que nous voyions une dame du même âge qui devait faire le voyage du Portugal et pour des raisons de santé cela n'a pas été possible.

ressenti des années après les faits. Nous apporterons un grand soin à tenter de reconstituer les sentiments divers qui nous ont été confiés, non pour faire des généralités, mais au contraire pour faire émerger les différentes façons dont ont pu être vécues et perçues les difficultés de certains témoins et de leurs proches²⁶. En somme, nous proposerons une histoire des représentations au sens où Roger Chartier l'entend²⁷.

Sur un corpus de neuf entretiens (entièrement ou partiellement retranscrits), nous avons pu interroger trois personnes ayant vécu dans le bidonville. Nous avons interrogé un homme travailleur célibataire au moment des faits ; un homme qui a vécu pendant environ huit ans dans le bidonville avec sa famille (il est arrivé vers l'âge de 12 ans et en est parti aux environs de ses 20 ans) et une femme qui était enfant et qui avait l'avantage de nous raconter ses « souvenirs de môme » comme elle les appelle, nous donnant ainsi des informations empreintes d'un tout autre ressenti que les deux autres.

Notre idéal d'échantillon, par rapport aux questionnements qui étaient les nôtres, aurait été d'avoir dans notre corpus au moins une femme adulte à l'époque des faits, et de préférence mère de famille, ce qui n'a pas été possible, pour des raisons évoquées précédemment. Ce manque nous handicape pour répondre aux questions relatives à la vie quotidienne des femmes et à leur vie intime, nous devons nous contenter de témoignages indirects sur le sujet du quotidien et d'une absence totale d'informations sur le thème de l'intimité²⁸. En revanche, l'homme célibataire (José Fidalgo) nous renseigne sur un mode de vie particulier avec une place prépondérante pour le travail, d'autre part, en tant qu'homme seul il représente une menace potentielle dans l'imaginaire collectif, ce qui fait de lui un témoin d'autant plus important. L. Moreira, quant à lui, a passé son enfance et son adolescence dans le bidonville, il nous donne beaucoup de renseignements liés à la sociabilité dans et à l'extérieur du bidonville, la vie quotidienne et les trajectoires à la fois personnelles, familiales et amicales de son entourage. C'est de loin l'entretien le plus riche des trois. Le témoignage d'A. Da Costa, qui elle a vécu dans le bidonville de sa naissance à ses cinq ans, nous apporte un regard beaucoup plus lointain sur cette période, mais nous l'avons intégré au corpus pour avoir ce regard d'enfant et aussi parce qu'elle est née en France.²⁹

1.2.2 - L'élue et les enseignantes

Les employés de la ville ou les élus de par les contacts suggérés par nos recherches antérieures paraissaient des personnages à interroger non pas pour collecter de nouvelles informations mais surtout pour avoir accès à un discours *a posteriori* notamment concernant le traitement dont les populations immigrées du plateau ont fait l'objet. C'est exactement ce

²⁶ Lors de nos recherches, nous avons pu nous rendre compte qu'aujourd'hui beaucoup de Portugais ayant vécu une immigration difficile vers la France aspirent à une reconnaissance de ce qu'ils ont vécu allant parfois jusqu'à avoir un esprit revancharde : « *la France il faut qu'elle paye ce qu'elle nous a fait !* » lançait un homme lors d'un débat portant sur l'immigration Portugaise en France à Saint-Maur (94) en mars dernier.

²⁷ « Cette notion (de « représentation ») permet, en effet, de lier étroitement les positions et relations sociales avec la façon dont les individus et les groupes se perçoivent et perçoivent les autres. Les représentations collectives, définies à la manière de la sociologie durkheimienne, incorporent dans les individus, sous forme de schémas de classement et de jugement, les divisions même du monde social. Ce sont elles qui portent les différentes modalités d'exhibition de l'identité sociale ou de la puissance politique telles que les donnent à voir et à croire les signes, les conduites et les rites. Enfin, ces représentations collectives et symboliques trouvent dans l'existence de représentants, individuels ou collectifs, concrets ou abstraits, les garants de leur stabilité et de leur continuité. » **Chartier Roger**, « La nouvelle histoire culturelle existe-t-elle ? », Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques, n° 31, 2003.

²⁸ Afin de pallier tant que faire se peut à ce manque, nous avons glané des informations dans l'ouvrage de l'anthropologue Colette Petonnet qui a travaillé en immersion dans plusieurs bidonvilles de la région parisienne dans les années 1960 et 1970. Petonnet Colette, « *On est tous dans le brouillard* », Paris, Editions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques (CTHS), 2012 [1981].

²⁹ Nous y reviendrons dans la dernière partie.

que nous avons trouvé avec le témoignage de Denise Foucard, adjointe au maire chargée de la culture à cette époque.

Les enseignants, quant à eux, faisaient aussi partie des incontournables pour cette campagne d'archives orales dans la mesure où ce sont eux qui étaient les témoins privilégiés des premiers contacts établis entre les enfants du bidonville et la société française. En effet, ce sont des observateurs extérieurs mais proches à la fois d'abord d'un point de vue topographique, car l'école du Plateau était à la lisière ; mais aussi du point de vue de l'implication. Ces témoins étaient aussi des acteurs incontournables dans le processus d'adaptation des enfants du bidonville. Annette Gondelle et Michèle Vibert, enseignantes à l'école du plateau qui prenaient en charge les enfants du bidonville, sont deux témoins d'une importance capitale.

1.2.3 - Les descendants

Au début du travail préparatoire nous n'avons pas accordé une grande importance à la question de la mémoire individuelle ainsi qu'à sa transmission aux descendants. Nous n'avons pas pris la mesure de l'importance que pouvait avoir le partage de cette mémoire pour les générations qui n'ont pas vécu dans le bidonville et pour qui l'arrivée de leurs aînés en France reste un mystère³⁰. Nous avons eu tendance à négliger ce thème au profit de la question de la vie quotidienne et des trajectoires. Les trois témoins suivants : Altina Ribeiro, Antonio De Sousa et Rose Nunes nous ont fait prendre conscience que cet aspect tenait une place importante dans l'histoire que nous voulions reconstituer et que le reléguer au second plan était une erreur. Ainsi, nous avons adapté notre questionnaire en accordant une plus grande place à cette question suite à l'entretien avec Altina, qui est la première à avoir insisté sur ce point³¹. Altina Ribeiro (53 ans) et Antonio De Sousa (47 ans) sont tous les deux écrivains et ont parlé dans leurs romans respectifs de leur arrivée en France et de la façon dont ils se sont intégrés³². Dans leurs œuvres apparaît en filigrane l'histoire familiale marquée par le bidonville. En effet, le père d'Altina y a vécu (nous l'avons interrogé) et le grand-père, l'oncle ainsi que plusieurs autres membres de la famille d'Antonio ont connu de près ou de loin le bidonville³³. Rose, d'une autre génération, nous a permis de prendre conscience de la persistance des problèmes liés à la transmission de la mémoire ainsi que des problèmes identitaires. En effet, le silence autour de l'histoire familiale a posé des problèmes dans la construction individuelle de certains de nos enquêtés. Notons qu'en plus d'être plus jeune que les deux autres témoins, Rose (32 ans) est née et a grandi en France ; elle soulève des problématiques se rapprochant étroitement de celles évoquées par A. Da Costa (53 ans)³⁴, qui elle a vécu dans le bidonville. Nous avons, grâce à ces témoins pu faire évoluer notre questionnement, ce qui nous a appris que le questionnaire n'est pas un outil figé et qu'il est

³⁰ « *Moi j'ai du attendre d'avoir vingt ans avant de savoir comment ma mère avait passé la frontière. [...] On en parlait pas [...] Mon père il n'aime pas quand je pose des questions.* » Entretien avec Rose Nunes, 21 mars 2014.

³¹ Voir annexe 6, les questionnaires descendants.

³² Le terme d'« *intégration* » est choisi car ces deux témoins ont mis un point d'honneur à expliquer qu'ils voulaient à tout prix s'intégrer allant jusqu'au dysfonctionnement d'habitus dans le cas d'Antonio de Sousa. Ce processus consiste à rejeter l'habitus de référence au profit de l'appropriation d'un autre habitus dans le but de s'intégrer au mieux à un autre groupe que celui d'origine. Nous reviendrons sur ce concept proposé par Bourdieu dans le corps du mémoire.

³³ Le grand-père d'Antonio étant décédé, il ne pouvait pas être interrogé. Quant à l'éventualité d'interroger d'autres membres de la famille, Antonio nous a clairement signifié que le sujet du bidonville était tabou et que le raconter à un étranger était inenvisageable « *y'en a qui ont honte* ». Entretien avec Antonio De Sousa, 21 janvier 2014.

³⁴ « *Je n'arrive pas à savoir si je suis Française ou Portugaise* » Entretien avec Rose Nunes, 21 mars 2014. « *Je ne suis pas Française, je ne suis pas Portugaise, je suis campinoise avec ce que ça inclus [...]* » Entretien avec A. Da Costa, 20 février 2014.

façonné en partie par les enquêtés. Cet élément nous renvoie à un sujet que nous évoquerons dans la deuxième partie de cette première partie : contrairement à Colette Pétonnet, nous n'avons pas pu faire de l'observation participante, mais le fait de faire dialoguer notre matériel d'enquête avec les enquêtés permet, à la manière de l'observation participante, d'être au plus près des témoins et de définir au mieux qui ils sont et ce qu'ils ont à dire.

1.2.4 - Les absents du corpus

Les médecins et infirmiers qui auraient pu être en contact avec les habitants demeurent les grands absents de ce corpus. Les témoins qui ont vécu dans le bidonville n'évoquent pas leur présence mais il nous semble impossible que le plus grand bidonville de France, en une quinzaine d'années d'existence n'ait connu aucune présence du corps médical. Pourtant, nous n'avons pas été pris au sérieux quand nous avons évoqué l'éventualité de sages-femmes à domicile³⁵ pour les accouchements au bidonville. Les deux hommes interrogés sur cette question nous ont assuré ne jamais avoir consulté de membres du corps médical au sein du bidonville.³⁶ De prime abord, nous avons interprété cela comme un désir d'évacuer la question, mais finalement, ne serait-ce pas une preuve supplémentaire de l'intégration de ces populations malgré leurs conditions de vie précaires ?³⁷ Yvonne Knieböhler, spécialiste de l'histoire de la maternité démontre dans ses ouvrages³⁸ que l'accouchement à l'hôpital s'impose dans les Trente Glorieuses en raison de la politique familiale nataliste avec en parallèle des préoccupations liées au droit du sol qui s'impose dans la France des années 1960. Accoucher à l'hôpital comme tous les Français, c'est donc revendiquer explicitement le droit du sol, être « normal » être « *comme tout bon campinois* »³⁹. C'est la même chose pour l'accès à la Sécurité Sociale, qui a vocation à couvrir tous les travailleurs sans distinction de nationalité et à laquelle les immigrés portugais ne se refusent pas, faisant valoir leur droit⁴⁰.

Nous soulevons là un des enjeux majeur de notre travail : laisser une chance au sujet de nous surprendre, savoir l'entendre après avoir su l'écouter.

Comme nous avons pu le constater dans cette première partie, témoins et questionnaire sont en dialogue constant. Les contours de la recherche une fois établis, évoluent, processus d'autant plus logique quand le chercheur travaille à partir de sources douées d'intelligence et de sensibilité. Afin de recueillir au mieux les informations offertes par nos témoins, il nous a fallu instaurer un cadre : celui du questionnaire.

³⁵ « *Moi je suis née à l'hôpital vous savez hein ! Comme tous les petits Français !* » Entretien avec A. Da Costa, 20 février 2014.

³⁶ « *Ben quand j'étais malade... Ben on allait chez le médecin, comme tout le monde !* » Entretien avec L. Moreira, 13 janvier 2014. « *Moi j'ai jamais été malade au bidonville* » Entretien avec José Fidalgo, 17 janvier 2014.

³⁷ Nous avons reçu le même type de réponse quand nous avons demandé où étaient enterrés les habitants du bidonville quand ils décédaient : « *Ben, on les enterrait normalement ! [...] De toute façon, nous on est judéo chrétien donc ça se passait machin... Ils allaient à l'église, beaucoup ils étaient rapatriés au Portugal [...] On n'enterrait pas les gens au bidonville si c'est ce que tu veux savoir ! (sourire)* » Entretien avec L. Moreira, 13 janvier 2014.

³⁸ « *De L'histoire des mères du Moyen Âge à nos jours* », parue en 1980, à « *La révolution maternelle depuis 1945* » qui voit le jour près d'un quart de siècle plus tard, elle a conforté la légitimité des recherches sur la maternité. Bref, elle fut bien « pionnière de l'histoire des mères » » Sohn Anne-Marie « *Comptes rendus* », Revue d'histoire moderne et contemporaine, n° 53-3, 2006, p.120.

³⁹ Le champ lexical de la normalité est très présent dans certains témoignages notamment celui d'A. Da Costa, *Op.cit.*

⁴⁰ « *Après j'allais avec mes feuilles de maladie et je me faisais payer mes jours de maladie, on avait le droit nous aussi.* » L. Moreira, *Op.cit.*

2 – De la construction des questionnaires à l'analyse des résultats

Comme nous l'avons évoqué dans notre introduction, les travaux de l'année passée ont laissé plusieurs questions sans réponse, mais nous ont surtout permis de développer un questionnement plaçant les habitants du bidonville au cœur de notre réflexion. Les pratiques de la vie quotidienne d'une part et les trajectoires professionnelles, résidentielles et familiales d'autre part, étaient les deux angles d'attaque à partir desquels nous souhaitons travailler. Très vite, comme nous l'avons évoqué précédemment, un autre thème s'est imposé à nous : celui de la transmission de la mémoire.

La mise en place des questionnaires est l'un des temps les plus importants d'un travail reposant sur des archives orales car cette étape est garante de la suite des événements. Novices en la matière, l'ouvrage remarquablement complet de Florence Descamps⁴¹ a été un ouvrage clé pour nous ouvrir à cette méthode. Cependant, l'auteure nous renseigne sur une méthodologie élaborée afin de faire des campagnes d'archives orales de grande ampleur et auprès de grandes structures⁴²; il nous a donc fallu adapter les méthodes proposées par l'historienne à notre sujet et à notre terrain. Le recours à la discipline sociologique (que fait beaucoup Florence Descamps dans son livre) s'est d'autre part imposé à nous quant aux méthodes liées à la mise en place des questionnaires d'une part et la tenue des entretiens et leur analyse d'autre part.

Nous avons tenté de ratisser le plus large possible en incluant des questions qui, pour certaines, nous ont été suggérées par nos lectures. L'ouvrage de l'historien Jean-Paul Burdy qui a travaillé sur les mineurs et métallurgistes d'un quartier de Saint-Etienne entre 1840 et 1940⁴³ à partir à la fois d'archives écrites et orales, nous a inspiré beaucoup de nos questionnements. Mais aussi et surtout les travaux de l'anthropologue Colette Pétonnet qui a fait un travail remarquable sur les cités de transit et les bidonvilles en Région Parisienne à partir des années 1960⁴⁴. Cependant, ces deux auteurs ont chacun un avantage sur nous : Burdy a fait un travail liant à la fois sources écrites et orales quand nous travaillons uniquement avec des sources orales ; Pétonnet, quant à elle, a pu utiliser la méthode d'observation participante car elle allait au contact des populations étudiées prenant part à leur quotidien, tandis que nous nous sommes contentés d'observer à distance, quarante années après la résorption. Nous avons fait le choix délibéré de ne pas utiliser de sources imprimées cette année, bien que la tentation fût grande⁴⁵, mais c'était un choix nécessaire pour démontrer que la parole des témoins est une archive à part entière, une archive qu'il convient de valoriser autant que tout autre.

2.1 – Nos questionnaires

⁴¹ Descamps Florence, *Op.cit.*

⁴² Elle a construit une méthodologie pour mener des campagnes d'archives orales de grande ampleur auprès d'institutions ou d'entreprises de tailles conséquentes, mais aussi auprès de décideurs.

⁴³ Burdy Jean-Paul, « *Le Soleil noir, un quartier de Saint-Etienne 1840-1940* », Lyon, Editions Presses Universitaires de Lyon, 1989.

⁴⁴ Pétonnet Colette, « *Ces gens-là* », Paris, Editions F. Maspero, 1968 et Pétonnet Colette, « *On est tous dans le brouillard* », Paris, Editions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques (CTHS), 2012 [1981]

⁴⁵ Les archives de la Préfecture de la Seine auraient par exemple été très intéressantes à consulter pour tenter de dégager des éléments sur les conflits ayant entraînés une intervention des forces de l'ordre. Ce n'est qu'un exemple parmi d'autres.

Nos questionnaires ont été construits selon la méthode dite du « récit de vie », héritée de l'école de Chicago⁴⁶ qui a « élaboré un modèle d'enquête sur le terrain à base d'entretiens et d'histoires de vies dont les acquis [...] sont passés dans la pratique courante des sociologues et des historiens, notamment en histoire sociale »⁴⁷. Nous avons fait le choix de cette méthode parmi d'autres, car elle permet aux témoins une grande liberté d'expression sans pour autant priver le chercheur des cadres nécessaires à la bonne tenue des entretiens.

Nous avons construit les questionnaires autour des trois thèmes qui nous préoccupaient et en fonction des quatre types de témoins que nous avons trouvés, ainsi quatre questionnaires ont été élaborés. Tous nos questionnaires ont une rubrique commune, dans laquelle on demande au témoin de se présenter. Cette première étape que nous avons appliquée à chacun des sujets interrogés a un rôle de mise en confiance et permet de casser l'image solennelle que peut avoir l'entretien dans l'imaginaire de l'enquêté. Ce passage nécessaire « traduit un respect pour le témoin, qui n'est pas d'abord une source d'informations, mais une personne [...] Il aménage pour le témoin un temps d'échauffement de la mémoire et de la parole. »⁴⁸ A la suite de cette première étape d'approche nous avons, en fonction des personnes interrogées, construit des questionnaires adaptés.

2.1.1 - Questionnaire habitants

Ce questionnaire est le premier que nous avons élaboré et il a servi de base à la constitution des trois autres, toujours dans la poursuite de notre objectif de mettre les habitants du bidonville au centre de nos préoccupations. C'est le questionnaire qui comporte le plus de questions : elles sont au nombre de 142 en comptant les questions de relance. Les questions principales que nous avons posées sont au nombre de vingt-sept ; elles sont ensuite déclinées de façon à ce qu'au cours de l'entretien nous puissions demander des précisions sur des détails qui nous préoccupent et relancer le témoin si nécessaire⁴⁹.

Les questions ont été placées de telle sorte que le témoin puisse dans un premier temps parler de lui, étape importante comme nous l'avons mentionné plus haut. Les questions sont simples mais nous renseignent sur des moments clés du parcours du sujet interrogé (questions 1 à 33) :

- Quand êtes-vous arrivé(e) en France ?
- Quand vous (ou vos parents) êtes arrivés en France, pensiez-vous y rester définitivement ?
- Quand et comment êtes-vous (ou vos parents) arrivé(s) dans le bidonville de Champigny ?
- En arrivant, avez-vous construit votre cabane vous-même ?
- Quelles étaient les conditions pour vivre dans la cabane ?
- Combien de temps avez-vous vécu dans le bidonville ?

⁴⁶ En 1893, à l'université de Chicago est créé un département de sociologie au sein duquel va être élaborée en 1915 la méthode « des histoires de vie » reposant sur deux piliers : la pratique de l'observation directe avec une immersion dans les milieux à étudier et le recours à des méthodes d'autobiographie pour cerner la réalité sociale des populations en question.

⁴⁷ Descamps Florence, *Op.cit.*, p. 28.

⁴⁸ Descamps Florence, *Ibid.*p.319.

⁴⁹ Voir le questionnaire des habitants, Annexe 3 pour le détail des questions.

Une fois le témoin mis en confiance, nous pouvons nous permettre d'introduire les questions liées aux interactions avec les autres habitants du bidonville d'une part, et les étapes de la vie quotidienne d'autre part (questions 34 à 64) :

- Quelles étaient vos relations avec les autres habitants du bidonville ?
- Racontez-moi vos journées (pour les hommes)
- Racontez-moi vos journées (pour les femmes)⁵⁰
- Où se faisait l'approvisionnement en nourriture ?
- Quel moyen de transport utilisiez-vous ?

La troisième partie du questionnaire touche aux problèmes que le témoin a pu rencontrer aux niveaux sanitaire et médical, et nous permet d'amorcer des questions de l'ordre de l'intime. Cette troisième étape, correspond à un temps fort du questionnaire (questions 65 à 84) :

- Pouvez-vous me décrire les installations sanitaires du bidonville ?
- Au-delà des problèmes d'hygiène individuelle, y avait-il d'autres problèmes ?
- Comment fait-on pour se soigner quand on vit dans un bidonville ?
- Est-ce que la sage-femme venait faire accoucher les femmes au bidonville ?
- Où se faisait la sépulture des personnes qui décédaient ?

Après une étape qui peut paraître « voyeuriste » aux yeux de certains témoins, il convient de revenir à des questions plus « classiques ». La scolarisation, l'apprentissage de la langue qui font partie des thèmes clés sont alors abordés (questions 85 à 100) :

- Quel était le rapport à l'école ?
- Y avait-il des cours pour adulte ?

Après l'école, il nous est apparu logique de poursuivre le questionnaire avec les moments de loisirs et les temps forts de la vie en communauté, censés nous renseigner sur les sociabilités multiples. Nous avons choisi ce moment pour placer des questions assez sensibles notamment sur les moyens de protéger les enfants face aux maladies et aux conditions de vie difficiles (questions 101 à 119) :

- Pouvez-vous me parler des moments de loisirs au sein du bidonville ainsi qu'à l'extérieur ?
- Alliez-vous à l'Eglise ?
- Quels sont les loisirs des enfants dans le bidonville ?
- Comment protéger les enfants dans le bidonville ?
- Qui étaient les personnes de l'extérieur qui venaient au bidonville ?
- Y avait-il des chefs dans le bidonville ?
- Parlez-moi des relations avec le voisinage proche

⁵⁰ Nos travaux de l'année dernière et nos lectures nous ont poussés à décliner la question de manière différente pour les hommes et pour les femmes dans la mesure où leur quotidien n'est pas rythmé par les mêmes habitudes (voir annexe 3 questionnaire habitant)

Nous terminons le questionnaire avec la dernière étape chronologique de la vie dans le bidonville : le départ. Cette partie interroge le témoin sur les trajectoires après avoir quitté le bidonville (questions 134 à 142) :

- Où avez-vous habité quand vous avez quitté le bidonville ?
- Avez-vous continué à habiter à Champigny après la destruction du bidonville ?

Ces étapes ont un rôle structurant pour mener l'entretien, elles construisent ce que Daniel Bertaux appelle « *la ligne d'une vie* »⁵¹. Le but de ces étapes est de tenter de suivre l'ordre chronologique des évènements afin de réactiver les souvenirs de l'enquêté. Le deuxième objectif, et non des moindres, est de faire des questions les plus intimes (et potentiellement les plus gênantes) des questions qui paraissent banales tant elles se fondent dans le reste du questionnaire.

2.1.2 - Questionnaires descendants

Le questionnaire des descendants⁵² (61 questions) est calqué sur celui des anciens habitants. Nous avons simplement changé l'énoncé des questions en les mettant à la troisième personne du singulier⁵³. Dans d'autres cas, nous avons juste ajouté des formules comme : « votre père vous a-t-il raconté... ? » en conservant les mêmes questions.

Par ailleurs, nous avons rajouté toute une série de questions sur la transmission de la mémoire, l'importance de celle-ci dans la construction de l'identité personnelle et dans l'histoire familiale :

- D'après ce que l'on vous a raconté comment était le bidonville ? (questions 8 à 10)
- Quand avez-vous pris conscience de l'importance de cette partie de l'histoire de votre père ? Pouvez-vous me parler de ce qui vous a poussé à écrire votre histoire ? Pensez-vous que l'histoire familiale vous a poussée à devenir écrivain ? (questions 49 à 61)

Les enjeux de ces questionnements sont au moins au nombre de deux. Tout d'abord nous nous demandons ce qui est raconté ou non aux descendants quand on a vécu dans un endroit tel que le bidonville : qu'occulte-t-on ? Ensuite, nous avons cherché à savoir quelle place a bien pu prendre ce passage par le bidonville dans la transmission d'une histoire personnelle devenue histoire familiale.

2.1.3 - Questionnaire élue

Le questionnaire que nous avons conçu pour l'adjointe au maire chargée de la culture sur la période (102 questions)⁵⁴, repose sur celui des habitants, mais nous ne nous sommes pas contentés de calquer ce dernier, ce qui à l'évidence, n'aurait pas fonctionné. Bien que son

⁵¹ « *Parce qu'un récit de vie raconte l'histoire d'une vie, il est structuré autour d'une succession temporelle d'évènements, de situations, de projets et des actions qui en résultent ; cette suite en constitue en quelque sorte la colonne vertébrale. La « colonne vertébrale » ainsi définie constitue la ligne d'une vie.* » Bertaux Daniel, « *Les récits de vie. Perspective ethnosociologique* », Paris, Editions Nathan, 2005. [1997] p. 38.

⁵² Voir annexe 6, questionnaire descendants.

⁵³ Exemple : la question « *Combien de temps avez-vous vécu dans le bidonville ?* » posée aux anciens habitants devient « *Combien de temps votre père (ou oncle ou grand-père...) a vécu dans le bidonville ?* ».

⁵⁴ Voir annexe 4 questionnaire élue pour voir le détail de ce questionnaire.

parcours personnel ne soit pas au cœur de notre sujet (contrairement à celui des témoins précédents) il était nécessaire de prendre le temps de lui poser des questions sur elle, pour lui montrer que ce qu'elle avait à nous dire avait de l'intérêt, pour la mettre en confiance. Là encore, réside l'une des richesses de ce type de méthode, qui nous a permis de rencontrer des individus aux parcours inattendus⁵⁵. Cet « agent dominant »⁵⁶ que représentait Denise Foucard de par sa position sociale marquée par un engagement politique vieux de 75 ans et sa connaissance du sujet que nous pouvions, à juste titre, imaginer comme étant assez conséquente, était pour nous une source d'appréhension. En effet, Denise Foucard est issue d'une famille très engagée politiquement⁵⁷. Elle entre, tout comme son frère Georges Séguy qui fut secrétaire général de la CGT entre 1967 et 1982 dans la Résistance à l'âge de 17 ans. L'enjeu était de préparer un questionnaire en gardant en tête l'idée suivante : « *Rencontrer une personne «imposante», c'est saisir un ensemble d'attributs et d'attitudes qui fondent le prestige social. Selon les positions de l'enquêteur, celui-ci intégrera plus ou moins cette imposition et, partant, intériorisera plus ou moins la domination. La fascination que l'on a pu éprouver face à certains enquêtes représentant l'incarnation du pouvoir révèle bien le degré d'intériorisation de cette domination sociale et de sa subjectivité.* »⁵⁸ La « subjectivité de la domination » était à identifier et à surmonter car après tout, nous aussi en savions beaucoup sur le bidonville ; il nous fallait tenir notre place de chercheur en tentant de nous hisser en position d'égalité par rapport à ce témoin clé.

Comme pour le questionnaire des habitants, celui de Denise Foucard commençait par une entrée en matière très simple, où nous l'invitions à se raconter et notamment à nous parler de son engagement en politique (questions 1 à 9) :

- Parlez-moi un peu de vous
- A quelle période avez-vous été élue à la mairie de Champigny ?

La deuxième étape nous permettait d'entrer dans le vif du sujet, avec des questions sur le bidonville mais concernant uniquement sa structure pour une entrée en matière n'impliquant pas encore le rôle de la municipalité (questions 10 à 29) :

- Quand avez-vous pris connaissance de l'installation de baraques sur le plateau ?
- Pouvez-vous me décrire les cabanes et l'environnement dans lesquels vivaient les habitants ?
- Pouvez-vous me décrire les installations sanitaires du bidonville lors des premières arrivées ?
- Quel type de population vivait dans les cabanes du plateau ?
- Comment qualifieriez-vous l'évolution des baraques du plateau ?

Ensuite, nous nous sommes intéressés aux éléments concrets liés aux problèmes rencontrés par les habitants du bidonville, notamment en termes de scolarisation et de santé, qui sont

⁵⁵ Il s'agit dans le cas de Denise Foucard de découvrir son passé d'agent de liaison des FTPF (Francs-Tireurs et Partisans Français) des années 1940 jusqu'à la Libération. Une telle rencontre pour un apprenti historien est toujours une richesse.

⁵⁶ Chamboredon Hélène, Pavis Fabienne, Surdez Muriel, Willemez Laurent. « *S'imposer aux imposants. A propos de quelques obstacles rencontrés par des sociologues débutants dans la pratique et l'usage de l'entretien* ». Genèses, n° 16, 1994. p. 115.

⁵⁷ « *Et en 40 d'ores et déjà, le fait de l'occupation, de la France, je suis, j'ai été sollicitée parce que j'avais un père qui était militant syndicaliste, sollicitée pour participer au travail de la Résistance et ça a été vraiment une sollicitation qui s'est transformée en plein emploi on peut dire. Donc j'ai interrompu mes études et je suis rentrée dans la Résistance pendant... Jusqu'à la Libération.* » Entretien avec Denise Foucard, 11 Janvier 2014.

⁵⁸ Chamboredon Hélène, Pavis Fabienne, Surdez Muriel, Willemez Laurent. *Ibid.*, p.116.

deux éléments directement liés aux responsabilités municipales. Cette étape est délicate dans la mesure où les questions impliquent un rôle de la mairie, c'est pourquoi nous avons pris le soin de tourner les questions de sorte qu'elles ne paraissent pas incriminantes pour ne pas « braquer » le témoin (questions 30 à 53) :

- Parlez-moi de la question de la scolarisation des enfants du bidonville.
- Y avait-il des cours pour adulte ?
- Comment se faisait l'accès aux soins pour les gens du bidonville ?
- Est-ce que la sage-femme venait faire accoucher les femmes au bidonville ?
- Au-delà des problèmes d'hygiène individuelle y avait-il d'autres problèmes ?
- Où se faisait la sépulture des personnes qui décédaient ?

La troisième étape s'intéresse aux relations entre les Portugais d'une part et entre les Portugais et les autres habitants de la ville d'autre part. La présence éventuelle de membres d'associations ou de membres du corps médical au bidonville, d'interlocuteurs de la mairie, ou de la police fait aussi partie des questionnements. Les autres habitants de la ville de Champigny, les patrons, les commerçants sont autant d'acteurs qui eux aussi apparaissent dans ces questions. Le but est de saisir les interactions qui caractérisent la vie des habitants que ce soit dans le bidonville ou à l'extérieur (questions 54 à 81) :

- Qui étaient les personnes de l'extérieur qui venaient au bidonville ?
- A votre connaissance, quelles étaient les relations entre les membres du bidonville ?
- Y avait-il des chefs dans le bidonville ?
- Où et dans quelles conditions travaillaient les immigrés portugais ?
- Parlez-moi des relations avec le voisinage proche.
- Quel type de problème la présence des immigrés portugais posait en dehors du bidonville ?
- Qui étaient les propriétaires des terrains sur lesquels il y avait le bidonville ?

Après un très grand nombre de questions posées dans le but d'installer la discussion et de la fluidifier, nous devons poser les questions touchant à l'implication directe de la municipalité dans le traitement du bidonville avant tout pour pouvoir saisir le discours *a posteriori* d'un ancien membre de l'équipe municipale (questions 82 à 102) :

- Pouvez-vous me dire quelles aides la municipalité a-t-elle apportées aux habitants du bidonville ?
- Comment étaient financés ces aides et travaux ?
- Pouvez-vous me dire ce que l'Etat a fait pour améliorer les conditions de vie dans le bidonville ?
- Pouvez-vous me parler des relations de la mairie avec les autres administrations ?
- Que pouvez-vous me dire sur les antennes administratives de la rue de Dunkerque ?
- Comment la résorption s'est-elle faite à Champigny ?

Le témoignage de Denise Foucard est conforme à la ligne politique défendue par la municipalité campinoise de l'époque⁵⁹. Cependant, grâce à ce témoignage nous avons accès

⁵⁹ « [...] Mais tous les bidonvilles étaient obligatoirement dans des municipalités communistes de toute manière. (elle rit) C'était nous qu'ils avaient choisi en priorité pour nous mettre en difficulté bien entendu. Parce que Nanterre c'est pareil, c'est une ville importante. » [...] « C'était la droite en tous cas, voilà. Alors donc eux, c'était surtout... Dans cette région, par ici Champigny était la seule ville de gauche avec Bonneuil, tiens, tout le reste c'était... Y'avait, Nogent, Vincennes, etc.etc. Se débarrasser d'une municipalité communiste dans ce coin là, c'est... Ils le souhaitaient fort. » Entretien avec Denise Foucard, 11 Janvier 2014.

à des précisions sur des hypothèses formulées lors de notre travail de Master 1. Par exemple, Denise Foucard nous a ouvertement dit que la présence du bidonville posait problème à la municipalité en partie pour des raisons électoralistes⁶⁰, argument que la mairie évitait de mettre en avant dans les archives que nous avons dépouillées l'an passé. Cependant, les faits parlaient d'eux-mêmes et les élections de 1965 ont été difficiles pour le maire sortant Louis Talamoni.⁶¹

2.1.4 - Questionnaire enseignantes

Le questionnaire que nous avons construit pour les enseignantes est radicalement différent de celui que nous avons fait pour les trois autres types de témoins. Tout d'abord, il est beaucoup plus court avec un total de 45 questions en comptant les questions de relance. Ensuite, les thèmes abordés sont beaucoup plus restreints, l'école étant le fil conducteur du questionnaire et non plus le bidonville, comme c'est le cas pour les trois autres questionnaires.

Après la phase « d'approche » que nous avons appliquée aux autres questionnaires (questions 1 à 10), nous avons trouvé logique de débiter le questionnaire avec des questions simples sur la localisation de l'école dans la ville et par rapport au bidonville. C'est une entrée en matière simple et qui permet au chercheur de localiser mentalement l'emplacement par rapport au bidonville, ce qui a été notre cas dans la mesure où nous avons l'avantage de très bien connaître la ville de Champigny. (Questions 11 à 16) :

- Où se situait l'école dans le bidonville ?
- Parlez-moi de l'environnement de l'école ?

Ensuite nous avons prévu de poser des questions axées sur les enfants eux-mêmes à travers notamment le fait qu'ils ne soient pas francophones et les difficultés liées à cette spécificité ainsi que leur aspect physique, indicateur important de l'appartenance sociale (Questions 17 à 28) :

- Quand avez-vous pris conscience de la spécificité du public qui vous était confié ?
- Y avait-il des différences d'aspect entre ces enfants immigrés et les autres ?
- Savez-vous comment se faisait l'accès aux soins pour les enfants du bidonville ?

Les questions suivantes sont axées sur les parents, et leur rapport à l'école que ce soit par rapport à leurs enfants ou par rapport à leur éventuelle présence à des cours (questions 29 à 37) :

- Les parents envoyaient-ils facilement les enfants à l'école ?
- Y avait-il des cours pour adulte à Champigny ? (dans votre établissement ou d'autres)

⁶⁰ « Pendant un temps on s'est demandé... Je crois que les élections c'était 71, on s'est posé la question à savoir si nous n'allions pas subir le contrecoup en étant accusés de laxisme et de choses comme ça et de laisser, de déposséder les Français de leurs terrains et des choses comme ça hein. On a... C'était... Ça posait des inquiétudes malgré tout parce que la population était véritablement... Menaçante contre la ville. » Entretien avec Denise Foucard Ibid.

⁶¹ « La victoire de la liste de Louis Talamoni aux élections municipales de 1965 a été arrachée de justesse (avec 400 voix d'écart), témoignage de la colère et de l'incompréhension suscitées par l'arrivée massive des travailleurs Portugais sur le plateau. » Germani Laurine, « L'habitat immigré dans la banlieue rouge des années 1960 : Les Portugais à Champigny-sur-Marne. (1957-1970), Mémoire de Master 1, Université Paris-Est Marne la Vallée, sous la direction de Loïc Vadelorge, 2013.p. 88.

Ensuite nous voulions savoir si les enseignantes avaient eu connaissance de mesures spécifiques de la part de la mairie ou de l'Etat pour une prise en charge particulière liée notamment à la question de la langue (questions 38 à 44) :

- Parlez-moi de la question de l'implication de la mairie dans la scolarisation.
- A votre connaissance, l'Etat a-t-il pris des mesures spécifiques en faveur de cette école ?

La dernière question permet de finir l'entretien sur une note assez personnelle en demandant au témoin de raconter son pire et son meilleur souvenir (question 45) :

- Racontez-moi votre meilleur et votre pire souvenir lié à cette période.

Ce questionnaire est le seul pour lequel nous avons posé toutes les questions dans l'ordre prédéfini, comme si les enseignantes s'étaient mises dans la peau de l'élève le temps de l'enquête.

Le questionnaire, qui est un outil à valeur très théorique, ne peut pas être suivi à la lettre, surtout dans le cadre d'entretiens de récits de vie où l'objectif principal reste que le sujet raconte sa vie quitte à faire de nombreuses digressions. Cependant, nous nous sommes beaucoup appuyés sur cet outil indispensable à nos yeux au cours des entretiens, utilisant ainsi une méthode en totale opposition avec celle proposée par Daniel Bertaux⁶². C'est ce que nous allons expliquer dans cette dernière partie.

2.2 – Se positionner face aux témoins, prendre de la distance

Dans son ouvrage Daniel Bertaux préconise l'utilisation d'un « *guide d'entretien* » pendant les rencontres avec les témoins. « *Il ne s'agit évidemment pas d'un questionnaire mais d'une liste de questions que vous vous posez sur votre sujet d'étude, ses modes de fonctionnement, ses contextes d'actions. Au cours de l'entretien lui-même, il sera à côté de vous sur la table mais vous ne vous y reporterez qu'en fin d'entretien. Car vous allez essayer de suivre le modèle de l'entretien narratif, qui se compose de deux parties : dans la première, la plus importante, vous incitez le sujet à se raconter [...]. Ce n'est qu'à la fin de l'entretien, s'il reste du temps que vous vous reporterez au guide pour revenir sur les points non couverts.* »⁶³ Avec un questionnaire de 142 questions pour les anciens habitants du bidonville, la méthode proposée nous est apparue difficilement applicable d'un point de vue technique. Par ailleurs, comment, après avoir sollicité le témoin (avec insistance par moment) pouvions nous nous présenter devant lui en lui disant : « *Je vous écoute, racontez-moi votre vie* » ? Ceci nous semblait inenvisageable. Il nous fallait mener l'entretien, en être le commanditaire ne suffisait pas, il fallait en assumer la responsabilité en le dirigeant, sans pour autant envahir le témoin. En somme, trouver la juste mesure, trouver notre positionnement.

2.2.1 - Préparer l'entretien

⁶² Bertaux Daniel, *Op.cit.*

⁶³ Bertaux Daniel, *Op.cit.*p. 60-61.

Chacun des entretiens que nous avons réalisés nécessitait une préparation assez importante. Tout d'abord, après avoir obtenu les contacts (démarche que nous avons évoquée précédemment), il nous fallait obtenir des rendez-vous. Cette partie du travail, qui peut paraître anodine ne l'est pas. Il faut se présenter en expliquant qui nous sommes, ce que nous cherchons, pourquoi nous avons choisi d'interroger la personne, dans quel but etc. Pour une bonne partie de nos témoins nous avons fait cela par courrier électronique en mettant en avant notre statut d'étudiante en histoire, statut qui semble mettre en confiance. Sur ce point nous avons suivi les conseils de Daniel Bertaux : « *Très vite il vous faudra [...] construire votre identité de chercheur. Si vous êtes étudiant, c'est un avantage, on voudra vous aider [...]. « Historien » passe mieux que « sociologue » ou « ethnologue », qui peuvent déclencher des réactions de rejet. Évitez le terme « d'enquête » cela fait inspecteur.* »⁶⁴

Au-delà de notre statut d'étudiante en histoire, nous avons un autre avantage de taille à exploiter : le fait que les coordonnées nous avaient été confiées soit par le personnel du service des archives communales de Champigny, soit par un sujet déjà interrogé. Ainsi, toutes les personnes que nous avons contactées de la part d'un tiers ont répondu positivement à notre demande de rendez-vous.

Notons en revanche que nous avons essuyé des refus de la part de plusieurs associations liées à la communauté portugaise ou que nous n'avons parfois même jamais obtenu de réponse.

Avant chaque entretien nous avons consacré une heure à la relecture des questionnaires pour pouvoir en être assez détaché et être à l'aise autant que faire se peut une fois face au témoin. Le deuxième élément important, qui peut paraître tomber sous le sens c'est la ponctualité et le repérage des lieux pour éviter d'être en retard, respect minimum lorsque l'on obtient un rendez-vous.

2.2.2 - *Se lancer*

Afin de savoir quel était le lieu le plus adéquat pour réaliser les entretiens, nous avons consulté l'ouvrage de Florence Descamps, mais sur ce point, sa position ne nous convenait guère : s'arrêtant trop souvent sur des détails techniques⁶⁵, elle était plutôt d'avis à favoriser l'option d'un rendez-vous sur le lieu de travail du témoin ou dans un lieu de sociabilité fréquenté par ce dernier. C'est certainement l'écart entre le type de témoins qui sont les siens (décideurs, membres [ou anciens membres] de grandes institutions ...) et les nôtres (membres d'une communauté ou retraités, parfois même les deux) qui était la raison de notre désaccord. Mais pas seulement : nous nous sommes demandés « et si le bidonville portugais de Champigny existait à l'heure d'aujourd'hui où aurions-nous interrogé les témoins ? » En ce qui concerne les habitants des baraques la réponse est sans appel : chez eux, à la manière de Colette Pétonnet dans les années 1960-1970, qui allait à la rencontre des gens dans les bidonvilles de Saint-Denis (par exemple). Pourquoi ferions-nous différemment aujourd'hui alors qu'entrer chez les gens c'est avoir accès à ce qu'il sont socialement à travers leur mobilier, leur décoration, mais aussi pouvoir avoir accès à leurs photos de familles et leurs

⁶⁴ Bertaux Daniel, *Op.cit.* p. 55.

⁶⁵ « *Les inconvénients afférents à cette solution sont un manque de professionnalisme, un risque de glissement vers la conversation de salon, des interruptions fréquentes (téléphone, visites) et parfois même des mauvaises conditions d'enregistrement (fenêtre ouverte, absence de table pour poser le magnétophone, et les notes de travail, problème de prise électrique, animal de compagnie* » Descamps Florence, *Op.cit.* 367.

documents personnels quand ils acceptent de les partager avec l'enquêteur ? Comment pouvons-nous nous priver d'une immersion dans la sphère privée des témoins ? Comment se priver de pouvoir toucher du doigt leur intimité à travers leur chez eux, indicateur social de premier choix ? Sur ce point Florence Descamps à une vision en accord avec la nôtre : « *cette solution* (de faire l'entretien chez les enquêtés) *a pour avantages de favoriser l'instauration d'une certaine familiarité entre l'interviewé et l'archiviste-oral [...] et de permettre l'accès à une documentation privée qu'il sera ensuite plus facile de négocier en vue [...] d'une reproduction* ». ⁶⁶ C'est pour ces raisons que tous les entretiens retranscrits, (à l'exception d'un) qui constituent le corpus principal, ont été réalisés au domicile des personnes interrogées ⁶⁷. Ajoutons que c'est aussi pour des raisons propres aux questionnements liés aux trajectoires résidentielles des différents acteurs interrogés que nous avons voulu avoir accès à leur lieu de vie actuel.

Cette proximité a été pour nous un atout dans le cas de tous les témoins qui ont joué le jeu de l'entretien allant même au-delà de ce cadre pour certains. En effet, Monsieur Moreira s'est même proposé de nous emmener sur les lieux où il y avait anciennement le bidonville, l'école, la maison qu'il a occupée après son départ du bidonville, l'épicerie où il travaillait ... Occasion que nous avons saisie. Dans le cas de Denise Foucard, cette personnalité « imposante », le fait d'être accueillie chez elle a estompé l'aspect très solennel que pouvait *a priori* revêtir cette rencontre et nous a permis d'être plus à l'aise. Cependant, la « familiarité » ne doit pas entraver le travail du chercheur et notre objectif ne changeait pas, nous devons recueillir les témoignages et en faire la critique.

2.2.3 - Analyser, décrypter

Cette ultime étape apparaît comme l'aboutissement d'un long travail, et le moment où l'on sait avoir écouté le sujet, l'avoir interrogé avec rigueur et parfois persévérance, mais l'a-t-on bien entendu, avons-nous compris ce qu'il a voulu nous dire ? Le piège de cette étape c'est de tirer les conclusions (souvent hâtives) de ce qui s'est dit lors des entretiens en calquant les résultats sur ce que nous savons déjà du sujet ou sur ce que nous imaginons. En effet, comme le dit Pierre Bourdieu dans l'un de ses entretiens réalisés sur l'antenne de France Culture en 1988 avec Roger Chartier, ⁶⁸ « *Une des difficultés particulières de la sociologie -mais c'est la même chose en histoire- tient au fait que nous croyons avoir la science infuse, nous croyons comprendre tout de suite, et un des obstacles à la compréhension, c'est cette illusion de la compréhension immédiate. Une des manières de rompre avec cette illusion c'est d'objectiver.* » ⁶⁹ La méthode d'entretien par récit de vie ne consiste pas en la recherche d'une vérité absolue, nous ne voulions pas non plus comparer les témoignages pour déterminer qui a menti, qui a tort, qui a raison. Notre recherche tient en la reconstitution de parcours de vie individuels et familiaux, de trajectoires, racontant l'histoire d'une communauté qui a vécu dans un espace défini à une époque définie. L'objectif n'est pas de dire « les Portugais qui ont vécu dans les baraques ont vécu comme ça » mais de saisir à travers les témoignages des bribes d'existence apportant des réponses à nos interrogations. En ce sens, « *le travail de*

⁶⁶ Descamps Florence, *Ibid.* p. 367. A ce sujet certains témoins nous ont permis de reproduire des photos personnelles. Les deux enseignantes interrogées nous ont laissé scanner des photographies scolaires en groupe ainsi que de la documentation sur l'école du plateau.

⁶⁷ Voir annexe 1, tableau récapitulatif des entretiens retranscrits.

⁶⁸ Bourdieu Pierre, Chartier Roger, « *Le sociologue et l'historien* », Paris, Editions Agone, 2010.

⁶⁹ Bourdieu Pierre, Chartier Roger, *Ibid.*, p. 60.

l'historien implique en effet deux tâches distinctes bien qu'étroitement imbriquées : d'une part reconstituer les faits ; d'autre part, les mettre en relation par des interprétations. »⁷⁰

Objectiver et interpréter, ces deux consignes réunies, l'une empruntée à Bourdieu, l'autre à Bertaux, nous ont guidé pour critiquer la source que nous avons nous-mêmes constituée. La mise en perspective, l'interprétation, et la reconstitution de l'histoire vont être les maîtres mots de notre étude et ce grâce à un corpus fort de plus de quinze heures d'enregistrement et de multiples échanges informels.

Cette partie, dont la longueur peut surprendre, nous a permis de poser les bases de notre travail et d'en exposer les multiples caractéristiques dont la plus flagrante est la transdisciplinarité. L'objectif est de promouvoir l'utilisation des méthodes empruntées à d'autres disciplines pour faire une étude aussi proche que possible des individus étudiés.

Comme nous le promettons il y a un an dans notre mémoire de master 1, nous allons à présent tenter d'entrer dans l'intimité et dans le quotidien des immigrés portugais du plateau.

Partie 2

DE LA MISERE DES CHAMPS A CELLE DES BARAQUES

Cette partie sera dédiée à la vie quotidienne des habitants du bidonville et en particulier aux difficultés les plus graves auxquelles ces derniers étaient confrontés. On dégagera ici des grandes tendances de cette vie quotidienne en tentant sur certains aspects la comparaison avec les ouvriers du Bassin stéphanois étudiés par Jean-Paul Burdy, qui permettent des parallèles assez frappants, et donc une comparaison historique pertinente, bien que l'époque soit différente⁷¹. L'idée est de se demander si la condition ouvrière de la population du Soleil est comparable à celle des ouvriers du plateau malgré des différences notables entre ces deux populations, dont la plus flagrante demeure la condition immigrée des travailleurs du plateau. Nous pouvons, malgré cette différence notable, nous demander s'il n'y a pas une certaine permanence de la condition ouvrière selon les espaces et les époques en mettant en parallèle ces deux groupes.

Avant tout nous chercherons à retracer le parcours des hommes et plus tard des femmes et des enfants qui ont quitté le Portugal pour venir à Champigny. Que quittent-ils, pourquoi, et

⁷⁰ Bertaux Daniel, *Op.cit.*, p. 73.

⁷¹ En effet l'ouvrage de Jean-Paul Burdy (« *Le Soleil noir, un quartier de Saint-Etienne 1840-1940* », Lyon, Editions Presses Universitaires de Lyon, 1989) traite la période 1840-1940.

par quels moyens ? Par ailleurs, le bidonville comme espace hétérogène sera observé au prisme de la diversité qu'il abrite, à savoir l'existence de « baraques » bien plus confortables que les autres mais dont les occupants se sentent appartenir au groupe bidonvillois. Ainsi, la notion d'« appartenance » à l'espace et donc par extension à la communauté, sera questionnée ici.

1 – Quitter la patrie

« *Qu'avez-vous laissé derrière vous ?* » Nous n'avons pas posé la question en ces termes mais c'est ce que nous voulions savoir quand nous avons questionné les anciens immigrés du Plateau sur leur vie avant leur arrivée en France. Nous cherchions ainsi à déterminer ce qui a pu pousser ces individus à venir vivre dans des cabanes faites de carreaux de plâtre et de toits en taule dans la boue et dans la grisaille du Bassin parisien. La question se posait évidemment en termes matériels mais aussi en termes affectifs : ces gens laissent-ils une famille derrière eux ? Une épouse, voire des enfants ?

Le Portugal des années 1960 est marqué par la dictature salazariste (1932-1975). Le pays est alors engagé dans une guerre coloniale en Angola, au Mozambique et en Guinée Bisau (conflit qui dure entre 1961 et 1974). Ce conflit a pour conséquence l'enrôlement des jeunes Portugais, qui craignent d'effectuer leur service militaire au sein de pays dans lesquels le conflit s'enlise. Nous tenons là la première explication concernant le départ des jeunes Portugais vers la France, faisant d'eux des déserteurs. L'autre facteur clé de ce départ, et non des moindres, c'est le travail. Le Portugal, et en particulier les régions rurales, est touché par un fort chômage, alors qu'en France la main d'œuvre ouvrière manque (en particulier dans le secteur du bâtiment et travaux publics). Ainsi, un accord de main d'œuvre est signé entre le Portugal et la France le 31 décembre 1963. Avant ce premier accord, l'émigration légale se déroulait dans le cadre des liens établis entre l'Office national d'immigration (ONI) et la Junta da emigração depuis 1957. L'ONI, après des demandes d'entreprises françaises, faisait des demandes de travailleurs à la Junta qui se chargeait des recrutements. Ainsi, nous pouvions légitimement nous demander si certains des sujets interrogés n'ont pas été recrutés directement au Portugal pour venir travailler en France, quittant ainsi des régions reculées et pauvres.

1.1 – La misère des villages

Au plan économique le Portugal rural des années 1950-1960 est différent du monde rural français de la même époque. En France, l'après-guerre est marquée par un processus de rationalisation et de spécialisation de l'agriculture⁷², le Portugal, quant à lui, est toujours dans

⁷² Depuis 1962, la CEE à travers la mise en place de la politique agricole commune (Pac) avait pour objectif (au-delà de l'autosuffisance alimentaire de la communauté européenne) d'« assurer un niveau de vie équitable à la population agricole ». A cette époque, la France, en tant que membre (fondateur) bénéficiaire de ce dispositif, ce qui n'est pas le cas du Portugal qui n'intègre la CEE qu'en 1986. A ce propos consulter « *Les paysans en France XIXe-XXIe siècles* » scérén-cndp Textes et documents pour la classe, n° 1040, 15 septembre 2012.

un modèle d'agriculture vivrière avec un quart des propriétaires terriens qui n'ont pas assez pour vivre de leurs propres terres et qui doivent chercher ailleurs des ressources.⁷³

D'autre part, en France, depuis les lois Ferry (1881-1882), l'école est « *laïque, gratuite et obligatoire pour tous* », comme le veut la formule consacrée. Après 1960, le gouvernement Debré conduit une politique systématique de création de collèges et lycées ruraux dans le but de donner un niveau de qualification reconnu (avec les brevets d'études professionnelles et les brevets de techniciens agricoles) aux futurs agriculteurs. Parallèlement à cela, il y a un fort taux d'analphabétisme au Portugal. Une situation qui ne semble pas s'être améliorée dans les années suivantes puisqu'au milieu des années 1970, un cinquième des personnes de 15 à 64 ans étaient illettrées et moins de 5 % avaient achevé le deuxième cycle de l'enseignement secondaire au Portugal⁷⁴. Ainsi, les villages portugais dont sont originaires nos témoins sont marqués par deux facteurs en corrélation : d'une part un niveau économique faible et d'autre part une scolarisation très marginale.

1.1.1 - Une économie de subsistance

Au Portugal, en 1965 le revenu moyen par tête d'habitant s'élève à 300 dollars par an soit le quart de celui de la France ; par ailleurs, il semble y avoir de très grandes disparités entre « la bourgeoisie et le menu peuple »⁷⁵. C'est de ce « menu peuple » dont sont issus nos enquêtés, venant tous de zones rurales du Portugal, qui sont à l'époque des « zones pauvres »⁷⁶. Aucun d'entre eux n'a vécu en ville avant de venir en France :

« *Alors moi je suis née au Portugal dans un petit village au Nord-Est, à la frontière espagnole* »⁷⁷ ;

« *Moi je suis né vers Leiria, ville qui est jumelée avec Saint-Maur parce que y'a beaucoup de gens de Leiria qui sont venus ici* »⁷⁸ ;

« *Je suis né au Portugal à Espite* »⁷⁹.

Espite est située à une centaine de kilomètres au Nord de Lisbonne dans la région de Leiria au centre du pays, c'est de là que viennent les premiers migrants qui s'installent sur le plateau de Champigny⁸⁰ et ce serait de cette région d'où viendrait la grande majorité des Portugais installés dans la commune, avec parfois, des villages désertés par des habitants venus à Champigny petit à petit⁸¹. Comme l'explique Colette Pétonnet quand elle évoque la composition interne des bidonvilles qu'elle étudie, « *en relatant leur arrivée, les Espagnols et*

⁷³ « *Hommes et Migrations* », n° 105, 1965, p. 48.

⁷⁴ « *Améliorer la performance du système éducatif* » (Chapitre 3), Etudes économiques de l'OCDE, 4/ 2006 (n° 4), p. 77-103.

⁷⁵ « *Hommes et migrations* », n° 105, 1965.

⁷⁶ « *Au Portugal, au moment de Salazar, et tout avant, jusqu'à la révolution, les gens qui travaillaient dans la terre n'avaient pas de salaire, de retraite, rien du tout. Les patates on les semait, on les cultive et on les mange. Et à la fin de l'année, on n'avait rien.* » Entretien avec José Fidalgo, 17 janvier 2014.

⁷⁷ Entretien avec Altina Ribeiro, *Op.cit.*

⁷⁸ Entretien avec Antonio de Sousa, 21 janvier 2014.

⁷⁹ Entretien avec L. Moreira, 13 janvier 2014.

⁸⁰ Volovitch-Tavares Marie-Christine, « *Portugais à Champigny, le temps des baraques* », Paris, Editions Autrement, 1995, p. 23.

⁸¹ « *De toute façon à Champigny tous les Portugais viennent de Leiria, c'est là où y'a Fatima, vous connaissez Fatima ? [...] Moi dans mon village, ils sont tous venus vivre ici à Champigny ou vers la Queue-en-Brie.* » Discussion avec l'épouse de Monsieur Moreira durant notre deuxième visite chez lui le 14 janvier 2014.

*les Portugais ont laissé supposer que les solidarités familiales aboutissent à des regroupements villageois sur le sol de la Région Parisienne ».*⁸² C'est ainsi que les bidonvilles parisiens au-delà d'être marqués par la présence de telle ou telle communauté sont marqués par des zones dans le bidonville « réservées » à des immigrés venus du même pays mais pas de la même région. Dans le cas de Champigny, bien que la majorité des habitants semble venir de la région de Leiria, il y a une certaine diversité, diversité d'ailleurs salutaire pour l'équilibre des relations internes et externes au bidonville, nous y reviendrons⁸³.

Il s'agit de villages très pauvres au sein desquels la seule ressource vient de la terre, une terre qui demande beaucoup de travail pour très peu de rendement :

« A l'époque y'avait beaucoup de gens qui n'avaient pas de terres et qui devaient louer des terres pour travailler en plus et donc ils n'avaient pas d'argent pour payer un loyer donc c'était une partie de la récolte qu'ils donnaient au propriétaire. »⁸⁴

Monsieur Moreira, nous a parlé de son grand-père qui avait des terres dans son village :

« Mon grand-père c'était un grand fermier donc avec beaucoup de terrains, et il faisait travailler les gens. Donc il faisait travailler les gens à la journée ou des trucs comme ça, voilà. Ou alors y'avait des gens qui venaient travailler puis après bon c'est mes cousins ou quoi qui allaient gagner la journée, en fait ils échangeaient les jours comme y'avait pas beaucoup d'argent qui circulait. Mon grand-père je pense qu'il donnait des victuailles aux gens en remplacement de l'argent quoi. Voilà. »⁸⁵

Les denrées alimentaires sont utilisées comme un moyen d'échange que se soit pour payer la location de la terre ou pour rémunérer ceux qui l'exploitent pour le compte du propriétaire. Cette pratique révèle une précarité généralisée dans un contexte politique marqué par la dictature salazariste et le repli du pays sur lui-même, interdisant tout accès à la société de consommation alors en plein essor en France. D'autre part, pour que le plus d'individus possible puisse travailler, sont mis en place des systèmes de roulement, stratégies d'emploi similaires à celles que l'on peut trouver dans divers milieux professionnels ayant recours au

⁸² Petonnet Colette, « On est tous dans le brouillard », Paris, Editions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques (CTHS), 2012. [1981] p. 90.

⁸³ « Alors les autres habitants du bidonville ben c'était comme si... Bon après tu avais des comment on appelle ça ? Les gens du Nord et les gens pas du Sud, mais les gens de ma région. Donc on n'a pas le même... La même façon de voir les choses... Tu vois... Le... (Il hésite) » Entretien avec L. Moreira, *Op.cit.*

⁸⁴ Entretien avec Altina Ribeiro, *Op.cit.*

⁸⁵ Entretien avec L. Moreira, *Op.cit.*

travail à la journée⁸⁶, comme pour le travail à la mine par exemple ou encore le travail dans le bâtiment, secteur qui emploiera nombre des Portugais du plateau. La moitié des immigrés Portugais travaillant dans le domaine agricole qui sont venus en France entre 1950 et 1965 exploitaient des terres de moins de 10 hectares ou étaient des journaliers au Portugal⁸⁷. Souvent, ces revenus en tant que journalier ne sont pas suffisants à l'image du témoignage d'Altina Ribeiro ou d'A. Da Costa :

« Parce que mon père a fait de la contrebande également. Il a toujours eu deux métiers mon père, deux activités. Parce que voilà, il fallait survivre et donc ici, euh là bas il travaillait dans les, dans, dans, dans, dans... La terre et la nuit il faisait de la contrebande »⁸⁸ ; « Mes parents c'était des petits fermiers qui ne pouvaient pas vivre de la terre [...] Mon père il n'avait pas le permis alors ils étaient deux dans la camionnette, il déchargeait, il était débardeur quoi »⁸⁹

Le cumul de plusieurs activités est un indicateur de plus de la pauvreté dans les villages d'origine. Même illégales ces activités sont nécessaires pour faire vivre la famille, c'est ainsi que le père d'Altina Ribeiro prenait de gros risques en faisant de la contrebande entre Portugal salazariste et Espagne franquiste. En l'absence de travail stable et suffisamment rémunéré, les conséquences débouchent sur des conditions de vie difficiles pour les familles qui se voient dans l'obligation de faire travailler les enfants pour qu'ils subviennent à leurs propres besoins.

1.1.2 - Un désir de mieux

« Parce que mon père, qui vivait dans un village voisin, ma grand-mère l'a envoyé travailler, parce que son village était encore plus pauvre que le notre et donc à huit ans elle lui a dit : « il faut que tu bouges » parce qu'ils étaient très nombreux, très pauvres. Et donc mon père était le plus vieux et elle lui a demandé d'aller chercher du travail et donc il a atterri dans mon village. [...] Et donc mon père, qui a connu la faim, parce que si chez lui il n'avait pas à manger, quand il allait travailler pour des personnes c'était encore pire parce que y'avait tellement peu à manger que ce qui avait à manger c'était d'abord pour le père de famille parce qu'il travaillait dur etc. il fallait qu'il ait des forces pour travailler. Après c'était pour la mère puis les enfants... Bah... C'était ce qui y'avait quoi, enfin ce qui restait. Et il ne restait pas grand-chose ! Donc quand on est en plus pas chez soi c'est encore pire, donc lui il était le dernier à manger... Un bout de pain qui restait quoi. Et comme il a souffert de la faim, il a toujours eu cette peur du manque, qu'il a encore à 84 ans. Il l'a toujours. »⁹⁰

⁸⁶ Ce qui est aussi le cas en France puisque c'est sous le gouvernement Chaban-Delmas que le salaire mensuel se généralise dans tous les secteurs.

⁸⁷ « Hommes et migrations », n° 105, 1965, p. 48.

⁸⁸ Entretien avec Altina Ribeiro, *Op.cit.*

⁸⁹ Entretien avec A. Da Costa, 20 février 2014.

⁹⁰ Entretien avec Altina Ribeiro, *Op.cit.*

« Même moi quand je suis arrivé en France en 76, dans mon village, je n'avais même pas de chaussures. Je marchais pieds nus la plupart du temps. Quand on allait à Leiria au marché avec ma grand-mère, on enlevait les chaussures autour de nous parce qu'il était interdit de rentrer pieds nus et on mettait les chaussures pour pas trop les abîmer juste avant l'entrée dans la ville et puis après on les enlevait et on refaisait en sens inverse. Sauf que là-bas on se rendait pas compte de nos conditions parce qu'on était tous logés à la même enseigne. »⁹¹

Ces témoignages montrent que les enquêtés perçoivent le Portugal comme un pays en retard par rapport à la France, pays où les gens mangent à leur faim, où les enfants vont à l'école et portent des chaussures et où il y a du travail à foison⁹². Le départ devient alors à la fois une nécessité économique mais aussi le reflet du désir d'accéder à autre chose, de sortir d'un mode de vie archaïque pour pouvoir avoir accès à la modernité que représente la France, qui finalement, n'est que fantasmée :

« C'est ça la problématique de la dictature, c'est que comme vous n'avez pas un regard sur l'extérieur, pas de moyen de communication [...] on imagine tout et n'importe quoi »⁹³

Ces représentations positives sur la France tiennent en partie au fait qu'on y trouve du travail, valeur défendue par nombre des sujets interrogés⁹⁴. Sur ce point, la comparaison avec les immigrés polonais du quartier du Soleil à Saint-Etienne se défend, jugés comme étant des « bûcheurs »⁹⁵ ils sont la figure du « bon immigré » rassemblés autour des valeurs Dieu, travail, famille, patrie⁹⁶, comme les Portugais. Lors des entretiens ou de conversations informelles, le travail était un sujet qui était souvent évoqué par nos interlocuteurs, sonnait parfois comme une justification à une arrivée clandestine :

« Nous, on est venus en France pour travailler » ; « On a fait comme les Roms mais pas pour la même chose ! »⁹⁷

Tout parallèle avec la communauté Rom aujourd'hui ou les Maghrébins à la même époque a d'ailleurs systématiquement été balayé d'un revers de main par les enquêtés, qui insistaient sur les éléments culturels rapprochant Français et Portugais : des latins, ayant la même religion. Pourtant, ce n'est pas parce qu'un immigré vient d'une société dont le système de valeurs semble plus proche de celui de la France que son intégration identitaire et civique est plus facile.⁹⁸

⁹¹ Entretien avec Antonio de Sousa, *Op.cit.*

⁹² « On se disait tous qu'en France tout est plus beau, tout est plus grand [...] c'est moderne » Entretien avec Antonio de Sousa, *Op.cit.*

⁹³ Entretien avec Antonio de Sousa, *Ibid.*

⁹⁴ Au cours des entretiens, cet aspect est souvent mis en avant.

⁹⁵ Burdy Jean-Paul, « *Le Soleil noir, un quartier de Saint-Etienne 1840-1940* », Lyon, Editions Presses Universitaires de Lyon, 1989, p. 193.

⁹⁶ Burdy Jean-Paul, *Op.cit.*p.188.

⁹⁷ Entretien avec L.Moreira, *Op.cit.*

⁹⁸ Safi Mirna, « *Le processus d'intégration des immigrés en France : inégalités et segmentation* », Revue française de sociologie 1/2006 (Vol. 47), p. 3-48.

La France, vue comme un « *el dorado* » attirera d'abord les travailleurs seuls appelés systématiquement dans les sources imprimées et par les différents acteurs « travailleurs célibataires », bien que souvent ils laissent une épouse et parfois même des enfants au Portugal. Cette nomenclature, résultant d'une réalité administrative sur le sol français, ne convient pas à notre étude qui s'attache à connaître et étudier la réalité vécue par nos enquêtés⁹⁹. C'est pourquoi nous préférons le terme « travailleur seul » ou de « travailleur isolé » révélant le fait d'un ménage composé d'un seul individu plutôt que d'utiliser une terminologie attachée à une situation maritale qui n'est pas le reflet de la réalité vécue.

1.2 – Itinéraires et quotidien des « travailleurs seuls » du plateau

« *Une vie meilleure j'imagine* »¹⁰⁰ voici la réponse que nous a donnée A. da Costa quand nous lui avons demandé ce qu'étaient venus chercher ses parents en France. Les hommes viennent seuls avant d'entamer tout projet de faire venir leur famille, d'ailleurs les sujets interrogés nous ont unanimement signifié que la venue en France était au départ un projet concernant uniquement le chef de famille pour une période restreinte¹⁰¹ et qu'il n'était pas question de faire venir le reste de la famille à l'origine¹⁰². Les immigrés algériens sont exactement dans le même état d'esprit, eux qui pensaient que leur venue en France n'était qu'une parenthèse dans leur vie « *le temps de quelques mois, voire de quelques années tout au plus.* »¹⁰³

Les Portugais, bien qu'ils viennent du milieu agricole, travailleront tous dans le secteur des bâtiments et des travaux publics (ou dans certains cas à l'usine plutôt investie par les travailleurs venus du Maghreb). Ces deux secteurs manquent de main-d'œuvre car, on le sait, depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale, « *La France, hélas ! Manque d'hommes !* »¹⁰⁴

Dès la Libération, de Gaulle entendait fixer les cadres d'une réelle politique de l'immigration. Cependant, cette volonté ne peut être abordée, au moment des ordonnances de 1945¹⁰⁵, comme une volonté intégratrice au sens où les potentiels travailleurs immigrés ne sont pas destinés à rester sur le territoire et à y être assimilés. En effet, à l'époque l'immigré est un « étranger venu en France pour y exercer une activité professionnelle » ; cette terminologie montre bien qu'il est destiné à venir travailler mais à repartir dans son pays d'origine une fois le travail accompli. Tout ce qui est mis en place à l'époque, ce sont des outils destinés à

⁹⁹ Le problème des dénominations administratives est le même pour les immigrés venus d'Algérie, du Maroc ou de la Tunisie qu'on appelle indistinctement « Algériens » dès lors qu'ils ont un nom à consonance arabo-berbère voir Lounici Fathia, « *Les pouvoirs publics face à l'immigration algérienne en banlieue nord de Paris de la Libération aux années 1960* », Thèse d'histoire contemporaine, Université Paris-Est Marne-la-Vallée, sous la direction de Loïc Vadelorge, 2013, p. 17 à 19.

¹⁰⁰ Entretien avec A. Da Costa, *Op.cit.*

¹⁰¹ « *Moi au départ, j'ai dit à ma femme : « Je pars deux ans, trois ans, je reviens après » puis j'avais le travail et c'est parti trois ans, quatre ans... Après elle a dit soit tu reviens soit tu nous emmènes... Puis j'ai emmené quoi.* » Entretien avec José Fidalgo, *Op.cit.*

¹⁰² « *Tous comptaient rentrer au Portugal, ça faisait partie de la culture de cette immigration* » Entretien avec Antonio de Sousa, *Op.cit.*

¹⁰³ Lounici Fathia, *Op.cit.*p.102.

¹⁰⁴ Discours-programme du Général de Gaulle, chef du gouvernement provisoire, 2 mars 1944.

¹⁰⁵ « *Les deux ordonnances de 1945 allaient devenir le premier Code de l'Immigration* », Blanc-Chaleard Marie-Claude, « *Histoire de l'immigration* », Paris, Editions La Découverte, 2001, p. 59.

contrôler les candidats à l'immigration (comme l'ONI) et à faire en sorte que cette main d'œuvre n'entrave pas l'accès au travail des Français. Face à l'absence de règles précises et aux dédales administratifs que représente le recrutement passant par l'ONI, la clandestinité devient monnaie courante pour les migrants Portugais se rendant en France.¹⁰⁶

1.2.1 - Le passage « A Salto »

« La première chose que les gens racontent ce n'est pas tellement le bidonville, [...] Ils parlent du « Salto » donc le « saut » dont vont avec du entendre parler, donc l'immigration illégale avec un passeport (il réfléchit)... Ils appelaient ça le... « Passeport de lapin » parce qu'en fait ils en avaient pas ! (Il rit). Euh... Y'en avait qui utilisaient le système de la photo déchirée »¹⁰⁷.

« Le saut » désigne donc le passage de la frontière clandestinement, pratique qui représente une très large majorité des arrivées sur le territoire français¹⁰⁸ ; à un point tel que les autorités françaises, à partir de 1957, pratiquent une régularisation après coup. En 1957, ce sont 50 % des Portugais entrés clandestinement en France qui sont régularisés après coup, et en 1968 ce chiffre atteint 82 %.¹⁰⁹ Malgré des règles d'entrée sur le territoire assez souples avec une régularisation « après coup » devenue la règle, le voyage vers la France n'en est pas moins long et dangereux.

« J'avais mis huit jours pour venir, huit jours de voyage, parce que une partie du temps on marchait à pieds et d'autres fois en voiture mais plutôt en voiture quelques moments et souvent dans des grands camions. Des camions qui transportaient des animaux. On n'était pas très à l'aise et tout ça, tout ça, tout ça. On a mis huit jours pour arriver ! Mais, heureusement, on est arrivé ! »¹¹⁰

Les phrases de Monsieur Fidalgo se terminant par « et tout ça » ou « voilà » de manière récurrente révèlent la difficulté pour lui d'exprimer les étapes difficiles qu'il a pu vivre. Il englobe dans ces termes vagues et totalisant tout ce qui est indicible parce que chargé de contenu émotionnel¹¹¹. Pour palier à ce manque d'explication, nous avons tenté de changer la formulation des questions, et nous avons souvent pu obtenir des réponses plus complètes. D'autre part, monsieur Fidalgo, est le père d'une autre personne interrogée, Altina Ribeiro, qui nous a donné plusieurs détails dont il n'a pas fait mention spontanément quand il nous a raconté son arrivée à Champigny.¹¹² Sans vouloir confronter ces deux témoignages, nous avons utilisé celui de la fille pour compléter celui du père et comprendre les éléments qui pouvaient être dissimulés (de manière consciente ou non par ce dernier). Altina raconte l'arrivée à Champigny de la façon suivante :

¹⁰⁶ Germani Laurine, « L'habitat immigré dans la banlieue rouge des années 1960 : Les Portugais à Champigny-sur-Marne (1957-1970) », Mémoire de Master 1, Université Paris-Est Marne la Vallée, sous la direction de Loïc Vadelorge, 2013, p. 42.

¹⁰⁷ Entretien avec Antonio de Sousa, *Op.cit.*

¹⁰⁸ A ce propos, consulter Germani Laurine, *Op.cit.*, p. 49 à 52.

¹⁰⁹ Tapinos Georges, « L'immigration étrangère en France (1946-1973) », Cahier Ined n° 71, Puf, 1975 dans Blanc-Chaleard Marie-Claude *op.cit.*

¹¹⁰ Entretien avec José Fidalgo, *Op.cit.*

¹¹¹ C'est Colette Petonnet dans son ouvrage « On est tous dans le brouillard », *Op.cit.* (p. 244) qui fait cette observation par rapport à des témoins qui ont des difficultés à parler de leurs douleurs physiques et morales.

¹¹² Ayant rencontré la fille avant le père, nous avons mentionné ces détails durant l'entretien du père, qui, sans renchérir a confirmé les dires de sa fille.

« Altina Ribeiro : Son frère était au bidonville et le passeur les a déposés à Champigny point. Avec son... Il avait un petit bout de papier avec l'adresse du bidonville et euh... Bon ils ont demandé un petit peu à droite et à gauche personne ne connaissait euh... Et ils sont tombés sur une dame qui était en train de fermer sa boutique et euh... Qui parlait quelques mots d'espagnol et euh... Elle leurs a dit : « écoutez, je connais cet endroit, mais là de nuit, je ne pourrais pas vous y conduire, venez demain matin et je vous y emmènerais. » Et donc après ben il fallait... De toutes les façons, voilà ils n'avaient pas le choix.

Laurine Germani : Et cette nuit-là, il l'a passée où alors ?

A.R : Dans une voiture abandonnée... Enfin il fallait qu'ils... Ils n'avaient pas d'argent pour aller à l'hôtel et il fallait qu'ils trouvent un moyen d'attendre le lendemain matin 9 heures donc ils ont trouvé une voiture abandonnée, ils se sont... Ils sont rentrés à l'intérieur.

L.G : Ils étaient combien ?

AR : Ils étaient deux. C'était mon père et son ami qui était parti avec lui. [...] Et donc cette dame les a accompagnés au bidonville où vivait mon oncle. Et donc ils sont arrivés euh... Euh... Au bout d'une semaine de voyage. Mon père, enfin mon oncle, n'avait même pas reconnu mon père parce qu'il avait une barbe et puis bon, ils n'avaient pas pu se laver pendant ce voyage, et ils n'avaient pas pu se changer, enfin ils sont arrivés dans un état déplorable, et puis, ils étaient... Morts de trouille hein... Parce qu'ils ont... Enfin je veux dire dans un voyage clandestin on risque sa vie, aussi bien par les conditions du voyage que par la crainte de... De faire de mauvaises rencontres. Parce qu'en fait soit, soit ils pouvaient être pris dans un euh... Dans une fusillade hein, soit ils pouvaient être arrêtés et ramenés à la frontière Portugaise. Parce qu'en fait les gardes civils espagnols étaient donc de mèche avec Salazar, ouais, ouais... »

Ces détails sur les difficultés rencontrées à l'arrivée, le fait de ne pas avoir pu se laver, la peur, sont des éléments qui sont difficiles à évoquer devant un étranger qui vous interroge, rétrospectivement ces détails sont vus comme dégradants pour celui qui les a vécus, il les met donc de côté. En revanche, Altina n'a pas hésité à livrer cette partie de l'histoire de son père dont on lit en filigrane la grande fierté qu'elle en tire.¹¹³

Pour les premiers arrivants et pour les hommes seuls d'une manière générale, le voyage s'effectue souvent en camionnette avec un nombre assez variable d'hommes et dans des conditions pas toujours similaires. En effet, José Fidalgo mentionne des camions transportant des animaux tandis qu'Antonio de Sousa nous a parlé d'un transport dans des camionnettes

¹¹³ Elle exprime plus loin la fierté qu'elle éprouve face au parcours de ses parents « A.R :- Il faut avoir une grande force de caractère pour supporter ce que mes parents ont supporté ! L.G :- Vous en êtes fière de ça ? A.R :- Ah oui bien sûr ! Bien sûr... » Entretien avec Altina Ribeiro, Op.cit.

de particuliers ou d'agriculteurs avec des étapes entre chaque ville pour pouvoir avancer petit à petit.¹¹⁴

En général ils partent du village en duo, avec un voisin, un cousin, un oncle, un beau-frère... Puis ils rejoignent d'autres immigrés au fil du voyage. L'étape qui semble être la plus périlleuse demeure celle du passage de la frontière entre l'Espagne et la France qui se fait souvent à pieds et de nuit pour ne pas se faire repérer¹¹⁵. Pour ceux qui ont pris le train (à Clermont-Ferrand en général), ils arrivent à la gare d'Austerlitz où ils prennent un taxi et donnent directement l'adresse au chauffeur qui les mène jusqu'à Champigny¹¹⁶. A ce propos, L. Moreira nous a renseignés sur l'arrivée de son beau-père qui rejoignait l'un de ses beaux-frères :

« D'ailleurs il ne voulait même pas sortir du taxi parce qu'il avait peur que le gars il le lâche et puis qu'il parte, et qu'il ne sache pas où il est. Quand les autres ils arrivent en camion, on leur ouvrait les portes, « allez descendez ! » Y'en a qui descendaient et les autres ils ne voulaient pas descendre parce qu'ils avaient les pétoches. »¹¹⁷

Là encore, la peur et l'appréhension sont mises en avant par des témoins indirects, qui restituent des émotions ressenties par les autres. Forcément ces sentiments leur ont été racontés, on a donc noté un écart entre ce qui est indicible à l'enquêteur mais qu'on raconte aux proches. Les éléments se rapportant aux sentiments personnels sont mis de côté, mais on parvient à exprimer sans détour ceux des autres.

Un de nos questionnements cette année portait sur l'aspect financier du voyage, non pas le prix¹¹⁸ qui variait d'un passeur ou d'un réseau à l'autre et pour lequel nous avons eu des informations déjà lors de nos précédentes recherches, mais davantage sur les enjeux dépendant de la réussite du voyage sur le long terme au point de vue économique pour les familles de ceux qui partaient.

1.2.2 - Diversité des moyens d'arrivée

On parle bien souvent de l'argent envoyé par les immigrés à leurs familles restées au pays, mais cet argent avant de servir à améliorer les conditions de vie, sert à payer une dette, celle contractée pour le « salto ». Le voyage au-delà d'être long et difficile a un prix, pire il génère une dette avant même l'arrivée. La famille restée sur place est responsable du bon paiement de cette dette au village.

« Donc y'avait ma mère donc lui il envoyait de l'argent tous les mois ou tous les deux mois je ne sais pas. Parce qu'il fallait qu'il paye son voyage. Parce que lui il est parti... Comment dire ?... Il n'avait pas d'argent pour venir, donc

¹¹⁴ « On leur disait : si vous vous faites arrêter, vous dites que vous allez dans telle ou telle ville pour travailler, et ils arrivaient à passer d'une ville à l'autre comme ça. »

¹¹⁵ « Puis ils ont fait le passage à pieds de l'Espagne, de nuit évidemment pour pas se faire repérer et une fois arrivés aux Pyrénées, après ils ont été conduits dans un camion jusqu'à... Ben jusqu'ici quoi... Jusqu'à Champigny. » Entretien avec Antonio de Sousa, *Op.cit.*

¹¹⁶ Les immigrés ne parlent pas un mot de français, mais arrivent avec un morceau de papier sur lequel est noté une adresse du bidonville. Cet élément est très souvent raconté.

¹¹⁷ Entretien avec L. Moreira, 13 janvier 2014.

¹¹⁸ Ceux qui ne peuvent être des candidats légaux sont contraints d'avoir recours à des passeurs qui prennent entre 100 000 et 200 000 Francs par tête. « *Hommes et Migrations* », *Op.cit.*

comme ma mère elle avait beaucoup de terres etc. donc ils lui ont fait crédit. Ils lui ont fait crédit pendant un temps, ou alors des fois t'as des gens qui prêtaient de l'argent pour ces choses-là. Par exemple, moi j'avais un oncle qui avait beaucoup d'argent, je ne sais pas si c'est lui qui l'a prêté, qui a financé ou pas, [...] Y'avait beaucoup qui vendaient pour payer le passage parce que c'était très cher ! C'était très cher pour venir en France ! Pour payer le passeur. Moi je sais que comme mon beau-père il est venu d'avion ça a du coûter bonbons quoi ! Hein ! (Il sourit) ».¹¹⁹

Le beau-père de L. Moreira, serait venu en avion aussi de manière clandestine, il s'agit du seul témoignage qui nous parle d'un voyage en avion organisé par un passeur¹²⁰. Sur ce point, nous ne sommes pas en mesure de donner de détails, nous pouvons simplement émettre l'hypothèse d'un passage en France qui sort de l'ordinaire, révélant la diversité des situations.

Denise Foucard, qui, nous le rappelons, a occupé le siège d'adjointe à la culture au sein de la mairie de Champigny sur toute la durée du bidonville, lors de l'entretien, a mentionné des arrivées par cars entiers :

« [...] On a essayé de savoir comment ils venaient. Et, on a découvert qu'il existait une ligne d'autobus, de cars, qui faisait Lisbonne-Champigny et c'était connu comme tel ! Le car arrivait ici à 3 heures du matin, à Champigny, tout à fait auprès du bidonville, les gens descendaient de là et on les dirigeait directement comme ça ! »

En effet, nous avons déjà entendu parler de ce moyen de transport pour venir mais les personnes qui utilisaient ces cars n'étaient certainement pas des clandestins, ils venaient en France avec un contrat de travail ou alors venaient en tant que touristes et ne repartaient jamais. C'est exactement ce qu'a fait la mère de L. Moreira pour venir avec ses fils ainsi que la mère d'Altina Ribeiro pour emmener ses filles. La première est venue en train et la seconde en voiture six ans après le départ de son mari.



¹¹⁹ Entretien avec L.M.
¹²⁰ « L.G : - Tu sais c France et puis voilà q d'autres je le sais pas

l'emmène jusqu'à la à venir, si y'en avait

Volovitch-Tavares, Marie-Christine, Op.cit

Comme le montre ce cliché tiré de l'ouvrage de M-C Volovitch Tavares, plus tard il y aura des cars reliant Champigny à Lisbonne en partance du bidonville. C'est grâce à ça que les immigrés retournaient au Portugal pour les vacances ou pour fêter des moments importants de la vie, notamment ceux liés à leur vie religieuse, comme les mariages ou les baptêmes célébrés au pays.

Malgré la diversité des moyens de transport, il y a des éléments communs à tous les voyages, notamment cette angoisse de l'inconnu, qui sans doute est apaisée par le fait d'être attendu par un proche ou une connaissance à l'arrivée.

1.2.3 - Le quotidien des hommes seuls

A partir de 1957, les baraques se multiplient sur le plateau de Champigny avec une présence exclusivement masculine. Hormis le fait que ces terrains soient inoccupés, l'installation est rendue possible, car ils sont sous le joug d'une servitude *non aedificandi* en raison de projets d'aménagement de plusieurs types : une bretelle de l'autoroute A4 est censée être construite ainsi qu'un ensemble de logements pour lesquels la commune de Champigny a établi des contacts avec l'OPHLM de Paris.¹²¹ Il est alors interdit de faire des constructions sur ces terrains gelés par l'Etat dans le cadre de leur inscription au Padog.¹²² C'est ainsi, que tous ces terrains deviennent invendables, perdant ainsi toute valeur ; les travailleurs immigrés vont alors constituer une solution de rentabilité inespérée pour les marchands de sommeil qui leur louent les baraques à prix d'or.¹²³

¹²¹ Germani Laurine, *Op.cit*, p.47.

¹²² Le 31 décembre 1958, un décret prescrit l'élaboration d'un plan d'aménagement et d'organisation générale de la Région Parisienne (Padog). L'autorité en charge de ce plan est le Comité d'Aménagement de la Région Parisienne (Carp), rattaché au Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme et assisté d'un service technique, le Sarp (Service d'Aménagement de la Région Parisienne) intégré au même ministère. C'est le préfet Marcel Diebolt, à la tête de cette institution, qui est chargé de mettre le Padog en œuvre. Ce dernier s'inscrit dans la lignée du plan précédent (le Parp) mais avec une volonté de prendre en compte les évolutions intervenues depuis les années 1940, c'est-à-dire intégrer les politiques de rénovation, celles des grands ensembles, et de la décentralisation industrielle. A partir de 1961, c'est le District de la Région Parisienne qui est chargé de l'application du Padog.

¹²³ A ce sujet consulter Germani Laurine, *Op.cit*. p. 45-46.

Les hommes qui viennent vivre sur le plateau sont plusieurs dans des baraques louées soit par des Français qui ont vu dans l'arrivée de ces travailleurs à la recherche d'un logement un moyen simple et efficace de s'enrichir, soit par des Portugais arrivés plus tôt à Champigny et eux aussi motivés par l'appât du gain.^{124/125} Les Portugais ne sont pas les seuls à être les cibles des marchands de sommeil et le bidonville n'est pas le seul lieu en proie à ce genre de pratiques. Les hôtels et garnis sont aussi investis par les loueurs malhonnêtes. Les Algériens y sont très nombreux, car ils sont considérés comme une clientèle plus rentable dans la mesure où « *on les entasse à plusieurs dans la même chambre et chacun paye un loyer* ». ¹²⁶

Nous faisons une courte digression pour mentionner qu'en ce qui concerne les femmes qui venaient seules en France, elles constituent des cas isolés¹²⁷ et elles ne vivaient pas dans le bidonville de Champigny. Ces femmes, souvent guidées par un membre de leur famille s'installent en temps que concierge¹²⁸ ou font le ménage et/ou la cuisine chez des patrons aisés, comme c'était le cas de la mère d'Antonio de Sousa (qui est venue rejoindre son mari)¹²⁹. Elles vivent alors souvent dans des chambres de service chez leurs employeurs.

Le quotidien des hommes seuls du plateau nous a été rapporté par plusieurs de nos témoins, mais notre unique témoin direct, c'est José Fidalgo, arrivé le 11 avril 1963.¹³⁰

Les immigrés arrivent à Champigny, car ils y connaissent quelqu'un de plus ou moins proche, dans la plupart des cas il s'agit d'un membre de leur famille. Cet élément est un facteur essentiel expliquant l'arrivée de plus en plus massive de travailleurs portugais dans les baraques de Champigny entre 1962 et 1964, années au cours desquelles il arrivait parfois mille personnes en à peine une semaine.¹³¹ L'argent, est la première des motivations de ces hommes, dont la vie est guidée par le travail et le souci d'économie. Ainsi, tout est compté scrupuleusement et tous les choix du quotidien sont dictés par cette nécessité. Vivre dans une baraque au bidonville est certes la solution locative la moins coûteuse pour ces travailleurs, mais c'est aussi la plus rassurante. Les nouveaux arrivants y retrouvent souvent celui qui les a guidé pour venir, qu'il s'agisse d'un membre de la famille ou d'une connaissance du village d'à côté. Le bidonville, en ce sens devient rassurant et il assure la sécurité des arrivants¹³². La contrepartie, c'est de devoir supporter une promiscuité constante qui par moments, atteint son paroxysme :

¹²⁴ « *Beaucoup de ceux qui louent aux nouveaux arrivants sont des Portugais arrivés au début des années 1950 et qui font partie du « noyau d'appel » de l'immigration Portugaise à Champigny. Bien souvent ils sont locataires d'un pavillon sur le plateau et sous-louent une partie de leur terrain et y installent des baraques pour les nouveaux arrivants.* » Germani Laurine, *Op.cit*, p. 47.

¹²⁵ « *Moi j'ai rien construit, j'ai loué, on payait le loyer à quatre, les quatre qui étaient dedans et tac tous les mois comme ça jusqu'à... Et c'était à des Portugais ! On payait à des Portugais. Voilà.* » Entretien avec José Fidalgo, *Op.cit*.

¹²⁶ « *Vers 1955, près de 60 000 Algériens habitent dans les hôtels* » Faure Alain et Levy-Vroelant Claire, « *Une chambre en ville, Hôtels meublés et garnis parisiens 1860-1990* », Grâne, Editions. Créaphis, 2007, p. 258.

¹²⁷ Nous en avons un exemple dans notre corpus : celui de la mère de Rose Nunes, venue à Paris, où elle a tenu une loge de concierge dès son arrivée dans les années 1960. « *Ma mère, elle a eu la loge dans les années 60 mais je ne sais pas la date exacte [...] moi je suis née en 82, j'ai grandi dedans avec ma sœur dans le 16^{ème} et elle a quitté j'avais 19 ans [...] c'est quand ils sont repartis au Portugal* » Entretien avec Rose Nunes, 21 mars 2014.

¹²⁸ « [...] *L'homme a trouvé du travail dans le bâtiment ou dans les usines, la femme a trouvé du travail, donc en faisant des heures de ménage soit chez les particuliers soit dans les bureaux. Et, beaucoup, dans des loges de concierge ; puisque c'était une façon de se loger gratuitement tout en ayant un salaire* » Entretien avec Altina Ribeiro, *Op.cit*.

¹²⁹ « *Ma mère faisait des ménages chez une patronne à Saint-Maur* » Entretien avec Antonio de Sousa, *Op.cit*.

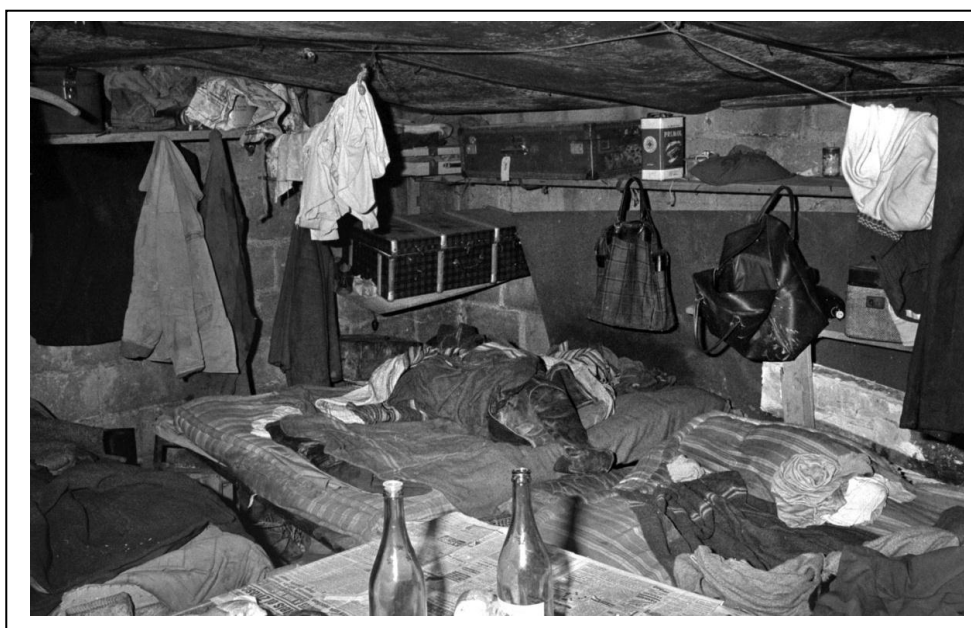
¹³⁰ « *C'est clair, j'ai arrivé ici, le 11 avril 1963.* » Entretien avec José Fidalgo, *Op.cit*.

¹³¹ Le commissaire de Nogent-sur-Marne a relevé entre le 16 et le 22 mars 1964 « l'arrivée de plus de mille portugais à Champigny », AD du Val-de-Marne, versement 2018W, art.24, lettre du commissaire principal de Nogent-sur-Marne, mars 1964 dans Germani Laurine, *Op.cit* p. 10.

¹³² Petonnet Colette, *Op.cit* p. 106.

« Le désastre c'était... Y'avait une baraque de 16 m² on avait été à quatre bonhommes, on était obligé de dormir deux à deux... Et... Quelques fois on dormait à trois parce que y'avait des collègues qui arrivaient et qu'ils n'avaient pas de... De lit pour dormir... Et donc on était obligé de partager notre lit avec eux... Pour ne pas les laisser dormir dans la rue. Et des fois pour quelques jours si tu veux... C'était très difficile ! (il hausse la voix) »¹³³

La solidarité dont chacun a bénéficié doit être rendue au nouvel arrivant. C'est là le gage de reconnaissance par rapport à l'aide reçue au moment de l'arrivée et le fondement de l'attachement à la communauté. C'est comme ça que l'expansion du bidonville s'est faite : par la conjugaison d'un besoin de travail et par la solidarité à l'arrivée.



*Champigny, Chambre de célibataires, 23 mars 1968.*¹³⁴

Ces hommes qui vivent sans femme doivent assurer les tâches ménagères du quotidien, chose qui n'est pas aisée pour des hommes élevés dans le machisme et dans l'idée que les femmes doivent les servir.¹³⁵ Faire les courses et à manger, laver son linge, constituent pour eux une étape de plus à franchir. A la question « c'est vous qui vous faisiez à manger ? » Monsieur Fidalgo nous répond :

¹³³ Entretien avec José Fidalgo, *Op.cit.*

¹³⁴ AM de Champigny, Collection Broustail.

¹³⁵ « Parce qu'en fait, y'a une chose aussi très importante qu'il faut souligner, c'est que les Portugais quand ils ont quitté le Portugal, les hommes, avaient une mentalité très... Très stricte, très machiste, euh... Ben la femme pouvait aider l'homme dans les champs mais pas l'inverse. L'homme il n'allait pas aider à... Ne serait-ce qu'à mettre un verre sur la table... C'était, voilà, c'était considéré comme dégradant d'aider la femme à faire des tâches ménagères » Entretien avec Altina Ribeiro, *Op.cit.*

« Et pourquoi pas ? Le samedi ou alors le dimanche, on allait au marché, on faisait nos courses ! Pour faire à manger ! Chacun faisait à manger pour soit ! Par exemple pour moi avec mon frère, on faisait ensemble ! Et il fallait bien laver la chemise aussi... Ben oui, hein. »¹³⁶

Pour le linge, certains hommes seuls le faisaient laver par des femmes du bidonville qu'ils payaient à la pièce¹³⁷. Paradoxalement, ces hommes économisaient sur le logement mais payaient pour faire laver leur linge, signe que leur modèle de référence leur interdisait d'effectuer des tâches qui n'estimaient pas leur être destinées.

Au sacrifice d'un départ solitaire se sont ajoutées des conditions de vie exécrables pour ces travailleurs avec une absence totale d'hygiène, pas de réseau d'adduction en eau et aucun sanitaire¹³⁸. Pourtant, de retour au Portugal pour les vacances ou pour aller rechercher leurs familles, ils font un portrait élogieux de la France qui continuera d'attirer toujours plus de monde vers le bidonville.

A partir de 1962, les femmes sont de plus en plus nombreuses à venir en France pour rejoindre leurs époux. C'est ainsi que le bidonville va se féminiser et voir apparaître une nouvelle population : celle des enfants.

L'immigration portugaise en France est le résultat d'une désertification lente des campagnes portugaises au profit d'un gonflement démographique en Seine-banlieue ; le département de la Seine étant le plus prisé de tous les départements français avec un pourcentage d'immigrés portugais qui ne cesse d'augmenter entre 1960 et la fin de l'année 1964¹³⁹. Ce phénomène, véritable exode rural transnational, comporte deux enjeux de taille pour les nouveaux arrivants : d'une part la nécessité de s'adapter à la vie urbaine, et d'autre part celle de s'adapter à un mode de vie urbain marginal et précaire, celui du bidonville.

2 – « C'est ça la France ? ! »

Après avoir tenté d'expliquer en quoi vivre en France constituait l'espoir d'une vie meilleure pour les immigrés portugais qui viennent à Champigny, nous allons rendre compte ici des conditions de vie au bidonville. Dans cette partie nous étudierons les conditions de vie imposées par l'espace restreint du bidonville, par sa physionomie et par les commodités (ou l'absence de commodités) dont il dispose. Nous nous attacherons à ne pas extrapoler les

¹³⁶ José Fidalgo, *Op.cit.*

¹³⁷ « Y'avait des bonhommes ils ne supportaient pas de laver eux-mêmes, déjà qu'ils faisaient à manger, enfin y'avait pas le choix [...] alors y'avait des femmes pour faire un peu de sous elles lavaient les fringues de ces bonhommes à la pièce quoi ». Discussion avec une femme d'origine portugaise dont le grand-père a vécu au bidonville de Massy dans les années 1970.

¹³⁸ « La principale cause c'était... La... La propreté. Y'avait pas... Y'avait pas... Ce n'était pas propre ! Vous vous rendez compte dans un lieu énorme, Y'avait un trou c'était le WC, c'était un trou avec des taules dessus et autour et y'a un trou dans la terre... Et pas d'eau, pas de... Rien du tout, au bout d'un certains temps c'était... C'était la misère [...] Et nous on n'avait pas l'eau, on allait le chercher [...] en bas à côté, l'endroit qui s'appelle la gaité à Champigny, ça faisait deux kilomètres ou plus de notre baraque pour venir chercher l'eau ! » José Fidalgo, *Op.cit.*

¹³⁹ « Par rapport à l'ensemble de la population portugaise en France, le pourcentage de ceux résidant dans la Seine ne cesse d'augmenter, de 21 % en 1960, la proportion est passée à 32 % au 31 décembre 1964. » « Hommes et Migrations », *op.cit.*, p. 54.

éléments confiés par les témoins et à ne pas fantasmer sur des informations auxquelles nous n'avons pas eu accès. En revanche, nous utiliserons ici la comparaison historique, à la fois pour pouvoir dégager certaines similitudes avec d'autres périodes, d'autres types de travailleurs et d'autres modes d'habiter, mais aussi pour montrer en quoi Champigny est un bidonville très particulier, pas uniquement en raison de sa physionomie, comme nous l'avons démontré lors de nos précédentes recherches¹⁴⁰, mais en raison du caractère poreux de ses frontières. D'après Danièle Voldman « *[La] définition a minima, [d']un logement salubre était un logement qui n'était pas insalubre, c'est-à-dire autre chose qu'un « taudis homicide », foyer de tuberculose, local sombre, mal aéré, sans eau courante, non relié au tout à l'égout* »¹⁴¹. Nous tenterons d'exposer la manière dont vivent ces familles, dans des conditions insalubres et précaires, et quelles sont les stratégies qu'elles mettent en place pour pouvoir (sur)vivre dignement.

2.1 – Spécificités bidonvilloises

2.1.1 - Les baraques

De la même façon qu'une circulaire de 1956 permettait l'introduction des travailleurs migrants en dehors de la procédure définie par l'ordonnance de novembre 1945 et leur régularisation *a posteriori* (comme nous l'avons évoqué précédemment), la circulaire du 4 février 1960 autorise désormais la régularisation des familles de travailleurs. En 1965, un règlement administratif revient sur la procédure de « regroupement familial » et confirme qu'elle peut se faire selon deux modalités : d'une part l'« introduction de famille », qui consiste à faire venir sa famille après en avoir obtenu l'autorisation, de sorte qu'elle bénéficie dès son arrivée d'une carte de séjour, et d'autre part l'« admission au séjour » c'est-à-dire la régularisation *a posteriori*. La procédure d'introduction de famille étant extrêmement fastidieuse et lente, la plupart des familles étrangères entrent dès lors en France sans papiers et sollicitent ensuite leur admission au séjour.¹⁴² C'est ainsi que les femmes et les enfants des travailleurs seuls du plateau arrivent à Champigny sans avoir fait de demande préalable ni au Portugal ni en France ; 1962 marque alors un tournant que Marie-Claude Blanc-Chaléard qualifie de « *poussée ibérique* »¹⁴³ augurant des chiffres de 1965 qui font état de 10 000 habitants dans le bidonville de Champigny.¹⁴⁴

Comme nous l'expliquions dans nos précédentes recherches, à Champigny on note une relative différence avec les bidonvilles de Nanterre ou de Saint-Denis en termes de matériaux utilisés d'une part et d'organisation des habitations les unes par rapport aux autres d'autre part. En effet, à Champigny on trouve de la brique, du parpaing, ou des carreaux de plâtre alors qu'à Nanterre ou à Saint-Denis sont employés de la taule, des matériaux de récupération divers et du bois. Nous avons déjà pu lire dans les travaux de M-C Volovitch-Tavares qu'il existait une fabrique de parpaings dans le bidonville tenue par un Italien, ce qui

¹⁴⁰ Germani Laurine, « *L'habitat immigré dans la banlieue rouge des années 1960 : Les Portugais à Champigny-sur-Marne. (1957-1970)* », Mémoire de Master 1, Université Paris-Est Marne-la-Vallée, sous la direction de Loïc Vadelorge, 2013, P. 31 à 33.

¹⁴¹ Voldman Danièle, « La quadrature du toit ou le bon logement selon l'office HLM de la Seine » in. Voldman Danièle (dir.), « *Désirs de toit* », Paris, Editions Créaphis, 2010, p. 159.

¹⁴² Cohen Muriel, « *Regroupement familial : l'exception algérienne (1962-1976)* », Plein droit, n° 95, avril 2012.

¹⁴³ Blanc-Chaléard Marie-Claude, « *Histoire de l'immigration* », Paris, Editions La Découverte, 2001.

¹⁴⁴ Blanc-Chaléard Marie-Claude, « *Des bidonvilles à la ville : migrants des trente glorieuses et résorption en Région Parisienne* », Habilitation à diriger des recherches, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, sous la direction d'Annie Fourcaut, 2008.

nous a été confirmé par L. Moreira¹⁴⁵. Nous nous demandions où les immigrés du plateau trouvaient le reste du matériel nécessaire à la construction des baraques comme les portes ou les fenêtres, et L. Moreira a répondu à cette question :

« Pour les portes et les fenêtres... Pour les portes et les fenêtres y'avait des... Des... Personnes qui démolissaient des fois des maisons et qui récupéraient les portes et les fenêtres et tout ce qui était récupérable. Et ça y'avait un dépôt à Saint-Maur, rue Barbès, donc on appelait ça le dépôt de Barbès et là ils vendaient des portes et des fenêtres [...] »¹⁴⁶

Dans le bidonville de Champigny nous avons affaire à une forme d'auto-construction légèrement plus élaborée en comparaison avec d'autres bidonvilles de la Région Parisienne notamment Nanterre ou Saint-Denis, deux des bidonvilles les plus emblématiques du secteur, et surtout parmi les plus connus de l'opinion publique. L'auto-construction, utilisée dès le milieu du XIX^{ème} siècle par les ouvriers, est caractéristique du logement ouvrier et populaire. Ainsi, d'après l'étude de Jean-Paul Burdy dans le quartier ouvrier du Soleil à Saint-Etienne, les maisons les plus modestes ressemblent beaucoup aux baraques de Champigny : « maisons de petite taille, (faible surface au sol, construction en rez-de-chaussée ou sur un niveau seulement) [...] médiocre qualité et faible coût des matériaux utilisés pour la construction (bois, brique, mortier, pas de pierres de taille). Il en est ainsi pour un îlot de maisons en planches de la rue du Soleil, utilisées jusqu'à l'entre-deux-guerres, comme maisons d'habitations par les ménages ouvriers [...] Il apparaît probable qu'il s'agit de la transformation en maisons d'habitation de cabanes de jardin »¹⁴⁷. Nous pouvons aller encore plus loin dans le parallèle avec les ouvriers du Soleil, qui eux aussi privilégient le loyer comme étant le critère primant sur tous les autres dans le choix du logement, lequel est davantage surpeuplé quand il s'agit de familles étrangères.¹⁴⁸ La question du logement c'est en réalité « la question du loyer » en particulier dans les villes que J-P Burdy appelle les « villes-champignons de la révolution industrielle »¹⁴⁹. Par cette expression de « ville-champignon », il veut mettre en exergue le caractère soudain de la croissance démographique de ces villes liée à une activité économique soudaine, ce qui provoque un afflux de main d'œuvre sans pour autant multiplier les possibilités de logements. Ainsi, les prix augmentent considérablement, la demande étant nettement supérieure à l'offre, la solution est alors de privilégier le montant du loyer par rapport au confort.

La solidarité dans la construction est un élément récurrent dans le corpus, tous ceux qui ont construit ou on fait construire leur logement quel qu'il soit nous on parlé d'une aide apportée par des frères, des oncles, des cousins, des amis¹⁵⁰... En revanche, l'aide apportée par certains patrons, comme nous l'a indiqué A. Da Costa, de prime abord, a été pour nous un élément

¹⁴⁵ « L.M : [...] Alors, les parpaings, rue de Dunkerque, ancien chemin de Chennevières qui allait à Bry, dans la descente avant la rue de... C'était le chemin de la Lande avant, maintenant c'est rue de Bernaü, sur la gauche y'avait un monsieur qui faisait des parpaings. LG : Un italien ? L.M : Ouais ! C'est Nicchelini, ouais ! Et donc il faisait des parpaings et donc on venait les acheter là. » Entretien avec L. Moreira, 13 janvier 2014.

¹⁴⁶ Entretien avec L. Moreira, *Op.cit.*

¹⁴⁷ Burdy Jean-Paul, « Le Soleil noir, un quartier de Saint-Etienne 1840-1940 », Lyon, Editions Presses Universitaires de Lyon, 1989, p. 80 à 84.

¹⁴⁸ « Au début du XX^{ème} siècle, les logements d'une pièce sont occupés en moyenne par 2,6 personnes [...] et l'entassement des familles étrangères étant la règle dans les logements les plus petits [...] », Burdy Jean-Paul, *Ibid*, p. 88.

¹⁴⁹ Burdy Jean-Paul, *Ibid*, p. 88.

¹⁵⁰ Nous y reviendrons dans la dernière partie du présent mémoire.

surprenant. En réalité cela nous renvoie au modèle compagnonnique où l'entreprise se substitue à la famille, laissant entrevoir des processus d'entraide et de solidarité très poussés :

« *Son patron a du beaucoup l'aider pour l'achat de matériel plein de trucs, je ne sais pas quand il a eu son permis mais fallait bien trimbaler les parpaings, les tuiles et les machins, les ceci, les cela, parce que c'était une vraie maison de maçon.* »¹⁵¹

Dans une autre mesure, les constructions faites par les patrons pour les ouvriers dès le XIX^e siècle, dont l'entreprise Menier à Noisiel constitue un exemple parmi tant d'autres, renvoient à un modèle beaucoup plus avancé. En effet, les Menier recrutèrent un nombre croissant d'ouvriers qualifiés et firent appel lors des deux guerres mondiales à la main d'œuvre féminine. Menier fonda sur 20 hectares une cité ouvrière qui comptait 138 maisons et 312 logements en 1900.¹⁵² Ces patrons voient dans le regroupement des ouvriers à proximité de leur entreprise une réduction des trajets pour se rendre à l'usine, qui présente deux avantages majeurs : une plus grande ponctualité des salariés et un meilleur rendement de la part des ouvriers car un trajet habitation-travail est source de fatigue. La proximité ainsi créée avec l'usine permet d'exercer un contrôle social et de fidéliser les employés à l'entreprise.¹⁵³ Le père d'A. Da Costa avant d'acheter un terrain au bidonville, habitait dans les logements de son patron attenants à l'entreprise, quand sa femme et les deux premiers enfants sont arrivés en regroupement familial, son patron lui a suggéré d'acheter un terrain au plateau¹⁵⁴, puis il l'a aidé pour le transport des matériaux. On peut supposer que le patron s'assurait de conserver la proximité qui existait entre le domicile et le lieu de travail en suggérant l'achat d'un terrain au plateau.

Ce témoignage pose question, une « vraie maison de maçon » au bidonville, comment l'expliquer ?

2.1.2 - Baraque ou maison : le bidonville, un espace hétérogène

L'utilisation de matériaux pour construire « en dur » peut être interprétée de plusieurs manières : soit comme l'expression d'une intention ferme d'occuper les lieux sur une longue période, ou comme le témoignage de l'aspiration à un minimum de confort et d'isolation dans une région où les hivers sont rigoureux. Concernant les personnes que nous avons interrogées et qui ont vécu au bidonville en famille (c'est-à-dire A. da Costa et L. Moreira), c'est l'accumulation de ces deux facteurs qui a poussé leurs père et beau-père à construire en « dur ».

Dans le cas de L. Moreira, son beau-père a construit une « maisonnette »¹⁵⁵, comme il l'appelle dans les conditions qu'il décrit :

¹⁵¹ Entretien avec A. Da Costa, 20 février 2014.

¹⁵² Il y aura aussi des magasins d'approvisionnement, un domaine agricole fournissant céréales, œufs et laitages. Un groupe scolaire fût construit, ainsi qu'une bibliothèque de 1 200 ouvrages. Des réfectoires, une maison de retraite, deux hôtels-restaurants complètent les équipements collectifs. Un corps d'éboueurs, un service médical et une compagnie privée de sapeurs-pompiers assurent hygiène et sécurité. Autant d'infrastructures faisant de la ville de Noisiel la ville des Menier. Source : www.archives.seine-et-marne.fr.

¹⁵³ Martin-Langlet Anne, « *L'habitat collectif et les initiatives patronales dans l'industrie textile septentrionale entre les deux guerres* », Revue du Nord, janvier 2008, n° 374, p. 153-172.

¹⁵⁴ « *Monsieur Joly a conseillé à mon père d'acheter un terrain et d'y faire une maison, donc mon père a acheté un grand terrain moitié-moitié avec mon oncle* » Entretien avec A. Da Costa, Op.cit.

¹⁵⁵ « *En France au bidonville, eh ben, c'était une petite maisonnette. Donc y'avait, si on peut dire trois pièces : y'avait une cuisine, une chambre pour les enfants, donc on était trois enfants dans une chambre, puis y'avait la chambre des parents. On n'avait pas l'eau*

« [...] Mon oncle qui était marié avec la française ensemble, a emménagé avec la française, il avait loué une parcelle de terrain, une moitié, [...] Mon oncle il a dit à mon beau-père : « ben tu vas voir le propriétaire, voilà, il va te louer. » Donc il lui a loué le truc et lui il a fait une « maison » enfin entre guillemets, une baraque en parpaings avec des tuiles et tout sans permis de construire, sans rien du tout ! Voilà, puis après on a habité là-bas jusque dans les années 74 ! »¹⁵⁶

Nous touchons là à un tout autre phénomène que ce que nous avons pu voir jusqu'ici, le bidonville n'est plus un lieu de passage mais un endroit où l'on envisage un établissement permanent, mieux, il devient un moyen d'accéder à la propriété et de s'inscrire de manière définitive dans l'espace urbain campinois¹⁵⁷. Les terrains du plateau étant frappés depuis 1965 par une servitude *non aedificandi*, cette propriété n'est qu'illusion, aux yeux de la loi ceux qui construisent sur ces terrains ne sont propriétaires de rien et sont en infraction.¹⁵⁸ Mais cet élément, n'est jamais évoqué par l'enquêté qui a vécu une réalité toute autre.

Nous pouvons ici faire un parallèle avec les mal-lotis qu'Annie Fourcaut étudie dans « *La banlieue en morceaux*¹⁵⁹ ». En effet, les lotissements défectueux de la Région Parisienne ont plusieurs points communs avec le bidonville campinois : pour commencer ils sont toujours en périphérie et se développent dans l'ignorance la plus totale des autorités. Les conditions de vie sont comparables à celles du bidonville notamment en ce qui concerne la boue et les graves problèmes liés à l'absence d'évacuation des eaux (usées). Les inondations y sont fréquentes car ces terrains ne sont pas constructibles¹⁶⁰. A force de pétitions, de lettres et de revendications, les propriétaires de logements dans ces lotissements défectueux ont obtenu, après la deuxième guerre mondiale, la viabilisation des terrains par les autorités, faisant ainsi valoir leur droit d'habiter¹⁶¹. Les Portugais du bidonville quand ils construisent « en dur » revendiquent, silencieusement, le même droit.

courante, euh
L. Moreira, Op
¹⁵⁶ Entretien a
¹⁵⁷ « [...] Nou
guillemets « a
un ou deux ar
L. Moreira, Ibi
¹⁵⁸ « Le docu
autorités de l'E
énergique à l'é
procès verba
de leur statut a
¹⁵⁹ Fourcaut A
Editions Créap
¹⁶⁰ Fourcaut A
¹⁶¹ Fourcaut A



it un poêle à charbon. » Entretien avec

mais les gens qui faisaient ça entre
venaient pour voir ce que c'était, rester
avec leur famille là bas. » Entretien avec

de contact du maire en direction des
ent le maire préconise « une répression
t fait parvenir au haut fonctionnaire trois
es constructions sont illégales en raison

ce dans l'entre-deux-guerres », Grâne,

*La maison construite par le beau-père de L. Moreira, environs des années 1965*¹⁶²

Dans le cas d'A. Da Costa, son père a construit au plateau dans d'autres conditions :

« Mon père a acheté un grand terrain, moitié-moitié avec mon oncle, euh... Sentier des Pendants à Champigny, à la limite du bidonville, entre le bidonville et la ville. Et le bidonville s'est développé juste à côté sur le plateau. [...] donc il était propriétaire de sa maison [...] Y'avait à l'étage deux chambres, une salle à manger-salon on va dire vu que j'y dormais avec ma sœur, une cuisine, un sous-sol complet en dessous et des WC à la turque et une pièce qui aurait du être la salle de bain et qui a servi de débarras vu que la salle de bain, il l'a jamais construite [...] Ils sont arrivés avant 60 au bidonville, avant ma naissance. Ils habitaient sentier des Pendants au moment où je suis née. »¹⁶³

Ce qui est intéressant dans ce témoignage, c'est le fait que l'enquêtée dise que la maison n'était pas dans le bidonville, mais elle dit que sa famille est arrivée « au bidonville ». Dans les faits la maison n'était pas sur des terrains frappés par l'interdiction puisque son père et son oncle ont pu acheter, cependant, le sentiment d'appartenance est clairement exprimé. Le paradoxe apparaît d'autant plus flagrant que la maison décrite est nettement plus confortable que les baraques du plateau¹⁶⁴, alors comment expliquer ce sentiment d'appartenance ? Comment expliquer qu'A. Da Costa estime avoir vécu dans le bidonville¹⁶⁵ ? Comme l'explique Jean-Paul Burdy, l'identité sociale est à la fois le regard que chaque groupe porte sur lui-même, et l'image sous laquelle il entend être reconnu, à travers un ensemble d'habitudes, de valeurs, de croyances et de codes de comportement¹⁶⁶. J-P Burdy poursuit en utilisant les travaux de François Bédarida¹⁶⁷ et en disant que voir le quartier comme un

¹⁶² Photographie fournie par Monsieur Moreira lors d'une visite à son domicile. On y voit la maison principale avec à droite les WC dans un élément indépendant. Il n'y avait pas d'eau ni dans la maison ni dans les WC.

¹⁶³ Entretien avec A. Da Costa, *Op.cit.*

¹⁶⁴ « Oui, y'avait l'eau et l'électricité et plus tard y'avait même la fosse sceptique. » Entretien avec A. Da Costa, *Ibid.*

¹⁶⁵ « Moi j'y ai vécu j'étais toute même hein » Entretien avec A. Da Costa, *Ibid.*

¹⁶⁶ Burdy Jean-Paul, « Le Soleil noir, un quartier de Saint-Etienne 1840-1940 », Lyon, Editions Presses Universitaires de Lyon, 1989, p. 71.

¹⁶⁷ Bedarida François, « La vie de quartier en Angleterre », Le Mouvement Social, janvier-mars 1982 cité par Burdy Jean-Paul, *Ibid.*

espace de résidence ou sous l'angle des manières d'habiter permet d'éviter « un déterminisme spatial postulant le pouvoir organisateur de l'espace sur les relations sociales, et tendant à isoler le quartier comme « village ouvrier dans la ville » » ; nous pouvons transposer cette notion à l'espace du bidonville. C'est ainsi que notre témoin, A. da Costa, se sentait appartenir au groupe bidonvillois bien qu'elle en était spatialement exclue. Compte-tenu des tensions très fortes qui existent entre les voisins directs du bidonville qui sont propriétaires de pavillons aux abords¹⁶⁸, le sentiment d'appartenance à ce groupe est d'autant plus intéressant. Nous pouvons expliquer cela par le fait qu'A. Da Costa soit elle-même d'origine portugaise bien qu'elle soit née en France¹⁶⁹, et que ces parents sont, à l'époque, arrivés depuis peu dans le pays.¹⁷⁰

Les toits en tuiles, ce qui n'est « *pas très représentatif du bidonville* »¹⁷¹ d'après A. da Costa, font en réalité bien partie de ce qu'on trouve dans le bidonville de Champigny¹⁷². Ce n'est certes pas ce qu'il y a de plus répandu et surtout pas ce que l'imaginaire collectif projette quand on parle de « bidonville » mais ce type d'habitation côtoie en effet les baraques en carreaux de plâtre et en taule habitées par les plus pauvres¹⁷³. Ces cases alignées les unes contre les autres et formant de grandes courées que décrit le maire de la ville, Louis Talamoni, lors d'un débat au Sénat en 1964, constituent l'habitat le plus précaire qu'on trouve au bidonville de Champigny et le plus répandu.

2.2 – Difficultés quotidiennes

2.2.1 - « Faire avec ce qu'on a »

« A l'époque, les conditions de vie au Portugal, hormis la maison qui était un peu mieux, les conditions de vie étaient identiques : y'avait pas d'électricité, l'eau il fallait aller la chercher à la fontaine pour boire, les femmes allaient laver le linge au lavoir... En France les femmes du bidonville [...] allaient chercher dans un point d'eau de l'eau... [...] Y'avait des petites épiceries comme dans les villages portugais, [...] Donc le bidonville de par ce côté-là, de mon point de vue et du point de vue de mon entourage, ce n'est pas le bidonville de la misère, ce n'est pas le bidonville... Effectivement les conditions sanitaires n'étaient pas bonnes y'avait des rats qui se baladaient, y'avait de la boue, mais les gens ils entretenaient leur maison. »¹⁷⁴

¹⁶⁸ « De nombreuses autres lettres détaillent le calvaire enduré par les personnes qui possèdent des pavillons proches du bidonville pendant les périodes de chaleur. Cette situation va engendrer une animosité et des rapports de plus en plus conflictuels entre les voisins directs du bidonville et ses habitants. » Germani Laurine, *Op.cit.*, p. 38.

¹⁶⁹ Elle est née à Champigny en 1960.

¹⁷⁰ « Ma mère a dû arriver en 57 ou 58, 58 je pense [...] Mon père a dû arriver en 53, 54 ou 55 » Entretien avec A. Da Costa, *Ibid.*

¹⁷¹ Entretien avec A. Da Costa, *Ibid.*

¹⁷² « [...] Il y a aussi des micros bidonvilles que nous avons déjà évoqués ; ils se développent bien souvent autour du pavillon d'un particulier » Germani Laurine, *Op.cit.*, p. 64.

¹⁷³ « Un millier de baraques forme un coron ; elles sont attenantes les unes aux autres parfois sur cinquante mètres, voire même cent mètres. Il s'agit de cages de deux mètres sur deux mètres. Ces rangées de cages sont séparées l'une de l'autre par une ruelle d'une largeur moyenne de un mètre quatre-vingt à deux mètres. Dans chacune de ces cages de quatre à six personnes sont entassées. », JO 27 Juin 1964, débat au Sénat concernant l'examen du projet de loi relatif au fonds d'action social pour les travailleurs. La parole est donnée à Louis Talamoni, maire de Champigny-sur-Marne et sénateur de la Seine dans Germani Laurine, *Op.cit.*, p. 7.

¹⁷⁴ Entretien avec Antonio de Sousa, 21 janvier 2014.

Ce témoignage résume ce que nous chercherons à démontrer dans cette partie : le fait selon lequel malgré des conditions matérielles et d'hygiène très précaires, les habitants du bidonville s'efforçaient de vivre de la manière la plus normale possible en utilisant ce qui était disponible sur place ou ce qu'ils pouvaient récupérer ou encore en détournant certains objets pour leur donner une tout autre utilité. Cet effort est d'ailleurs souligné par Antonio de Sousa qui, par les expressions qu'il utilise ci-dessus, insiste sur l'idée d'une précarité qui n'est pas le fait des immigrés du plateau mais bien quelque chose dont ils sont les victimes, en cela il condamne la stigmatisation dont a pu être victime cette population¹⁷⁵. En revanche, en niant l'aspect miséreux du bidonville, il tente de gommer la frontière entre le mode de vie des immigrés du plateau et le reste de la ville, ce qui constitue un signal fort que l'on peut interpréter de deux manières : la première serait de dire qu'Antonio de Sousa est en situation de déni par rapport aux conditions de vie des Portugais dans le bidonville, devant l'enquêteur ce n'est pas un aspect qu'il met en lumière, bien au contraire, il insiste sur les capacités d'intégration de la communauté portugaise, en rejetant le caractère « miséreux » du bidonville¹⁷⁶. La seconde hypothèse serait que les habitants, s'installent de plus en plus durablement dans le bidonville, car ils s'approprient ces lieux qui deviennent non plus synonymes de « passage » mais d'installation pour une durée indéterminée, y apportant des améliorations constantes.

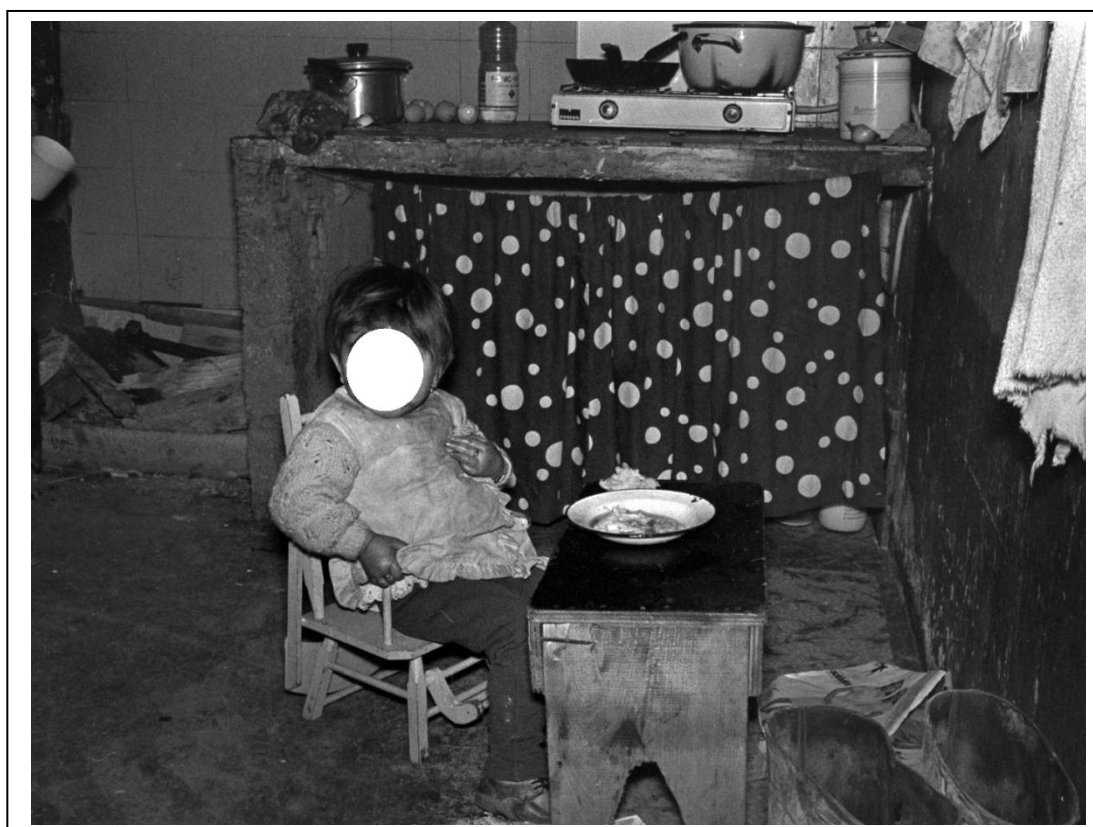


Table des petits, 13 janvier 1968¹⁷⁷

¹⁷⁵ Germani Laurine, *Op.cit.*, p. 37-40 notamment.

¹⁷⁶ « C'est un aspect qui est jamais venu moi dans ma famille l'aspect miséreux, ils parlaient que des bons souvenirs... D'anecdotes... De choses comme ça. » Entretien avec Antonio de Sousa, *Op.cit.*

¹⁷⁷ AM de Champigny, Collection Broustail.

Plus que la petite fille qui pose pour le photographe¹⁷⁸, ce cliché nous permet de voir à quoi pouvait ressembler l'intérieur des baraques les plus modestes que l'on trouve sur le plateau. Un ersatz de cuisine est visible derrière : on ne voit pas de point d'eau, peut-être est-il à l'extérieur de la baraque car c'est entre 1964 et 1966 qu'ont lieu les travaux d'assainissement et d'adduction en eau dans le bidonville, afin d'améliorer les conditions de vie des Portugais.¹⁷⁹ Souvent le raccordement à l'eau se faisait à l'extérieur. Il n'y a pas non plus de four, juste un plan de travail avec une petite gazinière alimentée par une bouteille, ce qui est très courant à l'époque (on voit le tuyau à droite et les traces noires sur la cocotte sont un indicateur de l'utilisation du gaz)¹⁸⁰. Nous noterons aussi le rideau tendu sous le plan de travail qui permet une protection des ustensiles et/ou des denrées alimentaires et qui est aussi un élément de décor nous renseignant sur la présence des femmes¹⁸¹. Souvent les femmes utilisaient des poêles à charbon, à la fois pour chauffer la baraque¹⁸² et pour faire la nourriture comme on le voit sur la photo qui suit. Des problèmes de sécurité en découlent avec de probables incendies, mais ce phénomène ne nous a pas été rapportés par nos témoins directs. On ne peut que supposer ce danger entraîné par l'utilisation de poêles à charbon ou à bois en l'absence d'évacuation convenable dans certains cas ; il s'agirait donc plus d'un danger lié à une accumulation de fumée éventuelle, mais rien ne nous a été confirmé. Contrairement à ce qu'explique Abdelmalek Sayad pour les baraques de Nanterre,¹⁸³ à Champigny quasiment toutes les baraques disposent de l'électricité, comme nous le voyons sur la photographie ci-dessous. L'électricité est raccordée clandestinement à l'éclairage public dans la très large majorité des cas, ce qui limite l'utilisation de bougies, d'autant que rappelons-le, les matériaux utilisés pour la construction des baraques de Nanterre sont nettement plus inflammables (le bois en l'occurrence) que les parpaings des baraques Campinoises.

¹⁷⁸ Les photographies de J-C Broustail nous ont été prêtées à condition que nous respections l'anonymat des personnes qui y figurent, nous les avons donc rendues anonymes.

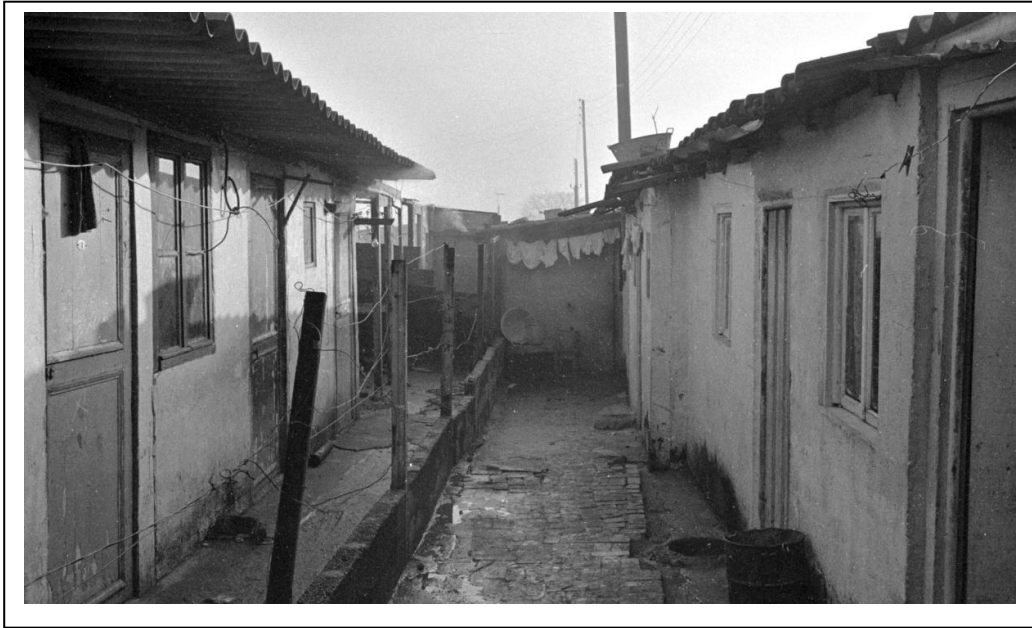
¹⁷⁹ Germani Laurine, *Op.cit.*, p. 9-10.

¹⁸⁰ « *J'ai souvent entendu dire qu'il y avait beaucoup de baraques qui prenaient feu parce que les gens faisaient du feu à même le sol quoi. Enfin, ou dans un poêle, enfin je veux dire bon... Donc évidemment pas de normes de sécurité* » Entretien avec Altina Ribeiro, 10 janvier 2014.

¹⁸¹ « [...] *La tenue des intérieurs est -division des rôles oblige- particulièrement mise en valeur par les femmes* » Jean-Paul Burdy, *Op.cit.*, p. 192.

¹⁸² « *On n'avait pas l'eau courante, euh... On avait une gazinière pour faire à manger, et le système de chauffage c'était un poêle à charbon.* » Entretien avec L. Moreira, *Op.cit.*

¹⁸³ Sayad Abdelmalek, « *Un Nanterre Algérien, terre de bidonvilles* », Paris, Editions Autrement, 2005, p. 98-102.



Ruelle + habitations, 3 février 1968¹⁸⁴



Dans habitation, 13 janvier 1968¹⁸⁵

¹⁸⁴ AM de Champigny, Collection Broustail. Nous pouvons voir sur cette photographie les fils électriques qui courent le long des habitations en haut et au ras du sol.

¹⁸⁵ AM de Champigny, Collection Broustail.

2.2.2 - L'eau

Le problème le plus grave à Champigny demeure la question de l'eau, du moins jusqu'en 1964. Avant que les travaux d'adduction soient réalisés, aller chercher de l'eau n'est pas chose aisée compte tenu de la distance qu'il y a entre certaines baraques et le point d'eau le plus proche¹⁸⁶. De plus, de longues minutes, voire parfois une heure de queue attendent les gens qui veulent de l'eau pour réaliser les tâches du quotidien, mais surtout pour satisfaire un besoin vital.¹⁸⁷ Nous nous sommes intéressés au témoignage de L. Moreira pour renseigner la question de l'eau, car c'est lui qui a vécu le plus longtemps dans le bidonville ; il pouvait ainsi nous renseigner sur les évolutions qu'il a connu de son arrivée en 1962 à son départ en 1974 environ. Il a connu l'époque où il n'y avait pas d'eau courante dans les baraques et nous raconte :

L.M. :- On n'avait pas l'eau courante, alors, euh..... A l'époque, y'avait une fontaine qui était située euh... Aux Grands Godets, chemin des Grands Godets, angle euh rue de Dunkerque ou chemin de Chennevières¹⁸⁸, à 50 mètres. [...] Y'avait que la fontaine pour pouvoir se ravitailler en eau, donc nous les gamins, on allait chercher de l'eau pour nos mamans, pour qu'elles fassent les lessives, et le soir, c'était les personnes qui travaillaient la journée qui faisaient la queue pour prendre de l'eau à la fontaine pour faire cuire leurs légumes, pour faire leur soupe, et éventuellement pour laver un peu le linge.[...] Et y'avait une chose aussi : c'est qu'il fallait payer un droit à avoir l'eau !

L.G :-A qui ?

L.M. : C'est-à-dire bon, je ne savais pas à qui, je pense que c'était à la compagnie générale des eaux, mais c'était... C'est-à-dire, cette fameuse fontaine c'était un robinet qui était dans un... Comment dire... Dans un truc en ciment, en ciment fermé derrière, sur le côté, et devant t'avais une porte en métal qui était fermée à clé. Pour avoir droit à cette clé pour ouvrir la porte, fallait que t'aïlles voir une dame qui habitait à 50 mètres pour quelle te vende le droit à la clé. [...] Un forfait quoi... Tu consommais ce que tu consommais. Donc après bon bah c'est vrai que t'en avais qui grugeaient, ils n'avaient pas la clé, ils passaient entre l'un et l'autre, tu vois. »¹⁸⁹

Nous n'avions jamais eu de traces ni dans les archives consultées lors de nos précédents travaux ni dans les autres témoignages de l'existence de ce système de clé pour avoir accès à l'eau. Comme l'expliquera L. Moreira plus tard dans l'entretien, finalement les habitants ne fermaient pas la petite porte du dispositif qui enserrait la fontaine, ces rares fontaines étaient

¹⁸⁶ « Et nous on n'avait pas l'eau, on allait le chercher [...] en bas à côté, l'endroit qui s'appelle la gaîté à Champigny, ça faisait deux kilomètres ou plus de notre baraque pour venir chercher l'eau ! C'était dur hein ! », Entretien avec José Fidalgo, *Op.cit.*

¹⁸⁷ « Ben les gens qui habitaient dans le bidonville, ils venaient le soir dans les épiceries chercher les pâtes, le vin mais pas l'eau ! Y'avait très peu de personnes qui achetaient l'eau, l'eau c'était l'eau du robinet hein ! », Entretien avec L. Moreira, *Op.cit.*

¹⁸⁸ « Il y avait en effet une fontaine à volants au coin de la rue de Dunkerque et du chemin des Grands Godets. [...] Il y avait trois ou quatre autres points d'eau, ce qui restait d'ailleurs insuffisant », Germani Laurine, *Op.cit.*p.37.

¹⁸⁹ Entretien avec L. Moreira, *Op.cit.*

alors en libre accès.¹⁹⁰ On observe dans ce témoignage une frontière entre les gens qui viennent dans la journée qui sont des enfants et ceux qui viennent le soir : « *le soir, c'était les personnes qui travaillaient la journée [...]* » Il s'agit là des hommes seuls que nous évoquions précédemment. Ces deux types de populations sont bien distinctes et ne semblent pas se mélanger, ainsi les points d'eau qui sont des points de rencontre où ont l'occasion de se rencontrer différents groupes de la communauté deviennent un espace où s'exprime un ordre social établi et respecté, c'est ce qu'on lit en filigrane quand L. M dit :

« *De toute façon, y'en a qui t'auraient cassé la gueule tout de suite, si tu arrivais, que tu fermais la porte alors que les autres, ils étaient derrière en train d'attendre et qu'ils étaient pressés de faire à manger.* »

Cette phrase montre que la crainte d'être réprimandé physiquement régit la relation, ce qui permet de maintenir un ordre instauré avant même que le conflit n'éclate.¹⁹¹

L'autre témoin important sur la question de l'eau c'est Denise Foucard, l'adjointe au Maire chargée de la culture. Au-delà de l'aspect lié à l'inconfort entraîné par l'absence de l'eau, elle a mis en avant les problématiques liées à l'hygiène lors de notre entretien :

« *[...] On s'est aperçu qu'ils vivaient sans eau ! Ils n'avaient rien : ils n'avaient ni toilettes, ni eau ! Donc ce qui veut dire que quand ils étaient dans ces cases là, où ils dormaient, ils avaient à la fois l'alimentation tout ça, ils allaient derrière la case, aussi bien pour faire leurs besoins tout ça, donc ça sentait forcément mauvais ! [...] On se disait, [...] Il faut de l'eau là-dedans ! Alors on a fait mettre, on les a obligés, par les services d'hygiène à... Et c'est la mairie qui a tout payé bien sûr¹⁹², qui a mis à l'intérieur cinq ou six points d'eau à des endroits les plus variés pour qu'ils aient au moins de l'eau¹⁹³.* »¹⁹⁴

Dans les faits, la mairie n'a pas tout payé, d'une part le raccordement individuel était financé par chaque ménage¹⁹⁵ et d'autre part, l'Etat a contribué par le biais d'une action menée par Michel Massenet le président du FAS (coordonnée par Paul Delouvrier, délégué général au District).¹⁹⁶ La participation de l'Etat au paiement des travaux d'adduction et d'assainissement a certainement été occultée par Madame Foucard étant donné les importantes difficultés que la mairie de Champigny a rencontrées pour obtenir cette aide.¹⁹⁷

¹⁹⁰ « *De toute façon y'en a qui t'auraient cassé la gueule tout de suite, si tu arrivais, que tu fermais la porte alors que les autres, ils étaient derrière en train d'attendre et qu'ils étaient pressés de faire à manger.* » Entretien avec L. Moreira, *Op.cit.*

¹⁹¹ Plus que la peur de se « *faire casser la gueule* », le témoin, en ne fermant pas la porte qui permettait l'accès à l'eau, veillait à maintenir un certain ordre social dans cette situation.

¹⁹³ « *Les travaux à réaliser sont des travaux qui concernent plusieurs « voies » et la dépense s'élève à 400 000 francs (40 millions d'anciens francs)* ». AM de Champigny, 512W24, lettre du maire de Champigny aux signataires d'une pétition pour l'assainissement de rues sur le plateau, 29 avril 1964 dans Germani Laurine, *Op.cit.*, p. 86.

¹⁹⁴ Entretien avec Denise Foucard, 11 janvier 2014.

¹⁹⁵ « *[...] donc ils ont mis l'eau, la Sad elle a mit l'eau et nous on allait se raccorder dedans. Donc nous on a payé notre branchement de la route jusqu'à notre... (Il bafouille) On était assez loin, donc ça coûtait assez cher. Oh mais bon, nous on fait la tranchée à la pelle et pioche et puis on a acheté le tuyau et puis le gars il a juste raccordé, bon il a pris ses sous...* » Entretien avec L. Moreira, *Op.cit.*

¹⁹⁶ Voir Germani Laurine, *Op.cit.*, p. 86-88.

¹⁹⁷ Lors de la séance du Conseil d'Administration du Fas du 12 mai 1965, une subvention de 350 000 francs est allouée à la ville de Champigny destinée à l'alimentation en eau potable et à l'assainissement du bidonville dans Germani Laurine, *Op.cit.*, p. 90.

Les problèmes liés à l'hygiène, comme l'exprime Denise Foucard, sont principalement liés à l'absence de WC et à l'absence d'un réseau de tout à l'égout, c'est ainsi que beaucoup d'immigrés portugais utilisent les champs comme lieu d'aisance¹⁹⁸. Nous rappelons que le bâti sur le plateau est discontinu et qu'au sein même de la zone existent de grands terrains vagues qui servent souvent de WC de fortune ou de zone de stockage des ordures ménagères¹⁹⁹ :

« Mais au début, je me rappelle y être allée et avoir vu des tas d'ordures à côté des cases, c'est-à-dire que même la nuit quand ils respiraient la nuit, ils respiraient les odeurs de leurs ordures, y compris de leurs excréments qui étaient faits autour et tout ça parce qu'ils n'avaient pas de solution, du tout ! »²⁰⁰

Nous n'avons rencontré aucune difficulté pour obtenir les informations liées à l'hygiène corporelle de la part de nos témoins. Le fait que l'accès à l'hygiène ne soit pas aussi répandu dans les années 1960 qu'aujourd'hui pour l'ensemble de la population peut être un facteur explicatif. En effet, jusqu'à l'entre-deux-guerres, il n'est pas question d'introduire le bain privé dans les logements populaires bien que peu à peu à la notion d'hygiène corporelle se soit ajoutée la notion de confort, laquelle est devenue un indicateur supplémentaire du bien-loger²⁰¹. Le recensement de 1954 est saisissant du point de vue de l'archaïsme du logement en France : sur 13,4 millions de logements 58,4 % ont l'eau courante, un quart ont un WC intérieur et seulement 10 % ont une douche ou une baignoire.²⁰² Dans les années 1960, avoir une salle de bains privée n'était pas encore la norme, notamment dans les milieux populaires, de surcroît en Région Parisienne où les constructions anciennes n'étaient pas étudiées pour. Ainsi, l'utilisation du baquet dans lequel les enfants passent les uns après les autres une fois par semaine est chose courante dans les milieux modestes et même pour la classe moyenne²⁰³. Il faut attendre les années 1970 pour que la modernité s'empare des logements français, en 1973 c'est 97 % des logements qui ont l'eau courante et 65 % ont une baignoire ou une douche.²⁰⁴ De ce point de vue, les immigrés du plateau sont logés à la même enseigne que les familles populaires campinoises. L'existence de douches publiques nous ayant été rapportée par plusieurs de nos témoins, constitue un élément supplémentaire, nous

¹⁹⁸ « Ben pour les toilettes ben, c'est-à-dire, c'est que... Dans les champs ! Dans les champs ! Moi non, parce que nous on avait, enfin, comment dire beaucoup c'était pareil hein, c'est-à-dire y'avait un bout de jardin, on faisait un trou dans le jardin, un mur, un mur, un mur, en bois ou en taule avec un toit et une porte, un truc en hauteur et puis t'allais faire dedans et puis voilà !... » L. Moreira, *Op.cit.*

¹⁹⁹ « Les ordures, y'avait une caisse pour mettre les ordures, mais bon... Ce n'était pas suffisant, après ils tombaient par terre... Mais le camion il faisait le ramassage, il se débrouillait, il emmenait tout... Mais c'était dégueulasse ! Ah ouais ! » Entretien avec José Fidalgo, 17 janvier 2014.

²⁰⁰ Entretien avec Denise Foucard, *Op.cit.*

²⁰¹ Voldman Danièle, « La quadrature du toit ou le bon logement selon l'office HLM de la Seine » in. Voldman Danièle (dir.), « Désirs de toit », Paris, Editions Créaphis, 2010, p. 160.

²⁰² Aries Philippe et Duby Georges dir., « Histoire de la vie privée », tome 5 de la première guerre mondiale à nos jours, Editions Le Seuil, 1987, p. 69

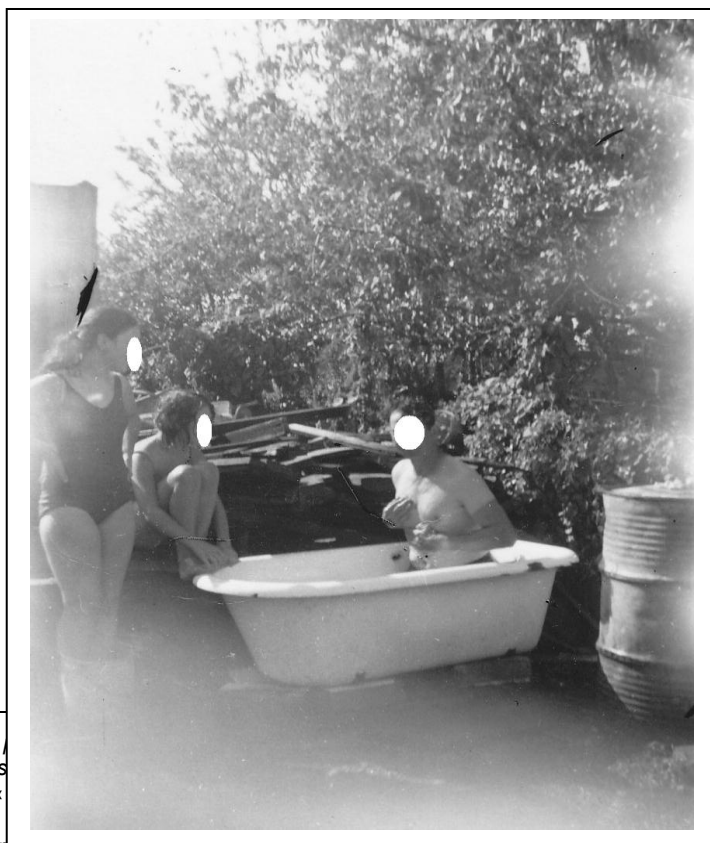
²⁰³ « Y'avait le baquet dans la cuisine tous les samedis... Bahhh comme les trois quart des Français à l'époque hein ! » Entretien avec A. Da Costa, *Op.cit.*

²⁰⁴ Aries Philippe et Duby Georges, *Op.cit.*, p. 71.

permettant d'avancer l'idée que toute la population campinoise ne disposait pas des installations nécessaires à domicile.²⁰⁵

Par ailleurs, chez « les sous-prolétaires, le corps n'est pas un lieu d'investissement narcissique »²⁰⁶, et se laver comme on l'entend aujourd'hui, c'est-à-dire entièrement tous les jours, sonne comme une aberration. Notre propos ne tend pas à dire que les gens ne se lavaient pas, mais qu'il est difficile de mesurer cette pratique à distance. Nous trouvons la synthèse que fait Colette Pétonnet sur ce sujet tout à fait exacte. Elle explique que parler de la toilette risque d'entraîner de nombreuses erreurs d'interprétation dans la mesure où pour en parler « sagement » il faudrait vivre dans l'intimité absolue des gens et que d'autre part, de nombreuses références individuelles perturbent ce sujet, chaque individu ayant sa propre estimation du degré de salissure, sa notion des parties à laver ou non, son acception des événements pour lesquels il faut se laver intégralement...²⁰⁷

Le cliché ci-dessous révèle une fois de plus l'hétérogénéité de la condition bidonvilloise ; on y voit un homme qui prend son bain en plein air entouré de ces deux filles. Les jeunes filles sont vêtues de maillots de bain à la mode de l'époque ce qui dénote avec les clichés très misérabilistes exposés plus haut. Le bain en plein air, qui était apprécié notamment dans les milieux ouvriers est encore un élément commun aux travailleurs portugais du bidonville et aux Français faisant partie de la même catégorie socioprofessionnelle, de ce fait les pratiques de ces deux groupes, notamment dans le domaine de l'hygiène corporelle, sont similaires.



²⁰⁵ « Pour les douches à Coeuilly. [...] Douches

²⁰⁶ Pétonnet Colette, « 2012, [1981], p. 272.

²⁰⁷ Pétonnet Colette, Op.cit., p. 272.

er Salengro [...] Mais t'en avais aussi Historiques et Scientifiques (CTHS),

« Ouais je me lavais à la maison, on allait chercher de l'eau, on avait des grandes bassines, voilà. (Il rit) J'ai une photo où mon oncle, il était dans la baignoire dehors où ma tante elle lavait le linge. »²⁰⁸

Nous ne pouvons évincer les éléments relatifs à ce thème qui nous ont été rapportés par les trois témoins « extérieurs » de l'époque à savoir Mesdames Foucard, Gondelle et Vibert²⁰⁹. Outre les nombreuses plaintes formulées par les campinois en colère que nous a rapportées Denise Foucard²¹⁰, les enseignantes nous ont parlé des problèmes d'hygiène :

« Annette Gondelle :-Ce qui m'a surprise, en premier lieu c'était l'état de... Le manque d'hygiène des enfants.

L.G :-Par ce fait-là, ils se différenciaient vraiment des autres enfants ?

A.G : Enormément.

L.G : -Ca se manifestait par quoi ?

A.G : Eh bien, justement, lorsqu'on se penchait sur eux, c'était des petits, ou lorsqu'ils avaient affaire à nous... Ils dégageaient une odeur difficile à supporter. Il faut dire les choses comme elles sont, et ça n'a rien de péjoratif... Une odeur... D'huile et de morue mélangées, d'huile et de poisson mélangés.

[...]

A.G : Oui. Je vous ai dit qu'il m'était très désagréable de supporter l'odeur que les fillettes dégageaient, je pense néanmoins qu'elles se lavaient, que les mamans les lavaient du mieux qu'elles pouvaient ; je pense que c'était le confinement des baraques qui faisaient qu'elles... Qu'elles étaient... Ca devait sentir très fort quoi. »²¹¹

On perçoit ici deux éléments : premièrement, il semble difficile de formuler le problème et l'enquêtée tente de se justifier avec des formules comme « il faut dire la vérité » ou « ça n'a rien de péjoratif » par peur d'être jugée par l'enquêteur qui pourrait percevoir ces propos comme dévalorisants. Deuxièmement, avec ce témoignage et celui de l'élue, nous avons accès à des éléments qui nous montrent que cette population, à l'époque, est perçue comme

²⁰⁸ Photographie privée fournie par L. Moreira lors d'une visite à son domicile. On y voit son oncle avec ses deux filles.

²⁰⁹ La première était une élue de la mairie et les deux autres ont été enseignantes à l'école du plateau.

²¹⁰ Par exemple : « [...] Alors les gens de Champigny commençaient à rouspéter en disant : « qu'est ce que c'est que ça ? Ca pue dans les autobus ! » » Entretien avec Denise Foucard, *Op.cit.*

²¹¹ Entretien avec Annette Gondelle, 15 février 2014.

« à part » alors que de nombreux indices montrent qu'elle n'est pas totalement « à part », sujet qui fera l'objet de notre attention dans la partie à venir.

Cette partie nous a permis de comprendre que le bidonville n'était pas forcément ce qu'on pouvait imaginer en tant qu'observateur à distance et que se sentir habitant du bidonville était davantage représentatif de l'appartenance au lieu qu'une simple adresse. Par ailleurs, nous avons dégagé les grands éléments qui nécessitaient une adaptation de la part de la population notamment à travers l'absence de l'eau. Nous allons à présent voir comment s'est faite cette adaptation et comment les immigrés portugais sont devenus, après des décennies sur le sol français, des Français d'origine portugaise.

Partie 3

DEVENIR DES FRANÇAIS D'ORIGINE PORTUGAISE

Lorsque nous avons amorcé nos recherches visant à constituer un corpus d'histoire orale concernant les immigrés du bidonville de Champigny, nous avons en tête un schéma selon lequel l'intégration de ces populations n'avait été possible qu'après avoir quitté les baraques (ou les maisons de parpaings) propres à ce lieu. Guidés par cette idée, nous n'imaginions alors pas qu'un processus d'intégration pouvait s'être amorcé antérieurement à la résorption du bidonville. Finalement, n'y avait-il pas d'autres formes d'intégration possible que par le logement ? Néanmoins, une intégration totale ne pouvait passer que par l'accès à un type de logement salubre et dont le caractère discriminant ne serait plus un motif d'exclusion.

Le concept d'intégration, qui a beaucoup évolué depuis les travaux fondateurs d'Émile Durkheim²¹², sera dans cette partie pris au sens de la nécessité pour les immigrés portugais de passer d'une société caractérisée par une solidarité de type « mécanique », c'est-à-dire une société peu industrialisée et surtout avec une faible division du travail (celle qu'ils quittent en quittant leur Portugal rural), à une société régie par une solidarité de type « organique », spécifique aux sociétés industrialisées aux fonctions très différenciées et à la division du travail très développée. Ce passage entraînerait alors des processus d'*individuation*, par affaiblissement de la « conscience collective », l'industrialisation, ainsi que « l'augmentation de la densité matérielle et morale des sociétés » étant les deux facteurs majeurs du changement social et, en particulier, de la différenciation des sociétés et de leur évolution d'une forme de solidarité à l'autre.

C'est en raison du clivage qui existe entre la France urbaine des Trente Glorieuses et le Portugal rural salazariste que nous pouvons appliquer ce concept du passage d'un type de solidarité à l'autre lors de la migration des Portugais vers la France dans les années 1960²¹³. D'autre part, le concept d'adaptation sociale va de pair avec celui d'intégration sociale. L'adaptation décrit les mécanismes par lesquels un individu se rend apte à appartenir à un groupe et l'intégration, ceux par lesquels le groupe admet un nouveau membre. L'adaptation insiste sur les changements chez l'individu, qui sont la condition de l'intégration. C'est ainsi

²¹² Pour approvoiser cette notion, nous avons utilisé l'article de Catherine Rhein nous renseignant à la fois sur ce concept d'intégration et sur les évolutions qu'il a pu connaître Rhein Catherine, « *Intégration sociale, intégration spatiale* », L'Espace géographique, mars 2002, p. 193-207.

²¹³ Comme nous l'avons vu dans la partie précédente, au Portugal les travailleurs agricoles évoluaient au sein de circuits de travail très restreints et donc très peu divisés (peu de terres, peu de travail, peu de circulation d'argent). En France ils sont confrontés à des circuits beaucoup plus complexes et beaucoup plus denses.

que pour être accepté, l'individu doit partager jusqu'à un certain point les valeurs, opinions et attitudes du groupe. Avant de parler d'intégration, nous parlerons donc d'adaptation. Nous avons dans la partie précédente mis en lumière les principaux problèmes rencontrés par les immigrés du plateau, mettant en exergue le problème majeur que représentait l'absence de l'eau. Lorsqu'on pense aux bidonvilles, on imagine quantité de problèmes comme les maladies, l'accès difficile aux soins ou à l'éducation par exemple. Dans le cas de nos témoins, ces thèmes ne sont pas ressortis comme ayant été problématiques. Serait-ce la preuve qu'une forme d'adaptation s'est faite quasi spontanément ? Si oui, par quels processus, dans quelle mesure et sur quelle échelle de temps et d'espace ? C'est ce que nous tenterons de déterminer dans cette partie.

1 – Sociabilités et vie en communauté : Champigny, zone de conflits ?

« *Au bidonville, il n'est pas nécessaire de se faire violence, on peut rester soi-même sans encourir de réprobation, continuer à accomplir les gestes de l'habitude. On est entre soi.* »²¹⁴
Dans cette partie, nous verrons quels sont les gestes de l'habitude, notamment à travers les rôles endossés par les hommes, les femmes et les enfants et comment sont régies les relations entre tous. Dans le même temps, nous tenterons de voir comment les habitants du bidonville arrivent à garder l'identité de la communauté portugaise, garante de l'entre-soi, en répondant à des normes de l'habitude, à des manières de faire communes tout en s'adaptant à la société française. Cette adaptation n'est possible que par des contacts avec l'extérieur, par des interactions nécessaires dans le processus d'adaptation, nous tenterons ici de dégager la nature de ces contacts.

1.1 – Les adultes

1.1.1 - L'intégration par le travail

Colette Pétonnet explique, dans son ouvrage cité précédemment, que les migrants ne viennent pas en France pour s'y créer une position sociale enviée de leurs voisins (du moins dans un premier temps). Ils viennent « travailler comme on monte à l'assaut »²¹⁵, leurs efforts tendant à l'amélioration de leur statut social.²¹⁶ Ainsi, pour atteindre cet idéal, ils sont prêts à effectuer tous les travaux que les nationaux refusent car ils sont mal payés²¹⁷, elle donne l'exemple saisissant des marocains des palmeraies du sud qui curent à la pelle le fond des pétroliers dans le port de Rotterdam.

²¹⁴ Pétonnet Colette, « *On est tous dans le brouillard* », Paris, Editions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques (CTHS), 2012. [1981], p. 108.

²¹⁵ Pétonnet Colette, *Op.cit.*, p. 301.

²¹⁶ « *Dans ma famille y'avait déjà des gens qui étaient partis [...] Les migrations ça a toujours été dans le but d'améliorer le niveau social de la famille, aller travailler et envoyer de l'argent au pays.* » Entretien avec Antonio de Sousa, 21 janvier 2014.

²¹⁷ « *L'emploi immigré est toujours concentré dans les fonctions de production les plus mal rémunérées* » Blanc-Chaleard Marie-Claude, « *Histoire de l'immigration* », Paris, Editions La Découverte, 2001, p. 67.

Il y aurait près de 2 600 000 travailleurs immigrés en France selon les statistiques de 1962-1963²¹⁸ et en 1964, on estime que dans le seul département de la Seine 150 000 travailleurs étrangers ont afflué,²¹⁹ parmi eux, 38 046 Portugais dont 78 % seraient des travailleurs du BTP. Dans le rapport établi en décembre 1964 par la Préfecture de police, sur ces 38 046 Portugais dans le département de la Seine, on comptait 37 500 ouvriers, tous sont maçons, terrassiers, canaliseurs, ou manœuvres, etc.²²⁰ Notre corpus reflète bien cette réalité : L. Moreira posait des clôtures (il était maçon d'une façon générale), José Fidalgo creusait des tranchées pour faire passer les câbles électriques avant de devenir manœuvre dans le bâtiment, alors que son frère lui, était charpentier, l'oncle et le grand-père d'Antonio travaillaient dans la maçonnerie etc. On note là un premier élément de l'adaptation de ces travailleurs agricoles (nous l'avons vu dans la partie précédente) qui, lors de leur arrivée en France vont très vite devenir une communauté très représentée dans le domaine du BTP. N'étant pas des ouvriers spécialisés lorsqu'ils arrivent, ils commencent souvent manœuvres, à l'image de José Fidalgo :

« *J'ai commencé à travailler avec une pelle et une pioche, dans une société qui faisait le passage des câbles, c'était très dur, au bout de six mois j'ai abandonné et j'ai travaillé avec mon frère dans un bâtiment à Champigny même, j'ai commencé à faire le manœuvre, de manœuvre j'ai passé à petit compagnon et après compagnon et après au HQ qui est en principe qualification à côté de chef d'équipe.* »

L'avantage pour ces travailleurs immigrés, c'est qu'en France les recrutements sont importants dans le domaine du BTP, où les Français représentent 7,7 % des effectifs contre 33,3 % de Portugais et 31,3 % d'Algériens en 1974²²¹ ; c'est ainsi, que « l'immigré a construit la France des autoroutes et des HLM ». ²²² Autre élément non négligeable, il existe dans ces catégories de métiers des perspectives d'évolution, comme le montre le témoignage de J. Fidalgo ou celui de L. Moreira :

« *[...] Mon beau-père, c'était « le chef » entre guillemets et moi j'étais l'ouvrier et des fois [...] On partait à trois sur les chantiers.* »²²³

Arrivés en France sans savoir parler la langue²²⁴, ils commencent dans ce domaine d'activité à devenir chefs d'équipe ou de chantier. En effet, recherchés par les patrons pour leur docilité²²⁵ et leur ardeur au travail, les Portugais étaient appréciés de leurs supérieurs comme en témoigne le graphique ci-dessous sur le comportement des ouvriers Portugais dans le bâtiment et les travaux publics.

²¹⁸ AM de Champigny, 512 W21, JO du sénat n° 31 27 juin 1964, parole donnée à Louis Talamoni dans Germani Laurine, Op.cit., p. 52.

²¹⁹ « *Hommes et Migrations* », n° 105, Op.cit.

²²⁰ AD du Val-de-Marne, versement 2018W, art.24, « *Physionomie politique...* », dans Germani Laurine, Op.cit., p. 53

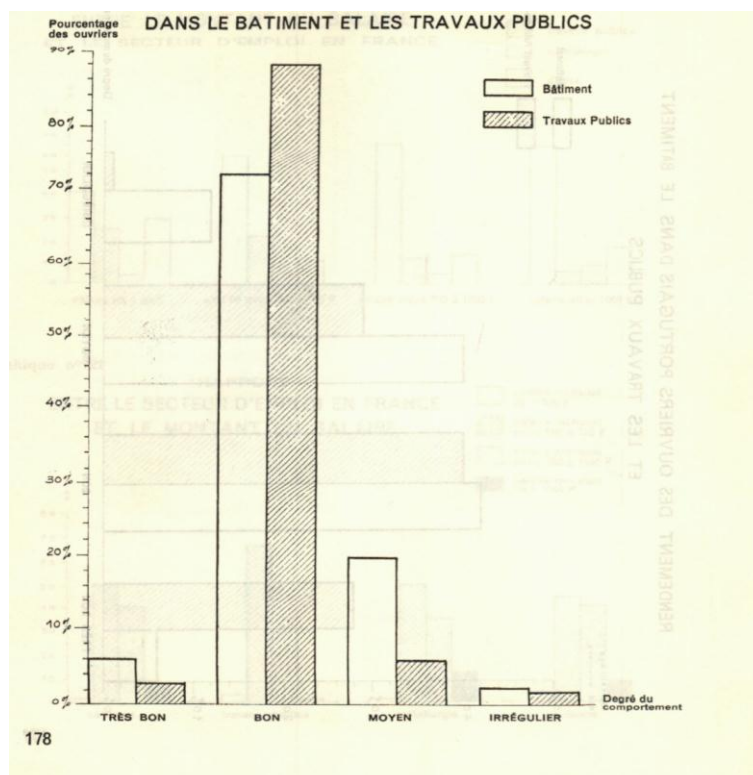
²²¹ D'après l'Insee, (résultats du recensement de 1975).

²²² Blanc-Chaleard Marie-Claude, Op.cit., p. 68.

²²³ Entretien avec L. Moreira, 13 janvier 2014.

²²⁴ « *Ces gens arrivaient, ils ne parlaient pas un mot de français, et les enfants c'était pareil [...]* » Entretien avec Antonio de Sousa, 21 janvier 2014.

²²⁵ « *Les habitudes prises sous le régime colonial ou sous les dictatures des pays d'origine ne portent pas à la contestation.* » Blanc-Chaleard Marie-Claude, *Ibid.*



Hommes et Migrations, n° 105, 1965.

On peut ici à nouveau rapprocher les travailleurs Portugais de Champigny avec les ouvriers Polonais du quartier du Soleil à Saint-Etienne, très bien perçus par les patrons, ce qui les mènent à être affectés aux fonctions d'encadrement²²⁶, comme c'est parfois le cas pour les Portugais :

« *Moi j'ai eu : chef Italien, Portugais, chef Arabe... Non... Chef Arabe je crois que je n'ai pas eu... Mais des collègues j'ai eu plein ! Plein des collègues et même maintenant on vit avec eux. Là c'est des HLM, et... Ici... Y'a plein... Y'a*

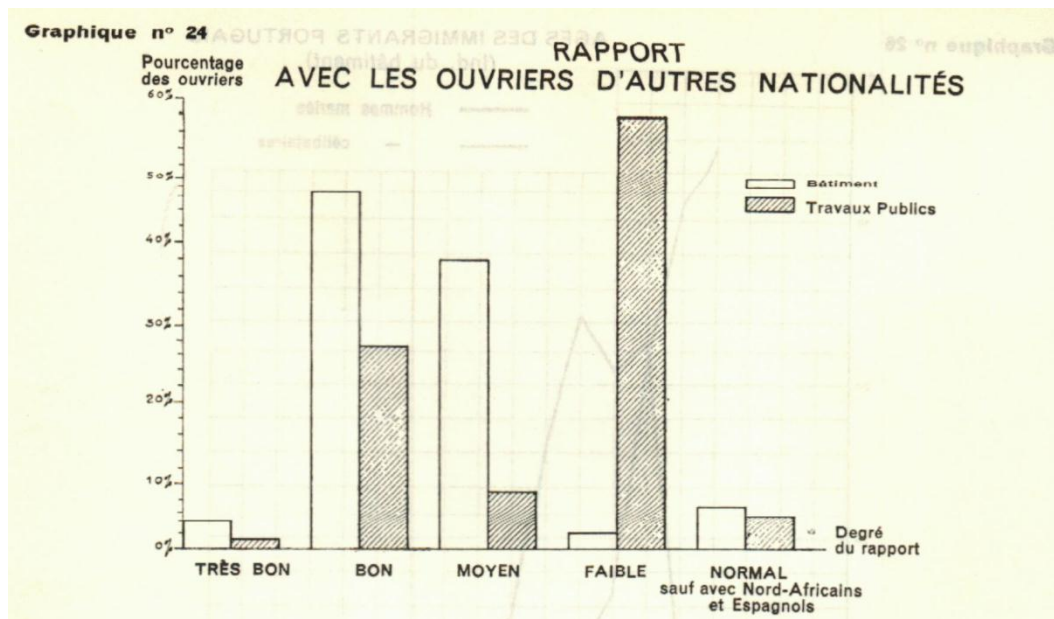
²²⁶ « *Travailleurs les Polonais, mais ils ont spécialement été recrutés pour cela (...) ils ont été placés aux postes les plus importants du fond (...) et ont accédé à des fonctions d'encadrement* » Burdy Jean-Paul, Op.cit., p. 193.

« plein de pays, la plupart c'est des Portugais, quelques Espagnols et Nord-Africains. Et y'a pas problème, en principe... »²²⁷

Ce témoignage nous livre un élément important dans le rapport qu'ont les travailleurs Portugais aux autres travailleurs étrangers, notamment les Nord-Africains avec lesquels :

« *Ca se passait très bien* »²²⁸ mais qui, même si ce sont « *des hommes comme les Portugais, [...] ont une autre manière de manger, une autre manière de faire, et donc y'avait des baraques pour les, les... Les Nord-Africains, et les baraques pour les Portugais.* »²²⁹

Nous avons été confrontés à un certain agacement de la part de certains témoins quand nous avons posé la question des rapports avec les collègues de travail issus d'autres communautés. Ce qui était assez surprenant lors des entretiens, c'est le fait que quand nous disions « autre origine » les enquêtés répondaient en fonction des rapports avec les immigrés issus de l'immigration Nord-africaine, alors que nous, nous entendions « autres que Portugais » dans cette formulation. En effet, certains témoins ont semblé être mal à l'aise lorsque cette question leur a été adressée, ils se sont d'emblée défendus de tout sentiment négatif : « *ah mais ça se passait très, très bien avec les Arabes !* »²³⁰ ou « *Mais on travaillait ensemble, comme des frères ! (il rit)* »²³¹. On comprend alors la difficulté de certains à assumer leurs convictions et leur mode de pensée face à l'enquêteur.



Hommes et Migrations, n° 105, 1965.

²²⁷ Entretien avec José Fidalgo, 17 janvier 2014.

²²⁸ Entretien avec L. Moreira, *Op.cit.*

²²⁹ Là, J. Fidalgo fait allusion à l'après bidonville où il a vécu dans des bungalows chez son patron. Il explique qu'il avait des baraques pour les Portugais et d'autres pour les Nord-Africains.

²³⁰ Entretien avec L. Moreira, *Op.cit.*

²³¹ Entretien avec José Fidalgo, *Op.cit.*

Là encore, les immigrés portugais ont du mettre en œuvre des processus d'adaptation en travaillant avec des immigrés venus d'autres horizons et dont les pratiques (notamment religieuses) différaient des leurs. Cependant, ces contacts semblent avoir été restreints. En effet, ne maîtrisant pas le français pour la plupart et ne parlant que leur langue maternelle²³² ces deux groupes étaient souvent séparés. Les patrons faisant un groupe avec les lusophones et un autre avec les arabophones.

Des entreprises venues de toute la Région Parisienne et même parfois de province viennent chercher de la main d'œuvre au bidonville.²³³ Tous les matins, un ramassage en camionnette était organisé par certaines entreprises pour conduire les immigrés sur les chantiers et certains patrons venaient chercher des volontaires :

« *L. Moreira : [...] Tu avais des patrons Français qui arrivaient et qui réclamaient de l'aide pour chercher la main d'œuvre.*

Laurine Germani : Ils venaient dans le bidonville ?

L.M. : Ils venaient dans le bidonville. Se servir. C'est-à-dire, pas dans le bidonville même, dans la rue de Coeuilly.

L.G : Aux abords alors ?

L.M. : Aux abords ouais. Parce que... Ils avaient peut-être un peu les pétoches de venir. (Mouvement d'épaules assez prononcé) Non, mais faut dire les choses comme elles sont. Donc, ils ne restaient pas trop éloignés mais bon, assez éloignés. Alors, le gars il ouvrait la camionnette pour un ou deux gars et ils sautaient à cinquante dedans... Pour aller bosser... (Silence) Que maintenant tu trouves des trucs machins, tu vas ouvrir la camionnette, les mecs ils se tirent hein ! (Il rit) »²³⁴

L'expression « *ils avaient les pétoches* » sous-entend ce que Jean-Paul Burdy appelle « le mythe du coupe-gorge » réputation qui consiste à faire du quartier ouvrier une zone dangereuse où pour rien au monde, (pas même pour trouver de la main d'œuvre bon marché), on ne s'aventurerait, risquant de se faire détrousser ou trucidé²³⁵. Cette image négative est véhiculée par la peur et par la situation marginale du bidonville par rapport au reste de la ville (comme pour le quartier ouvrier), en ce sens, il est un lieu de ségrégation au sein duquel la frontière devient perméable. Les travailleurs peuvent en sortir mais leurs employeurs se refusent à y pénétrer, ces derniers se rendant responsables du caractère ségrégué du lieu dans cette situation précise. Pourtant, ce sont bien les mêmes Portugais qui entreront quelques minutes plus tard dans la camionnette pour aller travailler au chantier, mais à ce moment-là, ils ne seront plus sur leur territoire, faisant ainsi basculer le rapport de force. La deuxième remarque que nous pouvons faire sur l'extrait proposé ci-dessus, c'est ce

²³² « [...] Non, la première c'est la langue, quand on ne sait pas parler, si on ne savait pas parler français, on ne savait pas parler arabe non plus... Ni italien ! »

²³³ « On a pu voir par exemple la Compagnie des eaux minérales de Contrexéville venir chercher en autocars la main d'œuvre lui faisant défaut. », Hommes et migrations, Op.cit., p. 55.

²³⁴ Entretien avec L. Moreira, Op.cit.

²³⁵ Burdy Jean-Paul, Op.cit., p. 118.

« *leitmotiv* » selon lequel les Portugais sont venus en France pour travailler. Rengaine incessante chez certains témoins, comme nous l'avons déjà évoqué dans la partie précédente, la récurrence de ces propos visent (consciemment ou inconsciemment) à faire des Portugais des immigrés d'exception au moment des faits mais aussi par rapport à l'époque actuelle : « *Que maintenant [...], tu vas ouvrir la camionnette, les mecs ils se tirent hein !* »

Il est fréquent que les hommes du bidonville effectuent, en plus de leurs emplois dans le BTP, des heures supplémentaires en semaine mais aussi et surtout une deuxième activité le week-end²³⁶. L. Moreira a travaillé pendant des années le dimanche dans l'épicerie proche du bidonville alors qu'il était déjà adulte, mais avant cela, il travaillait dans l'épicerie du bidonville, il a ainsi pu nous renseigner sur un point important de notre questionnement : les habitudes alimentaires des Portugais du plateau.

Une fois la famille réunie, le père qui souvent avait vécu seul pendant plusieurs mois, voire plusieurs années en France, assumant de fait les tâches du quotidien, va en redonner le soin à son épouse. C'est ainsi que les femmes du plateau sont les garantes de la tenue du ménage et des enfants.

1.1.2 - *Le(s) rôle(s) des femmes*

« [...] *Parce que en fait eux ont vécu sous la dictature donc alors le père, le père, c'était de l'argent enfin économiser, travailler, la mère c'était... Ben, ne pas sortir, etc.* »²³⁷

Cette phrase reflète en partie ce que nous avons pu constater dans ce qui nous a été rapporté par nos témoins sur la division des tâches entre les sexes dans le bidonville : des hommes qui travaillent pour ramener de l'argent et des femmes qui restent au domicile pour vaquer aux tâches quotidiennes et s'occuper des enfants. Au-delà du cliché, nous avons tenté de déterminer comment s'organisaient ces femmes et quel était leur quotidien. Nous rappelons que ce travail s'est fait sur la base de témoignages indirects, puisque nous ne disposons pas d'entretien avec une femme ayant vécu dans le bidonville à l'âge adulte, ce qui constitue une faiblesse dans cette étude²³⁸. Nous avons tenté de combler cette faiblesse en posant des questions à d'autres observateurs, ce qui a eu l'avantage de nous renseigner sur la perception qu'avaient les autres habitants de ces femmes.

Parmi les rôles les plus importants endossés par les femmes dans le bidonville : celui de nourrir la famille. Ce sont elles qui préparent les repas, veillent à l'approvisionnement et parfois même à la production des denrées alimentaires.

« *Donc ma mère elle avait un potager donc elle faisait des haricots verts, des choux, des choux à lapin mais que nous on cuit et qu'on mange à la*

²³⁶ « *Comme disait Coluche, mon père travaillait à mi-temps, douze heures par jour hein, samedis compris.* » Entretien avec A. Da Costa, 20 février 2014.

²³⁷ Entretien avec Altina Ribeiro, 10 janvier 2014.

²³⁸ Voir partie 1.

portugaise... Tu les coupes en morceaux, ça fait des fines lamelles de choux et tu fais du bouillon et tu fais cuire ça ou alors tu fais un peu plus gros avec des pommes de terre, des haricots et du poisson. »²³⁹

Economiques, les plats bouillis et la soupe font partie du quotidien aux côtés des légumes cultivés personnellement, ce qui permet de réduire les dépenses²⁴⁰ ; on mange aussi, par souci d'économie, les « choux à lapin » (choux fourragers) dont la culture est très facile car ils résistent aux hivers rigoureux. Le « *morceau de viande de bœuf* » utilisé dans le ragoût permet d'utiliser les pièces les moins nobles et les moins chères de l'animal et en même temps de pouvoir dire qu'« on mange de la viande ». La viande, élément de convoitise porteur de significations qui dépassent les valeurs nutritives,²⁴¹ s'introduit alors dans les repas quotidiens, aux côtés des légumes, symbole d'une ascension sociale. Cependant, la résistance culturelle s'exerce fortement dans le domaine de l'alimentation, et quand adaptation alimentaire il y a, celle-ci ne se fait pas au détriment des anciennes habitudes²⁴². Certes les plats « *à la française* » deviennent des incontournables, mais ils n'évincent pas les pratiques culinaires portugaises :

« On a très vite mangé plus à la française qu'à la portugaise puisque [...] pour maman c'était le bonheur parce que c'était bien la première fois de sa vie qu'elle pouvait servir de la viande à tous les repas [...] parce que y'avait le frigo et parce que y'avait la paye qui permettait de vivre hein ! [...] Un four électrique ça n'existe pas au Portugal ! [...] Dans les menus habituels de maman : rôti de porc avec patates au four, poulet grillé, poulet au four piqué d'ail, c'est sa spécialité... Euh... Qu'est-ce qu'on avait ? Oui des dorades au four parce que y'avait le poisson... Alors la morue c'était bien parce que y'en avait plein, ça elle la faisait à la portugaise [...] Elle nous faisait des... Entre la potée et le pot au feu mais avec on va dire les viandes en mélangeant bœuf et... Et porc [...] Mais là, à la portugaise. »²⁴³

Le témoignage très riche sur le sujet de la nourriture que nous livre A. Da Costa est certes intéressant mais on ne peut pas l'utiliser comme le reflet de la situation la plus répandue dans le bidonville pour plusieurs raisons. D'abord, comme nous l'avons vu dans la partie précédente, la famille d'A. Da Costa vivait dans une maison et pas dans une baraque, d'autre part, elle nous parle d'un four électrique, élément qui fait figure d'exception parmi les témoignages que nous avons recueillis. D'ailleurs, Colette Pétonnet explique que chez les immigrés portugais, le poulet rôti apparaît après le relogement et qu'il était le premier emprunt à la cuisine française²⁴⁴, ce qui confirme l'idée que la famille de ce témoin n'est pas représentative de la situation du plus grand nombre au bidonville. En revanche, la mère d'A. Da Costa même si elle utilise un four électrique, (symbole fort d'une adaptation rendue possible par des moyens financiers indubitablement plus importants que ceux de la moyenne

²³⁹ Entretien avec L. Moreira, Op.cit.

²⁴⁰ « Ben oui, c'est-à-dire que nous on avait des légumes, donc on les achetait pas ! Mais les gens qui devaient les acheter, peut-être qu'ils en mangeaient moins. On faisait des choux, des haricots secs et des pommes de terre et on prenait un morceau de viande de bœuf et puis on faisait ça avec. » Entretien avec L. Moreira, Ibid.

²⁴¹ Pétonnet Colette, « On est tous dans le brouillard », Paris, Editions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques (CTHS), 2012. [1981], p. 258.

²⁴² Pétonnet Colette, Ibid, p. 260.

²⁴³ Entretien avec A. Da Costa, Op.cit.

²⁴⁴ Pétonnet Colette, Ibid, p. 259.

bidonvilloise), continue à y faire cuire des produits marqués comme appartenant à la culture portugaise, telle que la morue. Cet élément, témoigne d'une certaine continuité avec les traditions culinaires qui sont alliées à la modernité française symbolisée par le four électrique.

L'image la plus représentative du bidonville reste celle du chorizo qui sèche dans la pièce principale²⁴⁵ et du poulet, tué et déplumé par les cuisinières elles-mêmes²⁴⁶. L. Moreira, qui a travaillé dans l'épicerie du bidonville tenue par un Algérien nous raconte :

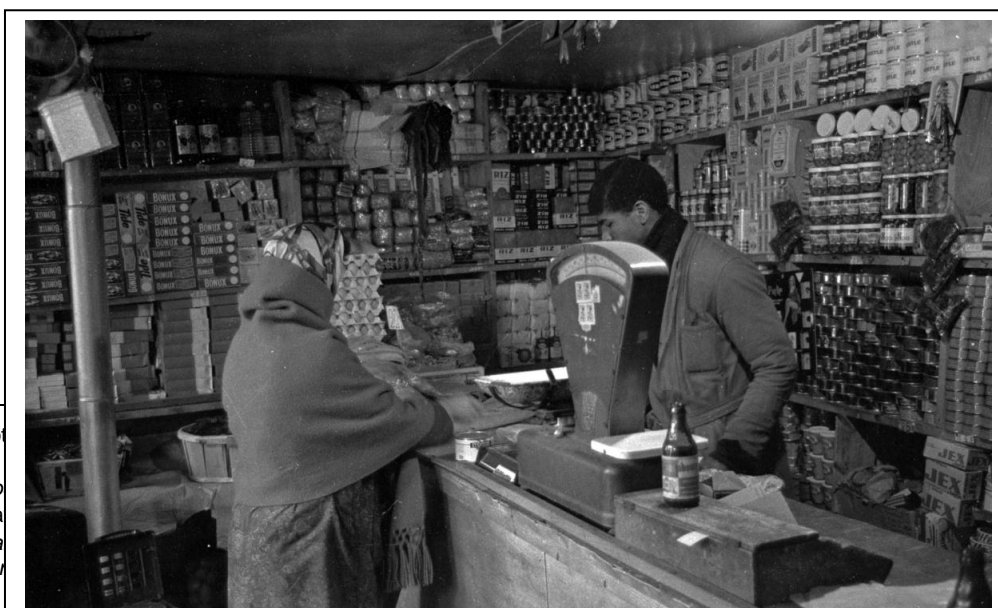
« Laurine Germani : Ils achetaient où la morue ?

L. Moreira : Bah à l'épicerie ! Parce que les épiciers, ils savaient ce qu'ils allaient vendre ! Donc elle était là, ils savaient qu'ils vendaient de la morue ! [...] Et le week-end, le samedi, après quand les gens ont commencé à ne pas travailler [...] T'avais des Algériens, ils allaient aux Halles ou dans des fermes et ils achetaient des poules vivantes. [...] les Portugais le samedi et le dimanche, ils venaient tous acheter des poules aux Arabes. Voilà.

L.G : Donc les produits d'alimentation les plus courants c'était quoi ? Tu mangeais quoi au quotidien ?

L.M : [...] Le plus gros truc c'était au marché de Villiers. C'est-à-dire au marché de Villiers tu allais le dimanche, c'est d'ailleurs... Ils appelaient ça « le marché des Portugais » donc là-bas t'avais tout ! T'avais de la morue, t'avais des poissons, t'avais des sardines, t'avais des tomates, donc t'avais tout ! Donc ils allaient, ils achetaient le plus gros au marché. Et donc c'était des très gros marchés [...] »²⁴⁷

Le marché de Villiers, qui est un marché dominical, est privilégié par rapport au marché de Champigny qui lui, a lieu le samedi, jour souvent travaillé par les hommes. En effet, les hommes se rendent au marché eux aussi même quand ils sont à la tête d'une famille. Plus qu'un lieu pour s'approvisionner en nourriture, le marché est un lieu important de sociabilité où l'on croise d'autres Portugais, où l'on discute²⁴⁸.



²⁴⁵ Voir la photo

²⁴⁶ « Pour les poulets, et préparer

²⁴⁷ Entretien avec

²⁴⁸ « Moi j'allais au pays, et on con

ment, vident le

l'ambiance du
de Sousa, Op.cit.

*Chez l'épicier, 3 février 1968*²⁴⁹

Cette photographie prise dans une épicerie du bidonville (il semblerait qu'il y en ait eu plusieurs même si on nous a parlé seulement de « l'épicerie de la rue de Dunkerque ») nous permet de voir ce qui y était vendu : on ne trouve aucun produit frais, lesquels sont achetés au fur et à mesure les jours de marché en l'absence de moyen de conservation adapté. Ces commerces privilégient les produits peu périssables tels que les pâtes, le riz, les œufs, l'huile, ainsi que les conserves et les bocaux.

On y trouve aussi de la lessive (de marque « bonux » sur la gauche de la photo) produit qui fait partie du quotidien, alors qu'au Portugal comme dans les régions méditerranéennes rurales de l'époque, les femmes lavent encore le linge au pain de savon (fabriqué à base d'huile d'olive)²⁵⁰.



²⁴⁹ AM de Champ

²⁵⁰ Voir le film de dans un village où

eira tourne au Portugal gée qui est en train de

laver une chemise au lavoir communal avec un pain de savon, on peut donc facilement supposer que dans les années 1960-1970 le même matériel était utilisé pour effectuer cette tâche. Un extrait est consultable sur www.film-documentaire.fr

*La lessive, novembre 1968*²⁵¹

Ces femmes se sont installées à côté d'un point d'eau ce qui a l'avantage de leur épargner le transport de l'eau. Elles frottent les vêtements agenouillées par terre sur un semblant de dalle en béton, ce qui, nous pouvons aisément l'imaginer, leur demande un effort considérable. Souvent elles s'occupent du linge à plusieurs comme elles font le reste.

En effet, la petite taille de la baraque en fait un lieu très vite étouffant et l'extérieur est investi par les femmes qui s'y retrouvent pour discuter et souvent aussi pour surveiller les enfants qui jouent.²⁵² En ce sens les femmes ont un rôle fondateur dans les relations de sociabilité. La proximité directe avec la famille proche ou éloignée fait partie des raisons de ces relations étroites²⁵³. En effet, comme pour les ouvriers du quartier du Soleil la résidence de proximité avec les membres de la famille est une situation très fréquente et le réseau de parenté est un réseau de voisinage immédiat ou du moins très proche.²⁵⁴ Cette situation ne fait qu'amplifier les réseaux de sociabilité car chacun des parents que l'on a sont des intermédiaires potentiels avec d'autres habitants. Au-delà du voisinage immédiat on a toujours une personne en commun, ce qui recrée finalement l'ambiance du village. C'est dans ces conditions que les femmes du bidonville se connaissent et se fréquentent au sein du bidonville et à l'extérieur, où elles se déplacent régulièrement ensemble, comme en témoigne cet extrait :

« Si les gosses étaient malades, maman allait à la PMI, mais pas toute seule, c'était un truc qui posait problème à ma mère la langue alors euh... Bon ben elle essayait de se faire accompagner... Par une autre qui passait par-là et qui parlait mieux qu'elle quoi [...]»²⁵⁵.

On voit là que la PMI est perçue par les femmes du bidonville pour ce qu'elle est, c'est-à-dire une mission de service public gratuit destinée à soigner toute la population vivant sur la commune. Elle n'est pas perçue comme un lieu dangereux.

Les enfants accompagnent aussi souvent leurs mères dans leurs déplacements pour « faire l'interprète »²⁵⁶, premier indice d'une adaptation par la langue acquise par ces derniers. Nous allons à présent nous intéresser à eux, eux qui constituent, la deuxième génération d'immigrés.

²⁵¹ A.M. de Champigny, Collection Broustail.

²⁵² « Les gens étaient beaucoup dehors, beaucoup ensemble... Surtout les femmes qui discutaient entre elles quoi. Les enfants jouaient entre eux puis elles les surveillaient enfin je parle des petits. » Entretien avec Antonio de Sousa, Op.cit.

²⁵³ « Mon oncle vivait à côté avec mes cousines » Entretien avec L. Moreira, Op.cit. ; « La maison juste derrière nous y'avait les cousins » Entretien avec A. Da Costa, Op.cit.

²⁵⁴ Burdy Jean-Paul, Op.cit., p. 110.

²⁵⁵ Entretien avec A. Da Costa, Op.cit.

²⁵⁶ « Ma mère elle me prenait avec elle et je faisais l'interprète pour elle ou pour des gens qu'elle connaissait. C'était pour aider. » Entretien avec Antonio de Sousa, Op.cit.

1.2 – Les enfants, l'école, l'amitié

1.2.1 - Une école prête pour accueillir ces enfants ?

D'après la loi Guizot du 28 juin 1833 sur l'instruction primaire, outre le fait que « *toute commune est tenue, soit par elle-même, soit en se réunissant à une ou plusieurs communes voisines, d'entretenir au moins une école primaire élémentaire.* » (Article 9), « *selon les besoins et les ressources des localités, l'instruction primaire pourra recevoir les développements qui seront jugés convenables.* » (Article 1er). La commune de Champigny a dû adapter ses infrastructures scolaires en fonction du nombre d'enfants en nette augmentation du fait de l'expansion du bidonville, c'est ainsi que l'école du plateau et ses huit classes voient le jour à la rentrée 1960²⁵⁷, il y en aura huit de plus à la rentrée suivante²⁵⁸. La scolarisation des enfants du bidonville représente une charge très lourde pour la municipalité, en effet en 1964 ce sont 432 élèves portugais vivant dans le bidonville qui sont scolarisés dans la commune, représentant la moitié des effectifs de l'école du plateau.²⁵⁹

Cette charge constitue l'un des éléments qui ressort dans les entretiens des deux enseignantes de l'école du plateau : Annette Gondelle et Michelle Vibert. L'une était âgée de 21 ans²⁶⁰ et l'autre de 19 ans quand elles sont arrivées à l'école pour y enseigner, elles n'avaient alors aucune expérience dans le métier d'institutrice et Annette Gondelle (la plus jeune des deux) a pris en charge une classe de cours préparatoire (CP). On comprend bien, dans leurs témoignages, que cette école a été mise en place dans des conditions d'urgence et de flou total pour les enseignants :

« *On a fini par trouver ces baraquements là sur la droite... Han... Pppfff (elle écarquille les yeux et gonfle les joues) [...] C'était des baraquements bas, c'était des petites classes, y'avait huit classes à l'époque, un petit bâtiment pour la direction, le réfectoire, deux préaux, des toilettes rudimentaires... [...] On a fait la rentrée comme ça et le jour de la rentrée ben y'avait plein plein d'enfants portugais et moi dans mes deux années d'études approfondies comme je vous ai dit, on nous avait jamais parlé de la possibilité d'avoir des enfants étrangers... Donc ça a été la découverte quoi... Et la difficulté aussi [...] On ne savait pas pourquoi y'avait tant d'enfants... On a fini par nous expliquer qui avait un bidonville à proximité parce que moi... Dans Champigny... Ca ne se savait pas ! Ce n'était pas comme maintenant où les informations circulent à gogo de tous les côtés ! »²⁶¹*

²⁵⁷ « *Me voilà affectée à l'école du plateau (elle écarquille les yeux) je ne savais pas où c'était, je ne savais même pas que ça existait... C'était la toute toute première année d'ailleurs. [...] Je l'ai eu à la rentrée 1960 et j'y suis restée jusqu'en 68 après on a été transférés à l'école des Mordacs* » Entretien avec Michelle Vibert, 25 février 2014.

²⁵⁸ « *La première année y'avait huit classes et la deuxième année se sont installés huit classes de plus.* » Entretien avec Michelle Vibert, Ibid.

²⁵⁹ A.M. de Champigny, 512W30, Entretien avec Louis Talamoni dans Germani Laurine, Op.cit., p. 68.

²⁶⁰ Michelle Vibert avait suivi un enseignement durant deux ans à l'école normale (ex IUFM) des Batignolles à Paris alors qu'Annette Gondelle n'a fait qu'un an aux Batignolles avant d'arriver à l'école du plateau.

²⁶¹ Entretien avec Michelle Vibert, Op.cit.

Dans le cas d'Annette Gondelle, qui est arrivée quatre ans plus tard par rapport à Michelle Vibert, la situation paraît encore plus délicate dans la mesure où elle est chargée du CP, et ce malgré une tentative de refus menée avant la rentrée auprès de la directrice :

« Et c'est ça qui m'a fait très peur, parce qu'on m'avait bien dit à l'école normale qu'il ne serait pas question pour moi d'avoir un CP dans mes premières années d'enseignement. Donc, c'est ça qui m'a fait peur, d'avoir une responsabilité énorme sur le dos et de ne pas réussir à apprendre à lire aux enfants. [...] Mais elle m'a répondu, que dans cette école toutes les enseignantes avaient mal au dos, ne pouvaient se pencher sur les enfants, et que... Vu ma... Jeunesse, c'était le contraire, (elle sourit) je ne pouvais pas refuser, car on ne pouvait imaginer que j'avais mal au dos à mon âge (elle sourit). Il y avait deux CP, et, après, j'ai fait connaissance à l'autre personne qui était aussi une débutante. Nous étions deux débutantes. »²⁶²

On lit dans ce dernier témoignage que les classes de CP sont un repoussoir pour les enseignantes expérimentées, elles sont donc attribuées aux débutantes, faute de mieux.

L'école est située entre le bidonville et la ville non loin de l'avenue de Coeuilly, dans laquelle certains patrons français se postaient pour venir chercher des travailleurs²⁶³. Elle est donc, de part sa situation, fréquentée à la fois par des enfants du bidonville et par les petits Français du quartier.²⁶⁴



²⁶² Entretien avec Annette Gondelle, 15 février 2014.

²⁶³ Nous l'avons signalé plus haut.

²⁶⁴ « [...] Dans les classes, on avait d'autres enfants, par mal d'ailleurs, beaucoup moitié-moitié à peu près il me semble » Entretien avec Michelle Vibert, Op.cit.

Sur cette photographie, nous remarquons que sur les 17 noms manuscrits seulement 3 sont à consonance portugaise, pourtant dans un document prêté par Michelle Vibert récapitulant les résultats des élèves pour l'année scolaire 1961-1962, on voit qu'en moyenne pour un enfant portugais il y a deux enfants français²⁶⁶. Malgré cette proportion assez importante d'enfants d'origine étrangère, aucune formation spécifique n'était dispensée aux enseignantes bien que l'une d'entre elle (A. Gondelle) ait été inspectée le 21 octobre 1964²⁶⁷. Le rapport d'inspection se clot sur cette phrase concernant les résultats obtenus : « *Ils sont honorables compte-tenu de la forte proportion d'étrangères dans cette classe [...].* » On ne peut donc pas supposer que l'Education Nationale ignorait la situation.

En effet, les premières circulaires régissant l'enseignement à l'école élémentaire des enfants de migrants étrangers nouvellement arrivés en France, datent du 13 janvier 1970 et du 25 septembre 1973. Leur objectif était « *une intégration rapide dans le système scolaire ordinaire et un souci de ne pas exclure ces élèves de l'ensemble de la communauté scolaire, afin de maintenir le principe républicain d'égalité* »²⁶⁸. Ces dispositions se sont traduites, à partir de 1970, par la création de classes d'initiation (CLIN) et des cours de rattrapage intégrés (CRI) dans le premier degré (primaire) et des classes d'accueil (CLA) dans le second degré (collège et lycée). Il faudra attendre la circulaire du 13 mars 1986 pour que l'Education Nationale reconnaisse que la « *capacité de communiquer en français est une condition indispensable à l'intégration de l'enfant étranger dans l'école française, à son accès à la formation qu'elle dispense et donc à sa réussite scolaire* »²⁶⁹. Avant la mise en place de ces dispositifs, des structures éducatives mises en œuvre par des associations religieuses ou laïques et soutenues par l'Etat existent, notamment à destination des ressortissants d'Algérie²⁷⁰. Altina Ribeiro arrivée en 1969, et Antonio de Sousa arrivé en 1976, nous ont parlé de ces classes « spéciales » qu'ils ont tous les deux fréquenté à Paris et à Saint-Maur-des-Fossés.²⁷¹ Devant les difficultés rencontrées par les enseignants de Champigny par rapport à ces élèves d'un autre type, comment ses derniers se comportaient-ils face à l'école ?

1.2.2 - L'école comme moyen de sortir du bidonville ?

Le sociologue Mathieu Ichou, qui travaille depuis plusieurs années sur les rapports entre les milieux populaires et l'école, décrit et interprète les différences de résultats scolaires qui se constituent tout au long de la scolarité obligatoire entre enfants de « *natifs* » et enfants

²⁶⁵ Document prêté par L. Moreira qui l'a lui-même récupéré par le biais d'une ancienne camarade d'école.

²⁶⁶ Voir annexe 11.

²⁶⁷ A. Gondelle nous a prêté son rapport d'inspection qu'elle a recopié à l'époque. Voir annexe 12.

²⁶⁸ www.eduscol.education.fr

²⁶⁹ www.eduscol.education.fr, *Ibid.*

²⁷⁰ A ce propos, voir la thèse de Lounici Fathia, « *Les Pouvoirs Publics face à l'immigration algérienne en banlieue nord de Paris de la Libération aux années 1960* », Thèse d'histoire contemporaine, Université Paris-Est Marne-la-Vallée, sous la direction de Loïc Vadelorge, 2013, p. 270 et suivantes.

²⁷¹ « [...] Une école où y'avait une classe où nous pouvions apprendre le français, une classe spéciale, sans euh... Pour que ce soit plus facile pour nous et en même temps je pense qu'ils ont aussi créé ces classes là pour pas déranger le rythme des autres élèves je suppose enfin... Et donc il y avait cette classe là dans une école qui était rue Le Vau dans le 14^{ème} », Entretien avec Altina Ribeiro, Op.cit. Antonio de Sousa a été scolarisé dans une Clin : « Y'avait des classes qu'on appelait dans certains endroits « d'intégration » à Saint-Maur-des-Fossés, c'était l'école Michelet, c'était une « classe d'initiation » donc je suis rentré dans une classe d'initiation. », Entretien avec Antonio de Sousa, Op.cit.

d'immigrés, ainsi qu'entre les enfants d'immigrés en fonction de leur pays d'origine.²⁷² Dans ce travail, il tente de dégager les différentes caractéristiques qui entrent en ligne de compte dans la réussite des enfants d'immigrés (ou des enfants qui ont eux-mêmes immigré) à l'école en France. La caractéristique prédominante reste l'origine sociale et M. Ichou définit que les enfants d'ouvriers d'origine étrangère ne sont guère plus défavorisés que leurs camarades Français venus du même groupe social. Il poursuit un peu plus loin dans l'article en disant que « *la profession du père des immigrés d'Europe du Sud, principalement du Portugal, indique une origine particulièrement rurale et défavorisée. Malgré cela, les enfants d'immigrés d'Europe du Sud ne se distinguent pas par des résultats scolaires très bas.* »²⁷³

Ces éléments sont en adéquation avec ce qui nous a été rapporté par les enseignantes du plateau, qui décrivent des élèves travailleurs et très assidus.²⁷⁴ Pourtant, relégués au second plan et vivant dans des conditions très difficiles, les Portugais du plateau auraient pu, face à une école inadaptée à leurs enfants allophones, avoir un geste de rejet envers elle ; comme en ont les habitants de la cité de la Halle que décrit Colette Pétonnet dans l'ouvrage « *Ces gens-là* »²⁷⁵. En effet, elle décrit des habitants qui, face à une école inadaptée à la population qui lui est dévolue, sont dans un état d'esprit de rejet et de fronde permanente envers l'institution scolaire. Les habitants de cette cité remettent sans cesse en cause la mission éducative de l'école en mettant en avant son rôle quasi unique d'apprentissage de l'écriture et de la lecture²⁷⁶, entrant alors sans cesse en conflit avec les enseignants qui sont taxés de « *s'occuper de ce qui ne les regarde pas* ».

Les Portugais du plateau se comportent tout autrement, acceptant que les enseignants ne se cantonnent pas à une simple transmission des savoirs ; par exemple, quand la maîtresse demande à ce que les petites portugaises se fassent couper les cheveux, parce qu'elle ne « *supporte pas les gens qui ont les cheveux dans la figure* »²⁷⁷ les mères chargent l'enfant de confier cette tâche à l'institutrice par peur de mal le faire si elles le font elles-mêmes.²⁷⁸ Autre exemple très intéressant :

« *Y'a eu un moment où la mairie nous envoyait, enfin on partait en rang avec les enfants portugais seulement, on se groupait à deux classes, une instit gardait les Français et l'autre emmenait les enfants portugais, aux douches à Coeuilly, aux bains douches à Coeuilly.* »²⁷⁹

Le fait d'emmener les enfants aux douches publiques sur le temps scolaire, et surtout en se basant sur leurs origines (ethniques ou sociales), aurait pu être vécu comme un affront par les parents, mais il n'en est rien. Au lieu de ça les instituteurs sont considérés comme intouchables :

²⁷² Ichou Mathieu, « *Différences d'origine et origine des différences : les résultats scolaires des enfants d'émigrés/immigrés en France du début de l'école primaire à la fin du collège* », Revue française de sociologie, janvier 2013, p. 5-52.

²⁷³ Ichou Mathieu, Ibid., note 23.

²⁷⁴ « *Mais c'était des enfants sérieux, les parents aussi étaient sérieux parce que les parents les envoyaient à l'école pour qu'ils s'intègrent vite, ils faisaient le maximum, tout ce qu'on demandait on l'avait dans la mesure du possible. Ils étaient coopérants. C'était un bon état d'esprit, j'aimais bien.* », Entretien avec Michelle Vibert, Op.cit.

²⁷⁵ Pétonnet Colette, « *Ces gens-là* », Paris, Editions F. Maspero, 1968, p. 114 à 119.

²⁷⁶ Pétonnet Colette, Ibid., p. 114-115.

²⁷⁷ Entretien avec Michelle Vibert, Op.cit.

²⁷⁸ Entretien avec Michelle Vibert, Ibid.

²⁷⁹ Entretien avec Michelle Vibert, Ibid.

« *Moi j'avais un prof qui balançait des balles de tennis, quand tu étais distrait... Boum ! Tu prenais une balle de tennis dans la tête [...] L'école c'était dur, les profs ils étaient durs, mais c'était justifié et puis ça nous apprenait davantage, puis... Tu arrivais à la maison tu n'avais pas le droit de te plaindre, parce que si tu te plaignais à la maison que le prof il t'avait fait si ou ça, tu prenais une toise !* »²⁸⁰

Décrits comme coopérants par les deux enseignantes, les parents semblent faire une totale confiance dans le corps enseignant. D'ailleurs, elles nous ont rapporté que s'ils étaient convoqués ils venaient mais qu'ils n'allaient pas à la rencontre des enseignants de manière spontanée en l'ayant eux-mêmes décidé. Les difficultés liées à la langue sont en très grande partie responsables de cet état de fait, par « pudeur »²⁸¹ on ne va pas à la rencontre des instituteurs que notre niveau de langue, médiocre, pourrait déranger. L'école et l'enseignant sont donc considérés par les parents des enfants portugais du bidonville comme « supérieurs », et par conséquent ils constituent un moyen de sortir de la condition immigrée et surtout d'avoir accès à la culture.²⁸²

Mais pour les enfants, l'école est surtout le lieu où l'on va se faire des amis, où l'on va devenir Français²⁸³.

1.2.3 - Amitiés bidonvilloises, amitiés campinoises

Quand nous avons questionné les deux enseignantes sur les relations entre les enfants du bidonville et les autres, elles n'ont pas su nous répondre. Aucun conflit majeur ne les a marquées ni l'une ni l'autre et d'après elles, il n'y avait pas de climat de rejet au sein de l'école par rapport aux enfants portugais. Pourtant leur aspect physique²⁸⁴ et le fait qu'ils ne soient pas francophones auraient pu être un frein et l'a d'ailleurs peut-être été dans une mesure non perceptible par les institutrices. L. Moreira, qui a fréquenté cette école du plateau nous a surtout parlé des amitiés qu'il y a nouées et des jeux avec les copains en sortant de l'école.

Le football est le jeu par excellence, bien qu'il soit dans l'incapacité d'y jouer à cause de problèmes de cheville, L. Moreira nous explique que ce jeu était quasi quotidien,²⁸⁵ ce qui est le premier indicateur témoignant de l'aspect sociabilisant de cette activité : même ceux qui n'y jouent pas y vont, ainsi ils s'intègrent au groupe. Ce que nous voulions savoir ce n'était pas tant si les enfants du bidonville jouaient, puisque c'était une évidence, mais surtout avec qui et quand ils le faisaient.

²⁸⁰ Entretien avec L. Moreira, Op.cit.

²⁸¹ « *Maman elle avait honte, elle ne voulait pas rencontrer les instits parce qu'elle parlait mal...* », Entretien avec A. Da Costa, Op.cit.

²⁸² « *C'était la fierté de maman ça, elle qui savait ni lire ni écrire... D'avoir une fille prof... Maman est très fière oh, ça oui... Ca je le sais* », Entretien avec A. Da Costa, Op.cit.

²⁸³ « *La France ça commençait par l'école, c'est tout... (Il sourit) de toute façon c'est là qu'on parlait français puisqu'à la maison les parents parlaient constamment portugais.* », Entretien avec Antonio de Sousa, Op.cit.

²⁸⁴ « *[...] Les autres on voyait bien que... C'était autre chose quoi, les petits portugais et les petites portugaises, qui étaient pas habillés comme les nôtres, ils n'étaient pas coiffés comme les nôtres, on voyait tout de suite ! [...] Les garçons moi ce qui m'avait frappée, c'est qu'ils avaient des vestes assez costaux avec un col en peau de lapin, chez nous ça se faisait pas hein ! [...] Puis les petites filles ben c'était un peu comme les petites filles de chez nous y'a 25, 30 ou 40 ans quoi ! Pas très moderne ! [...] Ils étaient comme avaient du être les petits Français 30 ans plus tôt quoi !* » Entretien avec Michelle Vibert, Op.cit.

²⁸⁵ « *Donc, y'avait les gars à l'école du plateau, donc à l'école ils jouaient au foot au plateau. Et donc quand ils sortaient, ils jouaient au foot dehors où y'a l'école.* », Entretien avec L. Moreira, Op.cit.

« L.G : Et vous jouiez des fois avec des gens qui étaient en dehors du bidonville ?

L.M : Ah ben oui ! Ben disons qu'il y avait Hassen Blimi, [...] donc lui il était aux Peupliers, à côté des Mordacs ce qu'on appelle « les Peupliers » et donc moi j'étais souvent avec eux. Alors on disait : « Allez, on va foutre une dérouté aux toss ! » Donc moi j'étais du côté des Français mais moi je ne jouais pas ! Donc y'avait... Y'avait Hassen, y'avait euh... Comment il s'appelait ? Doucan c'est un Juif, un copain juif et euh... Y'avait des Algériens, des Juifs, y'avait... C'est pour ça que je t'ai dit tu vois... On ne se posait pas de questions ! Français... Y'avait les manouches, y'avait tout ce que tu veux ! »²⁸⁶

Les enfants mélangés sans distinction d'origines sont néanmoins tous issus des classes populaires, s'ils ne vivent pas au bidonville, ils habitent à la cité des Peupliers ou dans l'un des deux plus grands regroupements de barres et de tours de Champigny, les Mordacs. Pourtant, la proximité résidentielle avec les pavillons coquets du village parisien est la même que celle qui sépare les barres et les tours du bidonville ; plus qu'une distance géographique il y a une distance sociale. On perçoit aussi dans l'extrait proposé, que les enfants ont conscience de leur différence, il y a les Français et les autres, pourtant dans leurs jeux les étrangers n'hésitent pas à se mettre du « côté des Français ». Cet aspect revient dans la pratique d'un autre jeu, un peu plus dangereux : la bataille de pommes²⁸⁷. Les enfants dans leurs jeux, apprennent les codes de la violence, de la domination et de la trahison, ils sont à tour de rôle dominés et dominants mais les « bandes » du haut et du bas s'affrontent à tour de rôle dans un climat de violence symbolique et non réelle.

En grandissant, Champigny, terrain de jeux, devient terrain dangereux, et la ségrégation raciale se fait clairement sentir :

« Y'a eu un moment fallait pas trop venir par ici dans les cités jardins quand tu étais Portugais, tu te faisais tabasser [...] On ne va pas dire que c'est du racisme ! Faut pas dire que c'est du racisme ! [...] C'était juste de la castagne voilà ! »²⁸⁸

Le témoin refuse de dire que les Portugais étaient victimes de racisme, car pour lui, affirmer qu'on est victime de racisme c'est accepter de dire qu'on est différent et que cette différence peut entraîner des situations de rejet. Mais comment défendre l'idée selon laquelle en une quinzaine d'années d'existence et une population oscillant entre 10 000 et 15 000 personnes au plus fort du phénomène, la présence du bidonville n'ait pas suscité de rejet ?

Cette partie nous a permis de voir à quel point la population portugaise du bidonville de Champigny a tenté de s'adapter à la société française avec des outils divers et variés. Mais au-delà de l'adaptation peut-on parler d'intégration effective et si oui dans quelles mesures ?

²⁸⁶ Entretien avec L. Moreira, Ibid.

²⁸⁷ « La bataille de pommes... Donc... (Il sourit) D'ailleurs on avait des pommiers, [...] On faisait des tas, puis y'avait ceux du bas contre ceux du haut, donc on faisait des bouts de bois pointus, on plantait la pomme et puis boum, on canardaît ! Alors c'était ceux du bas contre ceux du haut, puis après bon, y'avait les traîtres qui se mettent entre les deux ! », Entretien avec L. Moreira, Ibid.

²⁸⁸ Entretien avec L. Moreira, Ibid.

2 – Du bidonville à la ville : trajectoires des Portugais du plateau

Le sociologue ou l'historien qui réfléchit au processus d'intégration sociale doit absolument se tenir à distance de tout jugement de valeur. Il ne peut parler d'échec ou de réussite de l'intégration, d'autant qu'il n'y a aucune « loi » qui permette de mesurer l'intégration comme un thermomètre mesure la température.²⁸⁹ Nous avons déjà évoqué dans cette étude le fait que les individus qui émigrent pour des raisons économiques, ont en tête de revenir dans leur pays d'origine, comme c'est le cas pour les Portugais qui viennent à Champigny dans les années 1960. Entre 1950 et 1975, d'après les chiffres de la Préfecture de police de Paris, la proportion des retours toutes origines confondues avoisine les 50 %.²⁹⁰ Aussi, jusqu'à quel point pouvons-nous questionner l'intégration d'une communauté sans savoir quelle est la proportion de ses membres qui sont rentrés dans leur pays après quelques mois ou quelques années passés en France ? De fait, ceux-ci n'ont pas pu s'intégrer.

Pour ceux qui sont restés, mesurer leur degré d'intégration dans la société française est une tâche ardue. Gérard Noiriel, dans son article paru en 2005 dans la revue « *Hommes et Migrations* »²⁹¹, fait état d'une différence notable entre deux termes que l'on aurait tendance à confondre : « immigré » et « immigré ». Il précise que le premier terme, « immigré », met l'accent sur l'installation des populations et leur contribution au développement de la nation alors que le second terme « immigré » met l'accent sur le moment présent et sur le caractère transitoire du processus migratoire.²⁹² C'est au regard de cette définition, et sans parler d'« intégration réussie » mais d'un passage réussi du statut « d'immigré » à celui d'« immigré » que nous allons aborder cette dernière partie.

2.1 – Quitter le bidonville

2.1.1 - Pour la baraque de chantier ou l'hôtel

Le 13 Février 1966 a lieu la première opération de résorption du bidonville de Champigny, elle touche les hommes seuls, population qui est systématiquement visée en premier dans ce type d'opération, car elle semble être la plus facile à reloger. Suite à cette première intervention, les opérations vont se succéder : il y en a trois en juillet 1966, deux en septembre, et une en octobre. Au total à la fin de l'année 1966, ce sont 800 célibataires qui ont été évacués du bidonville pour être relogés dans les différents foyers du secteur.²⁹³

²⁸⁹ Noiriel Gérard, « *Immigration, antisémitisme et racisme en France (XIXe-XXe siècles) discours publics, humiliations privées* », Paris, Editions Fayard, 2007, p. 525-526.

²⁹⁰ Etude d'Alexis Spire citée dans Noiriel Gérard, Ibid, p. 527.

²⁹¹ Noiriel Gérard, « *Histoire de l'immigration en France. Etat des lieux, perspectives d'avenir* », Hommes et Migrations, n° 1 255, mai-juin 2005.

²⁹² L'auteur ajoute que le terme « immigré » est « devenu une catégorie statistique dont la définition rigide a été fixée par l'Institut national des études démographiques (Ined) pour des fins qui ne sont pas celles de l'historien. »

²⁹³ A.M. de Champigny, 512W24, Compte rendu de la réunion à la préfecture du Val-de-Marne au sujet de la résorption du bidonville de Champigny, 29 octobre 1965 dans Germani Laurine, Op.cit, p. 99.

Aucun de nos témoins ne nous a renseigné sur ce type d'habitat et dans notre corpus, les hommes qui ont vécu seuls au bidonville sont partis de leur propre initiative, c'est le cas de José Fidalgo qui est allé vivre dans un bungalow de chantier proposé par son nouveau patron²⁹⁴ :

« *Quand j'ai parti au Pecq pour la société à mon frère, on était logé sur place, c'était des baraques, mais c'était mieux qu'à Champigny, chacun il avait déjà son lit, [...] »*²⁹⁵

Les baraques de chantier ne sont guère plus spacieuses que les baraques du bidonville mais le confort minimum y est, avec un lit pour chacun des travailleurs et l'eau courante et des sanitaires collectifs dans un bâtiment voisin d'après les dires de José Fidalgo. Cependant, ce témoin n'y est pas resté très longtemps car les contraintes d'horaires et la vie en communauté devenaient trop pesantes²⁹⁶. Il a alors trouvé une chambre d'hôtel meublée dans Paris. Ces chambres d'hôtel qu'Alain Faure et Claire Levy-Vroelant étudient dans leur ouvrage commun sur les hôtels et garnis²⁹⁷, sont un autre mode de location très investi par les travailleurs immigrés du bâtiment ou de l'industrie dans les années 1960.

Confrontés à des marchands de sommeil qui leur louent des chambres souvent exiguës et sans confort, ils vivent dans des conditions de salubrité parfois comparables à celles des bidonvilles. Il n'en demeure pas moins que cette nouvelle étape pour J. Fidalgo va être un tremplin vers la location d'un appartement pour accueillir sa femme et ses filles ; ainsi il reste dans un type d'habitat précaire mais chemine vers une situation locative « standard ». Pour en arriver à ce résultat, J. Fidalgo a économisé pendant plus de six ans, solution qui lui semblait plus convenable que d'emmener ses enfants au bidonville :

« *[...] Y'avait des femmes, y'avait des enfants, vous vous rendez compte des enfants qui vivent dans un endroit comme ça ! C'était la misère. [...] Moi la preuve : pourquoi j'ai été 6 ans et demi sans emmener ma femme et mes filles ? Pour les emmener il fallait que je trouve un appartement, je n'allais pas... Pourtant y'en avait dans le bidonville, y'avait des familles, des enfants, mais je ne sais pas comment ils avaient le courage d'emmener une famille dans un endroit pareil ! Moi j'ai mis 6 ans et demi pour aller les chercher mais, je les ai emmenées dans un appartement...* »²⁹⁸

²⁹⁴ Le grand-père et l'oncle d'Antonio de Sousa ont été dans le même cas.

²⁹⁵ Entretien avec J. Fidalgo, Op.cit.

²⁹⁶ « *[...] J'ai parti travailler pour le patron qui nous logeait dans les baraques, les bungalows [...] Et plus tard, j'ai abandonné les baraques au patron et je suis venu dans un hôtel dans Paris l'er parce que... On n'était pas libre... [...] Y'avait les horaires et tout ça. Et puis le patron tu sais, il te donne la baraque mais... De l'autre côté... Tu dois le payer le loyer ce n'est pas gratuit hein !* », Entretien avec J. Fidalgo, Op.cit.

²⁹⁷ Faure Alain et Levy-Vroelant Claire, « *Une chambre en ville. Hôtels meublés et garnis parisiens 1860-1990* », Grâne, Editions Créaphis, 2007.

²⁹⁸ Entretien avec J. Fidalgo, Op.cit.

J. Fidalgo exprime deux sentiments dans cette partie de l'entretien : d'abord la difficulté de vivre loin de ses proches et ensuite la fierté à peine voilée d'être allé les chercher pour les faire vivre dans un appartement, alors que d'autres faisaient vivre leur femme et leurs enfants au bidonville. En réalité, il semblerait qu'il occulte un certain nombre d'évènements en racontant l'arrivée de sa femme et de ses filles. Nous rappelons en effet que nous avons eu l'occasion d'interroger sa fille, Altina Ribeiro. Elle nous a certes décrit une arrivée dans un appartement, mais comme sa mère n'a pas pu travailler et que son père comptait sur son salaire pour payer une partie du loyer²⁹⁹, la famille a dû déménager dans :

« Un hôtel où on avait une chambre [...] C'était une pièce en fait, donc notre lit et celui de mes parents étaient séparés... Puisque j'étais avec ma sœur, étaient séparés par un rideau, et puis nous avons un petit coin cuisine avec le strict minimum, euh... Les toilettes... Donc pas de salle de bains, et les toilettes il fallait traverser, puisqu'en fait, nous on était au rez-de-chaussée, de la cour de... De l'immeuble, près des poubelles (haussement de sourcils), il fallait traverser toute la cour et monter un étage et demi pour arriver aux toilettes (sourire forcé et hochement de tête) voilà... (Long soupir) »³⁰⁰.

J. Fidalgo a évincé cette partie de l'histoire à cause du revers qu'a été le retour dans un hôtel après les efforts consentis pendant plus de six ans ; ce sentiment d'échec ne fait pas partie pour l'enquêté du champ de ce qu'il est en mesure de livrer à l'enquêteur. Nous avons déjà fait le même type de remarque dans la seconde partie : ce témoin ayant eu des difficultés à nous livrer ses sentiments (notamment la peur lors du trajet vers la France et à son arrivée au bidonville), nous y avons eu accès grâce à l'entretien avec sa fille.

Altina, quant à elle, n'a pas eu de complexe à nous livrer cette partie de l'histoire afin que nous puissions mesurer l'ampleur du chemin parcouru par sa famille, elle nous dira d'ailleurs aux termes de l'entretien que les Portugais :

« Ne doivent rien à la France quand on voit ce que certains d'entre eux ont vécu ». ³⁰¹

Après un an passé dans cet hôtel, le père d'Altina a acheté un deux pièces dans le 20^{ème} arrondissement de Paris. C'est là que s'achève le parcours résidentiel en France de J. Fidalgo, qui vit toujours dans cet appartement du 20^{ème} arrondissement. Nous avons pu, grâce au parcours résidentiel de J. Fidalgo apprécier le cheminement nécessaire à l'intégration par le logement qui, dans ce cas précis, est assez rapide (un peu moins de huit années). En parallèle, de cet achat il a fait construire dans son village du Portugal un pavillon auquel il apportait tous les deux ans des améliorations en allant en vacances.³⁰² La grande

²⁹⁹ « Mais en fait il comptait sur le salaire de ma mère, pour pouvoir payer le loyer, [...] Donc comme elle a pas pu travailler euh... Mon père pouvait pas payer le loyer tout seul et je me souviens qu'il coûtait 550 Francs par mois et lui je crois qu'il gagnait dans les alentours de 1 000 Francs. », Entretien avec Altina Ribeiro, Op.cit. En effet, les travailleurs immigrés pour obtenir une carte de travail devaient passer une visite médicale et être déclarés « aptes ». L'épouse de J. Fidalgo n'a pas obtenu cette autorisation à cause d'une myopie très prononcée.

³⁰⁰ Entretien avec A. Ribeiro, Op.cit.

³⁰¹ Entretien avec A. Ribeiro, partie non enregistrée.

³⁰² « On y allait tous les deux ans, donc les années paires on allait au Portugal [...] Comme il était ici, en France, euh... Le peu de temps dont il disposait c'était pendant les vacances donc il ne pouvait pas lui aller aider d'autres personnes, ce n'était pas possible. Donc il payait. Il donnait un petit salaire aux gens. », Entretien avec A. Ribeiro, Op.cit.

majorité des immigrés d'origine maghrébine, comme le fait J. Fidalgo, mobilisent leurs économies pour la construction d'une maison dans leur pays.³⁰³ Il s'agit pour ces immigrés de ne pas perdre le lien qu'ils ont avec leur pays d'origine, et c'est aussi un indicateur de leur ascension sociale et du fait qu'ils ont réussi en venant en France³⁰⁴. Nous notons que ces immigrés font le choix de construire un pavillon dans le village mais qu'en France ils vivent à quatre dans un deux pièces³⁰⁵, ce qui constitue un symbole fort d'un besoin de reconnaissance de l'ascension sociale par la communauté d'origine. Cette réussite sociale se manifeste pour certains par la construction d'un pavillon en France.

2.1.2 - Pour le pavillon

Marie-Claude Blanc-Chaléard parle d'un accès aux HLM de l'ordre de l'exception pour les familles expulsées du plateau. En effet, elle avance des chiffres sans ambiguïté : d'après elle 90 % des familles ont été relogées soit en cité de transit soit dans des structures d'attente comme des centres d'hébergement³⁰⁶.

Pourtant, Denise Foucard nous a exposé un tout autre résultat en ce qui concerne le relogement des familles du bidonville :

« Puisque le Conseil Général était de la même couleur politique que la ville de Champigny, on a donc pu arriver à faire correspondre les choses, et on s'est mis à loger des Portugais dans les HLM qui étaient construits. Ce qui fait que petit à petit on a réussi à... Débarrasser ce qui avait dans le bidonville quoi. [...] Jusqu'à ce qu'on les loge tous ! On les a tous logés, à part ceux qui souhaitaient retourner au Portugal mais... Dans la majorité ils se sont tous relogés, y'a beaucoup de Portugais qui habitent Champigny, maintenant encore. »³⁰⁷

L'écart entre ces deux données est tellement flagrant qu'on ne peut les opposer strictement l'une à l'autre. D'abord, il nous faut comprendre ce qu'entend Denise Foucard par « reloger », car finalement elle parle d'un relogement de toute la population du bidonville, mais n'insiste

³⁰³ Boumaza Nadir, « territorialisation des Maghrébins : regroupement contraint et désir de dispersion » in Haumont Nicole (dir.), « La ville : agrégation et ségrégation sociales », Paris, Editions L'Harmattan, 1996.

³⁰⁴ « On voyait les gens partir pauvres et revenir riches, [...] Ils faisaient construire les plus belles maisons [...] Ca contribuait au fait que tout le monde pensait [...] Qu'on pouvait réussir en allant en France », Entretien avec Antonio de Sousa, Op.cit.

³⁰⁵ En effet, en 1973 en moyenne les ouvriers disposent de 18,6 mètres carrés par personne dans leur logement dans Aries Philippe et Duby Georges dir. « Histoire de la vie privée », tome 5 de la première guerre mondiale à nos jours, Editions Le Seuil, 1987, p. 69. Cette moyenne donne un peu plus de 74 mètres carrés pour la totalité du logement pour quatre personnes, ce qui paraît très grand pour le deux pièces que nous avons vu en allant faire l'entretien.

³⁰⁶ Blanc-Chaléard Marie-Claude, « Des bidonvilles à la ville : migrants des trente glorieuses et résorption en Région Parisienne », Habilitation à diriger des recherches, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, sous la direction d'Annie Fourcault, 2008, Chapitre 5.

³⁰⁷ Entretien avec Denise Foucard, Op.cit

pas sur le caractère durable de ce relogement. Peut-être englobe-t-elle les cités de transit et les centres d'hébergement d'urgence dans la même catégorie que les HLM ? En faisant un tel amalgame, forcément le relogement prend une toute autre ampleur et l'élue évince les problèmes graves qu'il y a dans les cités de transit ou les centres d'hébergement.³⁰⁸ La formule de Muriel Cohen et Cédric David résume d'ailleurs parfaitement le caractère paradoxal de ces lieux : « *entre dispositif d'urgence et pérennisation du provisoire, entre action sociale et contrôle policier, entre ségrégation spatiale et intentions d'assimilation* »³⁰⁹ A la limite du « ghetto » les cités de transit apparaissent comme un déplacement de la misère d'un endroit à un autre, une transposition du bidonville d'un endroit à l'autre. Dans ces conditions, la tentation de faire l'amalgame avec les HLM, qui à l'époque sont synonymes de modernité, est bien trop grande pour l'élue campinoise.

D'autre part, M-C Blanc-Chaléard et Denise Foucard prennent en compte uniquement les derniers habitants, ceux qui ont résisté aux différentes opérations de résorption, et que la municipalité a fini par déloger avant le passage des bulldozers :

« *C'est parce que nous avons réussi une dernière opération sur Bonneuil je crois bien, où tous ceux qui restaient dans le bidonville, tous ceux qui restaient là on les avait tous logés et nous avons... Ils étaient partis depuis quelques heures qu'il y avait déjà les bulldozers de la ville de Champigny qui allaient bouleverser tout le terrain entièrement, pour que rien ne se remette dedans. Ça s'est fini comme ça, mais ils étaient tous logés.* »³¹⁰

Mais qu'en est-il de ceux qui sont partis avant la résorption ? Impossible de le savoir.

En effet, dans notre corpus nous n'avons entendu parler que d'un relogement en HLM, celui du frère de L. Moreira et sa famille. Les autres sont partis soit pour vivre dans une baraque de chantier ou dans un hôtel comme J. Fidalgo (en particulier les hommes seuls), mais beaucoup de familles se sont tournées vers la construction ou l'achat d'un pavillon individuel : c'est le cas de la famille de L. Moreira (qui a acheté un pavillon) et de celle d'A. Da Costa (qui a construit un pavillon).

Rappelons que ces deux familles avaient déjà des maisons dans le bidonville et que celle d'A. Da Costa, nous l'avons précédemment expliqué, était déjà dotée d'un confort largement supérieur à celui de la moyenne dans le bidonville. Pour cette famille, la résorption va constituer un tremplin pour accéder à une habitation plus moderne et mieux équipée (« *C'était une maison avec le chauffage, les douches et tout.* » ; « *Là dans celle-là y'avait la salle de bains... Des vraies toilettes et puis tout ce qui allait bien* »).³¹¹ En effet, le père d'A. Da Costa a été indemnisé quand il a dû quitter sa maison avec sa famille. Dans le cadre

³⁰⁸ « *La cité de la Halle (nom inventé par l'auteure) ne constituerait-elle pas un « univers carcéral » ? Autrement dit la contrainte administrative et psychologique exercée par la société, les conditions économiques toujours défavorables dans la population, l'éloignement par rapport aux lieux d'habitation traditionnels, auquel s'ajoute par voie de conséquence une vie matérielle, morale et culturelle par bien des aspects différente de la vie sociale qui l'entoure [...]* », Petonnet Colette, « *Ces gens-là* », Op.cit., p. 238.

³⁰⁹ Cohen Muriel et David Cédric, « *Les cités de transit : le traitement urbain de la pauvreté à l'heure de la décolonisation* », Métropolitiques, 29 février 2012.

³¹⁰ Entretien avec Denise Foucard, Op.cit.

³¹¹ Entretien avec L. Moreira, Op.cit., Entretien avec A. Da Costa, Op.cit.

des projets d'aménagements initiés par le gel des terrains du plateau en 1958, il y a eu une extension de la zone concernée et de nombreux pavillons (dont l'existence est souvent antérieure à l'existence du bidonville) ont été détruits.³¹² Cette procédure comprend l'indemnisation des propriétaires des pavillons concernés, et comme le dit A. Da Costa : «*Ah bah papa, ça a été le début de sa fortune quand on a dû partir !* »³¹³ Cet élément nous montre que les procédures d'expropriation ne sont pas uniquement négatives et permettent aux familles expulsées de pouvoir construire ailleurs grâce à l'indemnité qui leur a été allouée. L. Moreira lui, a suivi ses parents quand ils ont dû quitter le bidonville, cependant il n'a pas su nous dire s'il y a eu ou non une indemnisation pour sa famille ; en théorie comme la construction érigée par son beau-père était totalement illégale³¹⁴, il ne devrait pas y en avoir eu, mais nous n'avons aucune certitude à ce sujet.

Les deux pavillons où ont abouti ces deux témoins se trouvent non loin de l'emplacement du bidonville : celui de la famille de L. Moreira est à Champigny dans le même quartier que là où était le bidonville et celui d'A. Da Costa est à Ormesson-sur-Marne, à six kilomètres à peine de Champigny. Comme pour les Italiens de Montreuil on observe un phénomène d'«*essaimage* » autour de la ville de Champigny et dans tout le Val de Marne³¹⁵ sous la forme fréquente de la maison individuelle portant la marque du métier de ces spécialistes du bâtiment³¹⁶.

L'accès au pavillon témoigne d'une individualisation du mode d'habitat au détriment du logement collectif. Cet élément, conjugué à l'accès au confort beaucoup plus marqué, en adéquation avec l'évolution de l'accès au confort généralisé dans la France des années 1970³¹⁷, inscrit la communauté portugaise de Champigny dans une intégration résidentielle incontestable. L'achat d'un bien immobilier en France indique une ferme intention de rester dans le pays et d'y être intégré, ainsi nous sommes loin des travailleurs venus pour quelques mois ou quelques années dans le but d'envoyer de l'argent dans leur pays d'origine. Nous avons là un élément supplémentaire qui, conjugué aux autres vus précédemment dans cette partie, nous permet d'affirmer que les immigrés portugais du plateau qui sont restés en France après leur départ du bidonville ont réussi leur passage de statut d'immigré à celui d'immigrant.

2.2 – Portugais en France et Français au Portugal, ou l'impossible retour

2.2.1 - Double culture et construction de l'identité personnelle

³¹² C'est là l'une des préoccupations de l'association syndicale des propriétaires de Champigny (ASPC), qui lutte contre l'expropriation de 180 pavillons sur cette zone. Germani Laurine, Op.cit., p. 77.

³¹³ Entretien avec A. Da Costa, Op.cit.

³¹⁴ «*Donc il lui a loué le truc et lui il a fait une « maison » enfin entre guillemets, une baraque en parpaings avec des tuiles et tout sans permis de construire, sans rien du tout ! Voilà, puis après on a habité là-bas jusque dans les années 74 !* » Entretien avec L. Moreira, Op.cit.

³¹⁵ «*[...] Principalement à Champigny, [...] Après on s'est éparpillé dans le Val-de-Marne, donc... Villiers, Créteil, Saint-Maur-des-Fossés, Sucy-en-Brie...* », Entretien avec Antonio de Sousa, Op.cit.

³¹⁶ Blanc-Chaleard Marie-Claude, «*L'espace étranger en banlieue parisienne : les italiens à Nogent et Montreuil* », in Fourcaut Annie, «*La ville divisée, les ségrégations urbaines en question. France XVIIIe-XXe siècles* », Paris, Editions Créaphis, 1996.

³¹⁷ En 1973, 97 % des logements français ont l'eau courante et 65 % ont une baignoire ou une douche contre 58,4 % qui ont l'eau courante et seulement 10 % qui ont une douche ou une baignoire en 1954. Aries Philippe et Duby Georges, Op.cit., p. 71.

L'acculturation des enfants du bidonville à la société Française s'est faite, comme nous l'avons expliqué précédemment, en très grande partie par le biais de l'école, et des sociabilités développées autour de cette dernière. Cependant, à ce stade de la recherche, une question demeure : comment les enfants ont-ils réussi à conserver l'identité de leur groupe d'origine en s'intégrant dans le même temps à un autre groupe ? Autre interrogation : ont-ils construit une double identité où ont-ils été dans l'obligation ou dans le désir de choisir l'une des deux ?

Là encore, nous ne pouvons faire de généralités avec les réponses obtenues lors des entretiens, néanmoins, nous avons choisi deux cas et les avons étudiés pour montrer à quel point les situations varient d'un individu à l'autre.

Comme l'expliquent Rémi Leveau et Dominique Schnapper³¹⁸, la forme de la migration est étroitement liée au sens que les immigrés donnent à cette migration et à leur attitude à l'égard de la société d'installation. C'est ainsi que dans les années 1930 « *certaines populations d'Europe centrale* » rêvaient de « *se fondre dans la population française* »³¹⁹.

Pour autant, « se fondre dans la population » du pays d'accueil, ne signifie pas systématiquement renoncer aux pratiques communautaires. Dans les faits, les choses sont plus complexes. Prenons le cas d'Antonio de Sousa, pour qui l'intégration à la société française passait par l'abandon des pratiques liées à sa communauté d'origine :

« Dès l'école primaire, j'ai voulu côtoyer des Français, j'ai très peu côtoyé un environnement de la communauté portugaise, hormis au travers de mes parents [...] Vous vous sentez différent, et ça c'est le sentiment que j'ai eu moi, même en étant pas au bidonville, euh... Parce que... [...] Au vu du travail qui était pas qualifié, de mes parents, comme beaucoup d'autres parents portugais, en plus à la Varenne Saint-Hilaire³²⁰, on avait pas les moyens de se loger décentement, [...] Dans une chambre qui devenait pour nous notre maison, avec d'autres familles, avec des ouvriers dans la cave [...] Tous mes copains [...] Je les ai jamais fait venir à la maison pour pas qu'ils voient dans quelles conditions je vivais.[...] J'avais honte de mes parents parce qu'ils étaient Portugais, parce qu'ils parlaient portugais, [...] Mes copains quand ils me

³¹⁸ Leveau Rémi et Schnapper Dominique, « *Etre immigré en France* » in. Aries Philippe et Duby Georges dir. Op.cit., p. 491 à 525.

³¹⁹ Leveau Rémi et Schnapper Dominique, Ibid., p. 495-496.

³²⁰ La Varenne Saint Hilaire est le quartier le plus huppé de Saint-Maur-des-Fossés déjà dans les années 1970 et encore aujourd'hui.

voyaient avec mes parents, je me cachais pour pas qu'ils voient que j'étais Portugais. »³²¹

Le rejet qu'exprime Antonio de Sousa pour ses origines n'est autre que la remise en cause de la position sociale inférieure qu'elles entraînent. En effet, il assimile le fait d'être Portugais, à la différence et à la pauvreté. Son désir d'accéder à la « normalité » entraîne le rejet de tout ce qui ne correspond pas au nouveau système de valeur dans lequel il veut s'inscrire. Ce phénomène, traduit une envie profonde d'intégration à un nouveau groupe de référence et passe par l'abandon total de toutes les pratiques, gestes et coutumes liés à son groupe d'origine. Antonio n'a pas transmis la culture portugaise à ses enfants, qu'il a eu avec « *une périgourdine* », autre indicateur témoignant de son fort désir d'intégration³²² ; il ne leurs a pas appris le portugais et comme il le dit : « *ils sont issus de parents Français... Bon moi j'ai la double nationalité mais ils sont Français.* » Aujourd'hui, maintenant qu'il se sent totalement intégré, Antonio de Sousa revient vers cette double culture et la considère comme une richesse³²³, son roman, qui s'inspire de son histoire personnelle s'intitule d'ailleurs « *Excellence d'un immigré intégré* »³²⁴.

Pourtant, malgré lui Antonio de Sousa continuera à répondre, dans la sphère privée, aux us et coutumes de sa communauté d'origine par le biais de ses parents. Il nous a confié que dans son enfance il allait en famille sur les terrains vagues auxquels la destruction du bidonville a laissé place pour faire des barbecues sauvages³²⁵. Cet élément est très important et nous révèle un attachement pour les lieux. Malgré le fait que les immigrants de Champigny aient vécu des années de difficultés au bidonville, les lieux conservent une charge symbolique positive, et une revanche s'amorce : faisant désormais partie à part entière de la société française, les immigrants des années 1960 reviennent sur les lieux pour y passer un moment de fête, donnant aux terres bidonvilloises un nouveau statut.

Le deuxième cas que nous souhaitons aborder en ce qui concerne la construction de l'identité personnelle c'est celui d'A. Da Costa, qui elle, est née en France :

« Je suis la seule à être née en France (silence) Tout à l'heure je vous ai montré dans les photos une photo de ma marraine, ma marraine elle m'aime beaucoup mais quand elle me raconte les souvenirs, elle me raconte les souvenirs de mon frère et de ma sœur qui sont nés dans la maison d'à côté de la sienne quoi (au Portugal), moi je suis vraiment une transplantée [...] Une fois dans la maison au Portugal, je rentrais... Et j'entendais ma grand-mère parler à ma

³²¹ Entretien avec Antonio de Sousa, Op.cit.

³²² Leveau Rémi et Schnapper Dominique, Op.cit., A propos de l'intégration en France des immigrants : « *Le mariage avec une Française constitue la forme extrême de cette intégration* », p. 512.

³²³ « *Je suis quelqu'un d'assez ouvert, [...] Prendre conscience de l'histoire familiale, de l'héritage culturel, historique etc.... Ca vient quand on s'y intéresse, moi c'est venu très tard et [...] J'écris aussi pour mes enfants puisqu'ils vont retrouver une partie de moi et une partie de ma famille au travers de mes écrits.* » Entretien avec Antonio de Sousa, Op.cit.

³²⁴ De Sousa Antonio, « *Excellence d'un immigré intégré* », Paris, Broché, 2011. Le livre est inspiré de la vie de son auteur en voici le résumé : « Emmanuel a consacré sa vie à s'intégrer à la société française jusqu'à couper les ponts avec sa famille d'immigrés portugais. Devenu arrogant, il n'a de cesse d'humilier les autres, y compris les immigrants. Son intronisation dans une confrérie d'Excellence est le summum de sa réussite. Il a un accident de la route le jour même où il apprend le décès de son père. Il ne se rendra pas à ses funérailles. Par la suite, il est plongé épisodiquement dans des retours à son enfance, des moments chassés de sa vie qu'il revit comme réels. Ces phénomènes qu'il cherche à comprendre, vont l'obliger à effectuer un parcours initiatique sur son passé familial lié à l'histoire de l'immigration en France. »

³²⁵ « *Dans les années 80, on se retrouvait comme ça, en famille là-bas, y'avait de l'espace, on faisait des barbecues sauvages...etc.* » Entretien avec Antonio de Sousa, Ibid.

mère, [...] Dire « l'étrangère » en parlant de moi... Parce que j'étais née à l'étranger »³²⁶.

L'enquêtée ici nous soumet une problématique totalement différente de celle du témoin précédent, nous sommes dans le cas où l'individu se sent rejeté par sa communauté d'origine à travers sa famille notamment. N'étant pas née au Portugal mais ayant baigné dans la culture portugaise toute son enfance, A. Da Costa ne semble pas avoir compris le rejet dont elle était la cible. Elle nous a donc dit avoir eu beaucoup de mal à construire son identité, et quand nous lui avons demandé quel impact sur elle a eu la migration de ses parents, elle nous a fait la réponse suivante :

« Des problèmes d'identité, je crois que j'ai du dire une fois « je suis campinoise », je ne suis pas Française, je ne suis pas Portugaise, je suis campinoise avec ce que ça inclu y compris vis-à-vis de la migration portugaise et en fait je suis campinoise et citoyenne du monde. Donc ce matin, je suis allée à la préfecture avec un jeune élève (A. Da Costa est professeure dans le secondaire) pour sa demande de dossier de régularisation voilà. C'est ma façon d'être citoyenne du monde. »³²⁷

En mal identitaire et se sentant rejetée, A. Da Costa s'est créée une identité propre, qui lui permettait d'allier à la fois l'identité française et l'identité portugaise sans être obligée de choisir l'une ou l'autre, et surtout sans être dans l'attente de l'acceptation par tel ou tel groupe. En aidant certains de ses élèves à obtenir des papiers en France, elle lutte contre le rejet dont elle a elle-même souffert.

2.2.2 - « Etre étranger dans son pays »³²⁸

Quand ils sont arrivés, les immigrés du plateau ne rêvaient que de rentrer un jour dans leur Portugal natal, mais petit à petit ils se sont fait une nouvelle vie en France, ont trouvé de nouveaux repères et ont surtout vu leur famille s'agrandir³²⁹. C'est le premier motif que les enquêtés nous ont donné lorsque nous avons voulu savoir pourquoi leurs parents et proches n'étaient pas retournés au Portugal. Les grands-parents, ne voulant pas être privés de leurs petits-enfants préfèrent rester en France.

Par ailleurs, nous l'avons vu précédemment, ces anciens ruraux se sont faits à la vie urbaine et surtout au confort urbain après avoir quitté le bidonville. Ils vivent tous en milieu urbain avec toutes les commodités à proximité et dans des appartements ou des pavillons où tout le confort moderne est présent.³³⁰ *A contrario*, au Portugal le village s'est vidé, les gens ont émigré ou sont décédés et les conditions de confort n'ont pas sensiblement évolué ; au

³²⁶ Entretien avec A. Da Costa, Op.cit.

³²⁷ Entretien avec A. Da Costa, Op.cit.

³²⁸ « [...] Etre étranger à l'étranger c'est normal, mais être étranger chez soit, c'est déjà plus compliqué ! Parce que là-bas on est Français ! On n'est pas Portugais ! », Entretien avec A. Ribeiro, Op.cit.

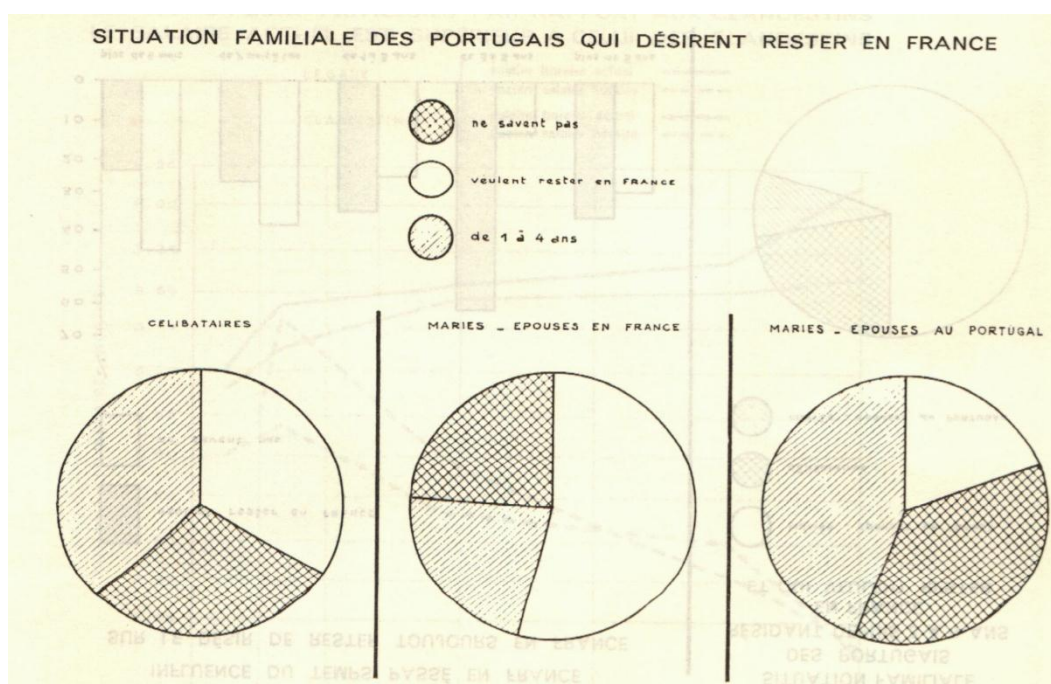
³²⁹ « Et en fait du coup entre temps ben nous on s'est marié, on a eu des enfants, donc ma mère elle se dit : « ben maintenant on va plus avoir les enfants et les petits-enfants ». » Entretien avec A. Ribeiro, Op.cit.

³³⁰ Quand nous avons demandé à J. Fidalgo si il pensait retourner vivre au Portugal quand il a ramené sa famille il nous a répondu la chose suivante : « Si, c'est une bonne question, si je pensais. Je pensais de retourner une fois à la retraite... Mais... Mais ma femme elle n'a pas voulu et moi je lui donne raison de rester parce que la raison principale, c'est que on est à 30 kilomètres de la ville, on dans le nord du Portugal d'abord, le nord qui est un peu plus abandonné. [...] » Entretien avec J. Fidalgo, Op.cit.

contraire la désertification a entraîné la mort de certains villages, comme l'explique Altina Ribeiro :

« Parce que en plus au village y'a rien depuis... A part l'électricité, l'eau courante et les rues qui sont mieux (elle fait la moue). Ca n'a pas évolué, au contraire c'est pire ! Parce que avant y'avait une école, elle a fermé ! Le cimetière il a doublé, parce que les gens ils meurent, mais ils ne naissent pas ! Et là à la place de l'école ils ont créé un... Une maison de retraite ! Donc c'est un village qui se meurt »³³¹.

C'est ainsi que les tendances que l'on observe sur le graphique ci-dessous vont se confirmer après 1965 : plus de la moitié des Portugais mariés qui ont leur épouse en France désirent y rester cette année-là, tendance qui s'accroîtra dans les années suivantes.



Hommes et Migrations, n° 105, 1965.

Les femmes sont les premières à freiner le retour au pays, d'abord pour des raisons familiales, mais aussi la vie en France leurs a donné de plus grandes libertés, et a permis l'évolution des mentalités de leurs maris :

« [...] Les Portugais quand ils ont quitté le Portugal, les hommes, avaient une mentalité très... Très stricte, très machiste, euh... Ben la femme pouvait aider l'homme dans les champs mais pas l'inverse [...] Quand ils sont arrivés ici, en

³³¹ Entretien avec Altina Ribeiro, Op.cit

France, l'homme a trouvé du travail dans le bâtiment ou dans les usines, la femme a trouvé du travail, donc en faisant des heures de ménage soit chez les particuliers soit dans les bureaux. [...] Et les femmes se sont retrouvées très vite dé-bor-dées ! Et petit à petit, la seule façon de s'en sortir, c'était de les aider à la maison ! Donc ils sont devenus moins machos (elle esquisse un sourire). On a vu, les hommes, aller faire les courses, faire à manger, s'occuper des enfants, c'était fabuleux ! Et quand on repart au pays et bien... On retrouve cette... Automatiquement les femmes, elles se retrouvent à la cuisine et les hommes, ils repartent voir leurs copains au bistrot ! Donc, y'a un échec ! Et les femmes, cette liberté qu'elles avaient retrouvée ici, ben elles la perdent en partant là-bas ! »³³²

Au-delà de l'accès à une vie meilleure, elles sont désormais autant que les hommes décisionnaires dans la vie de la famille et si elles refusent de retourner au village, les maris n'ont d'autre choix que de se plier à leur décision comme l'explique Altina :

« Parce que le retour... Euh... Ma mère a été la seule du village à s'opposer au retour. Parce que le retour, c'est une deuxième immigration »³³³

Sur place, ceux qui sont partis de longue date ne sont plus considérés comme appartenant à la communauté, ils sont devenus Français à part entière. Revenus chaque année ou tous les deux ans en vacances, l'émigré devient un étranger que tout sépare désormais de la communauté villageoise³³⁴.

Ce rejet renvoie les immigrés aux difficultés rencontrées à l'arrivée en France, ainsi ce retour fait figure de double peine pour les immigrés portugais des années 1960 (d'où l'expression utilisée par A. Ribeiro de « *deuxième immigration* »).

Le cinéaste José Vieira, qui a travaillé avec Gérard Noiriél dans les années 1990³³⁵, a vécu durant son enfance dans le bidonville de Massy au sein duquel il y avait une importante présence portugaise.

Devenu adulte, il s'est intéressé aux questions d'immigration en France, notamment à l'immigration portugaise et à la question du retour au pays :

« Au moment de la retraite, il découvre que chez lui ce n'est plus là-bas, c'est ici. C'est une prise de conscience terrible [...]. On voit combien l'émigration détruit les gens. C'est un aspect, mais je crois qu'elle a aussi une dimension d'émancipation, d'ouverture. Car pour ces paysans qui vivaient au village comme des serfs, tenus dans l'ignorance la plus totale, l'émigration a permis de s'ouvrir, de découvrir le monde. Mais, en partant, ils ne sont pas du tout

³³² Entretien avec Altina Ribeiro, Op.cit.

³³³ Entretien avec Altina Ribeiro, Ibid.

³³⁴ Leveau Rémi et Schnapper Dominique, Op.cit., p. 512.

³³⁵ « En 1989-1990, j'ai travaillé pour le magazine Racines sur France 3, avec Gérard Noiriél, en réalisant sept épisodes de 26' dans toutes sortes de communautés immigrées » Entretien de José Vieira avec Anne Brunswic, avril 2010. www.annebrunswic.fr.

conscients qu'ils vont perdre leur chez soi. Lorsqu'ils le comprennent, c'est un coup de massue. Il est trop tard. On ne revient pas en arrière. »³³⁶

Ce sentiment « d'impossible retour » nous l'avons retrouvé chez beaucoup de Portugais issus de l'immigration que nous avons questionnés, notamment suite à la projection publique du film « *Les Emigrés* » de J. Vieira à laquelle nous avons assisté en mars dernier. Les débats à la suite de la projection tournaient autour de cette double difficulté d'être en France des « Français d'origine portugaise » (et pas des « Français tout court ») et au Portugal des étrangers.

Cette difficulté est l'expression d'un paradoxe : d'un côté il y a le sentiment selon lequel les Portugais en France restent des « étrangers » et d'un autre le rejet subi quand on retourne au pays.

Dans cette partie, nous avons pu apprécier dans quelle mesure le processus d'*individuation* s'est opéré chez la population du bidonville par un affaiblissement de la conscience collective. Cet affaiblissement vient des contacts plus fréquents et plus profonds avec les membres d'autres groupes d'une part et l'augmentation de la densité matérielle d'autre part. Ces deux facteurs étant majeurs dans le processus de changement social, ils ont agi sur les Portugais, leurs permettant ainsi une intégration à la société française.

Conclusion

³³⁶ Entretien de José Vieira, Op.cit.

Nous avons réalisé ce mémoire sur la base d'un plan en trois parties, la première étant intégralement consacrée à la méthodologie utilisée. Cette étape était nécessaire afin de pouvoir expliquer comment nous avons constitué notre source, puis notre corpus, ainsi que pour légitimer l'utilisation exclusive de sources orales. Les deux autres parties nous ont permis de répondre à de nombreuses interrogations. Dans la partie 2, nous avons tenté de montrer quelles étaient les raisons du départ des migrants portugais vers la France puis, nous avons dégagé les principales caractéristiques discriminantes de l'habitat bidonvillois à Champigny. Dans la troisième et dernière partie, nous avons essayé de montrer comment les Portugais du bidonville se sont adaptés puis intégrés à la société française en observant leur manière de vivre et leurs trajectoires, notamment résidentielles.

L'un de nos objectifs, en réalisant cette étude, était de poursuivre notre travail de master 1, en interrogeant une source complémentaire mais aussi différente de celle de l'année dernière. Différente au niveau matériel, puisqu'il s'agit d'une source orale alors qu'en première année de master nous avons travaillé sur la base d'archives imprimées ; mais aussi et surtout en ayant le point de vue d'autres acteurs. Loin des élus, préfets et autres ministres, nous souhaitions interroger ceux dont la parole n'avait pas été entendue ni même écoutée, principalement les immigrés eux-mêmes.

Comme nous l'avons expliqué dans la première partie, cette étude comme c'est le propre de toute étude historique, a muté au cours de la recherche. Nous débarrassant de nos préjugés, nous avons pu appréhender l'espace du bidonville, ses habitants, leurs patrons, les enseignants, et tous les autres acteurs avec lesquels des contacts ont été établis sur la période, sous un angle nouveau. Ainsi, nous avons pu déterminer que le bidonville est un espace ni homogène, ni perméable.

Nos préoccupations allant bien au-delà de la simple structure du bidonville, nous voulions connaître les gens qui y vivaient, connaître leur histoire, leur parcours, celui de leurs enfants. Cet aspect nous a donné l'opportunité de comprendre par quels moyens la mémoire individuelle devient mémoire collective. En effet, nous avons pu dégager des caractéristiques communes aux individus étudiés, lesquels formaient une communauté spécifique avec ses règles et ses codes. Néanmoins, nous avons aussi pu également apprécier la multiplicité des situations vécues. En effet, ce n'est pas parce que ces individus appartenaient au même espace géographique, à la même communauté, qu'ils sont des répliques les uns des autres. Ce microcosme de société qu'est le bidonville recouvre diverses réalités, divers types de rapports et diverses aspirations d'un individu à l'autre, ce que nous avons montré au travers de nos différents témoins.

La question de l'intégration restant centrale dans ce mémoire, nous nous devons d'y répondre : oui les Portugais de Champigny se sont intégrés, oui ils sont devenus en une génération des Français d'origine portugaise.

Pourtant, aujourd'hui, le sentiment collectif que cette immigration s'est faite de manière silencieuse est très fort. Le cinéaste J. Vieira résume bien ce sentiment quand il dit que l'intégration des Portugais n'a intéressé personne en France car elle n'a pas « fait de vague »

contrairement à celle des anciennes colonies qui est marquée par une culpabilité de la part de l'Etat français.³³⁷

« A leur insu, les gens sont pris dans la tourmente de l'histoire. Ce qu'ils vivent chacun comme une aventure individuelle, il faut en donner un éclairage plus large. Ils sont partis parce que c'était la misère, mais ils sont aussi venus dans un pays qui les appelait. L'appel de la France en direction des pays du sud était très fort. Le patronat avait un immense besoin de main d'œuvre. On entend encore des Portugais dire "heureusement que la France était là pour nous accueillir", en s'imaginant que la France avait fait envers eux une démarche humanitaire ! Nous avons attendu en moyenne cinq ans pour sortir de l'illégalité, aujourd'hui le stage dure plutôt dix ou quinze ans ! Dans le film sur les Roms de Roumanie auquel je travaille en ce moment, je montre qu'ils sont des immigrés comme les autres, qu'eux aussi cherchent une vie meilleure, qu'eux aussi rêvent de bâtir une maison au pays. Evidemment, ces gens qui vivent dans un bidonville sont dans une telle situation de misère, d'ignorance, de discrimination, qu'ils n'imaginent pas que trente ou quarante ans plus tôt, d'autres ont vécu la même chose. Il se trouve que le bidonville des Roms où j'ai tourné à Massy n'est qu'à trois cents mètres de celui où j'ai grandi. Je leur ai montré les photos de mon enfance, ils ne me croyaient pas. »³³⁸

Très ancrée dans l'actualité, la question des bidonvilles Roms en France est le reflet de difficultés nouvelles. Alors même que les Portugais, Algériens, Italiens, Espagnols et bien d'autres ont dû batailler pour s'intégrer dans une France qui réclamait leur force de travail à corps et à cris durant les Trente Glorieuses, on peut légitimement se demander si un jour l'intégration des Roms se fera dans une France où le spectre de la crise est brandi sans relâche depuis 2008, et où le racisme revit ses heures de gloire³³⁹.

Bibliographie

³³⁷ Discussion avec J. Vieira à la suite de la diffusion de son film « *Les Emigrés* », mars 2014.

³³⁸ Entretien de José Vieira avec Anne Brunswic, avril 2010. www.annebrunswic.fr.

³³⁹ « *Les données communiquées par le Ministère de l'Intérieur sur les actes et menaces à caractère raciste, antisémite et antimusulman marquent, une fois agrégées, une forte augmentation pour l'année 2012 : la somme des actes et menaces à caractère raciste, antisémite et antimusulman s'élève à 1.539, ce qui représente une hausse de 23 %* ». Rapport 2012 de la Commission nationale consultative des droits de l'Homme (CNCDH) « *Racisme, antisémitisme et xénophobie en France* » consultable sur www.cncdh.fr.

Ouvrages – Articles – Travaux universitaires

Méthodologie

Bertaux Daniel, « *Les récits de vie. Perspective ethnosociologique* », Paris, Editions Nathan, 2005 [1997]

Bourdieu Pierre et Chartier Roger, « *Le sociologue et l'historien* », Paris, Editions Agone, 2010

Chartier Roger, « *La nouvelle histoire culturelle existe-t-elle ?* », Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques, n° 31, 2003

Chamboredon Hélène, Pavis Fabienne, Surdez Muriel, Willemez Laurent, « *S'imposer aux imposants. A propos de quelques obstacles rencontrés par des sociologues débutants dans la pratique et l'usage de l'entretien* », Genèses, n° 16, 1994

Descamps Florence, « *L'historien, l'archiviste et le magnétophone. De la constitution de la source orale à son exploitation* », Paris, Editions du Comité pour l'Histoire Economique et Financière de la France, 2005

Etudes d'histoires orales

Burdy Jean-Paul, « *Le Soleil noir, un quartier de Saint-Etienne 1840-1940* », Lyon, Editions Presses Universitaires de Lyon, 1989

Pettonnet Colette, « *On est tous dans le brouillard* », Paris, Editions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques (CTHS), 2012 [1981]

Sur l'immigration

Blanc-Chaleard Marie-Claude, « *Histoire de l'immigration* », Paris, Editions La Découverte, 2001

Blanc-Chaleard Marie-Claude, « *Des bidonvilles à la ville : migrants des trente glorieuses et résorption en Région Parisienne* », Habilitation à diriger des recherches, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, sous la direction d'Annie Fourcaut, 2008

Cohen Muriel, « *Regroupement familial : l'exception algérienne (1962-1976)* », Plein droit, n° 95, avril 2012

Ichou Mathieu, « *Différences d'origine et origine des différences : les résultats scolaires des enfants d'émigrés/immigrés en France du début de l'école primaire à la fin du collège* », Revue française de sociologie, janvier 2013

Lounici Fathia, « *Les Pouvoirs Publics face à l'immigration algérienne en banlieue nord de Paris de la Libération aux années 1960* », Thèse d'histoire contemporaine, Université Paris-Est Marne-la-Vallée, sous la direction de Loïc Vadelorge, 2013

Noiriel Gérard, « *Immigration, antisémitisme et racisme en France (XIXe-XXe siècles) discours publics, humiliations privées* », Paris, Editions Fayard, 2007

Noiriel Gérard, « *Histoire de l'immigration en France. Etat des lieux, perspectives d'avenir* », Hommes et Migrations, n° 1 255, mai- juin 2005

Safi Mirna, « *Le processus d'intégration des immigrés en France : inégalités et segmentation* », Revue française de sociologie, 1/2006 (Vol. 47)

Sur le logement

Faure Alain et Levy-Vroelant Claire, « *Une chambre en ville, Hôtels meublés et garnis parisiens 1860-1990* », Grâne, Editions Créaphis, 2007

Fourcaut Annie, « *La banlieue en morceaux. La crise des lotissements défectueux en France dans l'entre-deux-guerres* », Grâne, Editions Créaphis, 2000

Germani Laurine, « *L'habitat immigré dans la banlieue rouge des années 1960 : Les Portugais à Champigny-sur-Marne (1957-1970)* », Mémoire de Master 1, Université Paris-Est Marne la Vallée, sous la direction de Loïc Vadelorge, 2013

Martin-Langlet Anne, « *L'habitat collectif et les initiatives patronales dans l'industrie textile septentrionale entre les deux guerres* », Revue du Nord, janvier 2008, n° 374, p. 153-172

Pettonnet Colette, « *Ces gens-là* », Paris, Editions F. Maspero, 1968

Sayad Abdelmalek, « *Un Nanterre Algérien, terre de bidonvilles* », Paris, Editions Autrement, 2005

Voldman Danièle (dir.), « *Désirs de toit* », Paris, Editions Créaphis, 2010

Volovitch-Tavares Marie-Christine, « *Portugais à Champigny, le temps des baraques* », Paris, Editions Autrement, 1995

Sur la ville et la banlieue

Fourcaut Annie, « *La ville divisée, les ségrégations urbaines en question. France XVIIIe-XXe siècles* », Paris, Editions Créaphis, 1996

Gutwirth Jacques et Pettonnet Colette (dir.) « *Chemins de la ville enquête ethnologiques* », Paris, Editions du CTHS, 1987

Haumont Nicole (dir.), « *La ville : agrégation et ségrégation sociales* », Paris, Editions L'Harmattan, 1996

Rhein Catherine, « *Intégration sociale, intégration spatiale* », L'Espace géographique, mars 2002, p. 193-207

Sur la maternité et la vie privée

Aries Philippe et Duby Georges (dir), « *Histoire de la vie privée* », Tome 5 de la Première Guerre Mondiale à nos jours, Editions Le Seuil, 1987

Sohn Anne-Marie, « *Comptes rendus* », Revue d'histoire moderne et contemporaine, n° 53-3, 2006

Revue

Hommes et Migrations, n° 105, mars 1965

Internet

www.annebrunswic.fr

www.archives.seine-et-marne.fr

www.cncdh.fr

www.eduscol.education.fr

www.film-documentaire.fr

www.idfhabitat.fr

Filmographie

Bozzi Robert, « *Les gens des baraques* », 1995, France, 88 minutes

CRDP académie de Créteil, « *Histoire et Mémoires des immigrations* », 2008, France, 330 minutes

Vieira José, « *Les Emigrés* », 2009, France, 75 minutes

Annexes

Liste des annexes

- 1 - Tableau récapitulatif des entretiens retranscrits
- 2 - Tableau récapitulatif des entretiens non retranscrits
- 3 - Questionnaire habitants
- 4 - Questionnaire élue
- 5 - Questionnaire enseignantes
- 6 - Questionnaires descendants
- 7 - Retranscription d'un entretien d'habitant (L. Moreira)
- 8 - Retranscription de l'entretien de l'élue de la municipalité (Denise Foucard)
- 9 - Retranscription de l'entretien d'une enseignante (Annette Gondelle)
- 10 - Retranscription de l'entretien d'un descendant (Altina Ribeiro)
- 11 - Document récapitulatif des résultats des élèves du plateau pour la classe de Michelle Vibert (nom de jeune fille Ouvrard) année scolaire 1962-1963
- 12 - Rapport d'inspection d'Annette Gondelle (nom de jeune fille Blonde) 21 Octobre 1964

1 – Tableau récapitulatif des entretiens retranscrits

	Entretien 1	Entretien 2	Entretien 3	Entretien 4	Entretien 5	Entretien 6	Entretien 7	Entretien 8
Date de l'entretien	10/01/2014	11/01/2014	13/01/2014	17/01/2014	21/01/2014	15/02/2014	20/02/2014	25/02/2014
Lieu de l'entretien	Domicile du témoin Montreuil (93)	Domicile du témoin Champignys/Marne	Domicile du témoin Champignys/ Marne	Domicile du témoin Paris (20ème)	Mon domicile	Domicile du témoin Champignys/Marne	Domicile du témoin Champignys/Marne	Domicile du témoin Champignys/Marne
Type de logement du témoin	Pavillon individuel datant des années 1990	Appartement prog. Mixte municipalité 1997	Pavillon individuel datant des années 1980	Appartement type HLM	Pavillon individuel St Maur des Fossés	Pavillon individuel datant des années 1970	Pavillon individuel datant des années 2010	Pavillon individuel datant des années 1970
Durée entretien	104'03	37'11	91'33	42'24	83'43	40'	57'30	29'02
Contact	Archives	Archives	Archives	Proche	Archives	Archives	Archives	Proche
Sexe	F	F	M	M	M	F	F	F
Nom	Altina Ribeiro	Denise Foucard	L. Moreira	José Fidalgo	Antonio de Sousa	Annette Gondelle	A. Da Costa	Michelle Vibert
Age	53 ans	90 ans	63 ans	84 ans	47 ans	69 ans	53 ans	74 ans
Situation par rapport au bidonville	Fille d'un travailleur célibataire	Elue de la municipalité	Ancien habitant (8 ans)	Ancien habitant (6 mois)	Petit-fils et neveu de travailleurs célibataires	Enseignante à l'école du Plateau	Ancienne habitante (5 ans)	Enseignante à l'école du Plateau
Entretien nous renseigne sur...	1 Transmission de la mémoire 2 Vécu des enfants immigrés Portugais 3 Trajectoires	1 Enjeux pour la municipalité 2 Traitement de la part de la municipalité	1 Quotidien d'un enfant puis d'un adolescent dans et autour du bidonville 2 Sociabilités 3 Trajectoires	1 Quotidien d'un travailleur célibataire dans le bidonville 2 Trajectoires	1 Transmission de la mémoire 2 Vécu des enfants immigrés portugais 3 Trajectoires	1 L'école du Plateau 2 Rapport à la scolarisation 3 Hygiène des enfants	1 Souvenirs d'une personne très jeune au moment des faits 2 Sociabilités 3 Trajectoires	1 L'école du Plateau 2 Rapport à la scolarisation 3 Hygiène des enfants
Remarque(s)	Entretien difficile à démarrer, beaucoup de digressions. On en tire beaucoup sur le plan de la mémoire et du vécu en tant qu'enfant d'immigré.	Le témoin garde la ligne tenue par la municipalité à l'époque en assumant certaines positions dissimulées à ce moment-là. Très instructif.	Entretien très riche. Le témoin a des souvenirs et faits très précis à raconter. Très instructif.	Entretien riche. Beaucoup de détails. Nous renseigne bien sur l'aspect du travail des immigrés portugais de l'époque.	Un témoin qui parle beaucoup de lui, de son parcours. Mais on en tire beaucoup sur le plan de la mémoire et du vécu en tant qu'enfant d'immigré.	Entretien très riche du point de vue de la scolarisation des enfants du bidonville. Le témoin était très ému de revenir sur cette partie de sa vie.	Entretien difficile à mener car le témoin était très jeune au moment des faits; On en tire quand même parti en jouant la carte du souvenir (souvent reconstitué)	L'entretien ne donne pas d'informations nouvelles mis à part la question des douches prises par les élèves sur le temps scolaire.
Documents Fournis			Photos privées et photos d'école			Rapport d'inspection 1964		Photos d'écoles et documents internes école du Plateau

2 – Tableau récapitulatif des entretiens non retranscrits

	Entretien 1	Entretien 2	Entretien 3
Date de l'entretien	12/02//2014	17/02/2014	21/03/2014
Nom	Daniel Martin	M-C VolovitchTavares	Rose Nunes
Intérêt pour le témoin	Membre du Centre Régional de Documentation Pédagogique (CRDP) de Créteil, M. Martin a contribué à la réalisation d'un DVD en 2008 sur le thème des immigrations en France et notamment l'immigration portugaise.	Auteure de l'ouvrage « <i>Portugais à Champigny le temps des baraques</i> »	Rencontrée lors d'une soirée sur le thème de l'immigration portugaise, Mlle Nunes s'est montrée lors des débats très concernée par la question de "l'impossible retour" elle-même confrontée à cela au sein de sa famille.
Lieu de l'entretien	Lieu de travail de M. Martin (Créteil)	Dans un café (Paris)	Dans un café (Paris)
Durée entretien	Environ deux heures	Environ une heure et demie	Environ trois heures
Contact	Archives	Archives	Soirée culturelle
Sexe	M	F	F
Age	Sans importance	Sans importance	32 ans
Rapport au bidonville	A effectué des recherches en lien	A effectué des recherches en lien	Aucun
L'entretien nous renseigne sur...	1) Il nous a parlé de son expérience 2) Echange sur la méthode	1) Elle nous a parlé de son expérience 2) Echange sur la méthode 3) Evocation d'épisodes rapportés par des individus ayant vécu dans le bidonville	1) La transmission de la mémoire 2) La quête identitaire 3) La notion de retour au pays
Remarque(s)	Monsieur Martin nous a indiqué qu'il avait réalisé des entretiens pour faire le DVD consultables aux archives de Champigny auxquelles il a versé une très grande partie de ses documents de travail en février dernier. Nous espérions avoir d'autres contacts mais monsieur Martin avait les mêmes que nous.	Nous espérions avoir d'autres contacts mais cela paraissait compliqué car les témoins interrogés par Madame Volovitch-Tavares vivaient tous au Portugal quand elle les a interrogés. D'autre part, son livre a été publié il y a vingt ans, elle n'a plus de contact avec les enquêtés et n'a pas semblé être en mesure de nous en donner d'autres.	Mlle Nunes a partagé ses interrogations avec nous concernant sa quête d'identité. Elle nous a permis de faire émerger cette question d'un point de vue plus "jeune" car les deux enquêtés qui nous ont parlé de cette question sont d'une autre génération (elle a 32 ans et eux 47 et 53 ans)
Raison pour laquelle l'entretien n'est pas retranscrit	Entretien non enregistré	Pas d'informations utiles au point de nécessiter une retranscription	L'entretien a été retranscrit partiellement.

3 – Questionnaire anciens habitants

Q n°	Ancien Habitant
1	Quand êtes-vous arrivé en France ?
2	Etes-vous né en France ou au Portugal ?
3	Quel âge aviez-vous à votre arrivée ? (pour ceux qui sont nés au Portugal)
4	Par quel moyen de transport êtes-vous venu ?
5	Quelles ont été les étapes de votre voyage ?
6	Qu'est-ce qui a motivé votre départ ? (ou celui des parents)
7	Quelle était votre situation familiale à votre arrivée ?
8	Quand vous (ou vos parents) êtes arrivés en France pensiez-vous y rester définitivement ?
9	Était-ce uniquement une étape pour pouvoir retourner au Portugal ?
10	Pourquoi ? (faire justifier l'envie de partir, de rester à l'enquêté)
11	Étiez-vous propriétaire au Portugal ? (tenter de savoir ce que les enquêtés laissent au Portugal)
12	Envoyiez-vous de l'argent à de la famille restée au Portugal ?
13	Quand et comment êtes-vous (ou vos parents) arrivé(s) dans le bidonville de Champigny ?
14	En partant du Portugal vous saviez déjà où vous alliez habiter en arrivant ?
15	Qui vous a parlé/dirigé vers le bidonville de Champigny ?
16	Est-ce que vous avez été aidé pour passer en France ? (tenter de savoir s'il y a eu des passeurs)
17	Avant d'arriver connaissiez-vous déjà des personnes qui étaient parties pour aller vivre en France ?
18	Avant d'arriver connaissiez-vous déjà des personnes qui vivaient dans le bidonville ?
19	En arrivant avez-vous construit votre cabane vous-même ?
20	Pouvez-vous me la décrire ? Matériaux et taille ? Équipements ?
21	Avec quels matériaux l'avez-vous construite ? (pour ceux qui l'ont construite eux-mêmes)
22	Avez-vous reçu de l'aide pour la construction ? (en main d'œuvre ou en matériel)
23	Comment avez-vous pu transporter le matériel nécessaire ?
24	Quelles étaient les conditions pour vivre dans la cabane ?
25	Combien payiez-vous de loyer pour y vivre ?
26	Qui était le propriétaire de la cabane ?
27	A combien y viviez-vous ?
28	Y avait-il des femmes et des enfants ?
29	Combien de temps avez-vous vécu dans le bidonville ?
30	Quand vous êtes arrivé dans le bidonville, pensiez-vous que cela était temporaire ?
31	Avez-vous amélioré au fil du temps votre cabane ?
32	Avez-vous changé d'endroit dans le bidonville ou êtes vous toujours resté au même endroit ?
33	Avez-vous vécu ailleurs que dans le bidonville de Champigny ? (s'intéresser là aux trajectoires)
34	Quelles étaient vos relations avec les autres habitants du bidonville ?

35	Y'avait-il des membres de votre famille élargie dans le bidonville ?
36	Avez-vous retrouvé des gens du Portugal ? (pour ceux qui ont vécu avant au Portugal)
37	Y avait-il des immigrés originaires d'ailleurs que du Portugal ?
38	Est-ce que ces immigrés avaient les mêmes relations avec les Portugais que les Portugais entre eux ?
39	Y avait-il des conflits entre les habitants ? si oui, de quel type ?
40	Y avait-il des fêtes ? Des réunions ? Des veillées ?
41	Racontez-moi vos journées (pour les hommes)
42	Avez-vous travaillé de manière régulière ?
43	Comment s'organisaient vos journées ?
44	A quelle heure partiez-vous travailler et à quelle heure rentriez-vous ?
45	Dans quel secteur travailliez-vous ?
46	Combien étiez-vous payé ?
47	Quelles étaient vos relations avec vos collègues de travail ? (Portugais et autres)
48	Quand vous étiez au bidonville pendant votre temps libre que faisiez-vous ?
49	Racontez-moi vos journées (pour les femmes)
50	Aviez-vous un moyen de gagner de l'argent ? (couture, vente de choses diverses...)
51	Comment se passait les tâches ménagères ?
52	Où faisiez-vous les courses ?
53	Y alliez-vous avec d'autres personnes ?
54	Par quels moyens de transports ?
55	Où se faisait l'approvisionnement en nourriture?
56	Est-ce que vous mangiez les mêmes choses qu'au Portugal ?
57	Quels étaient les aliments principaux de votre alimentation quotidienne ?
58	Où pouviez-vous trouver des produits portugais ?
59	Aviez-vous un potager ?
60	Pour les repas de fêtes, faisiez-vous des repas particuliers ? (demander une description)
61	Quel moyen de transport utilisiez-vous ?
62	Pour vous rendre au travail ?
63	Transport en commun ?
64	Transport individuel ? Voiture ? Vélo ? Cyclomoteur ?
65	Pouvez-vous me décrire les installations sanitaires du bidonville ?
66	Aviez-vous accès à l'eau ?
67	Où étaient les lieux d'aisance ?
68	Au-delà des problèmes d'hygiène individuelle, y avait-il d'autres problèmes ?
69	Y avait-il des rats ou autres parasites ?
70	Quand et comment se faisait le ramassage des ordures ?
71	Que pouvez-vous me dire sur la propreté générale des chemins dans le bidonville ?

72	Y avait-il de la boue ?
73	Quand il pleuvait, y avait-il des accidents dus à d'éventuels glissements de terrains ?
74	Comment fait-on pour se soigner quand on vit dans un bidonville ?
75	Comment consulter un médecin ? PMI ?
76	Se procurer des médicaments ?
77	Quelles étaient les maladies les plus courantes ?
78	Y avait-il des médecins/infirmiers qui venaient dans le bidonville ?
79	Est-ce que la sage-femme venait faire accoucher les femmes au bidonville ?
80	Arrivait-il que les femmes accouchent sans sage-femme avec l'aide des autres femmes ?
81	Ce n'était pas difficile d'avoir des enfants quand on vivait dans un bidonville ?
82	Quel était le comportement des hommes face aux naissances ?
83	Est-ce que les femmes utilisaient des moyens de contraception ? Si oui lesquels ?
84	Où se faisait la sépulture des personnes qui décédaient ?
85	Quel était le rapport à l'école ?
86	Les parents envoyaient-ils facilement les enfants à l'école ?
87	Est-ce que le fait qu'un enfant sache lire et écrire va changer quelque chose au sein de la famille ?
88	Quel est votre meilleur souvenir à l'école ? (pour les enfants)
89	Quel est votre pire souvenir à l'école ? (pour les enfants)
90	Quand on est un enfant du bidonville est-ce qu'on a des copains qui n'y vivent pas ?
91	Est-ce qu'on va jouer chez les enfants qui ne vivent pas au bidonville ?
92	Est-ce que les enfants qui ne vivent pas dans le bidonville viennent jouer dans le bidonville ?
93	Y avait-il des cours pour adulte ?
94	Y avait-il des cours d'apprentissage d'un métier ? (par exemple la couture ou la menuiserie)
95	Où avaient lieux ces cours ?
96	Étaient-ils payants ?
97	Qui dispensait ces cours ? La municipalité ? Des associations ?
98	Y participiez-vous ?
99	Si oui qu'est ce que cela vous apportait ?
100	Était-ce un lieu de sociabilité ?
101	Pouvez-vous me parler des moments de loisir au sein du bidonville ainsi qu'à l'extérieur ?
102	Y avait-il des fêtes ? Des réunions ? Des veillées ?
103	Y avait-il de la musique ? Qui en faisait ? Quels instruments ? A quelle occasion ?
104	Y avait-il de la danse ? Qui en faisait ? Quel type ? A quelle occasion ?
105	Y avait-il des jeux collectifs comme du football par exemple ?
106	Y avait-il des jeux de société ? (cartes par exemple)
107	Alliez-vous à l'Eglise ?
108	Est-ce que vous aviez une place réservée dans l'église ?

109	Est-ce que certains sermons parlaient de vous ?
110	Est-ce que des gens de l'Eglise venaient dans le bidonville ?
111	Est-ce que des associations comme le Secours Catholique ou Emmaüs venaient dans le bidonville ?
112	Quels sont les loisirs des enfants dans le bidonville ?
113	A quoi jouaient les enfants dans le bidonville ? Jeux de société ?
114	Est ce que les enfants avaient accès à des clubs de sport ? De musique ? Autres ?
115	Les enfants jouaient-ils au foot ? Si oui, est-ce qu'ils jouaient avec les équipes de Français ?
116	Comment protéger les enfants dans le bidonville ?
117	Face au froid en hiver ?
118	Face au manque d'hygiène ?
119	Face aux maladies ?
120	Qui étaient les personnes de l'extérieur qui venaient au bidonville ?
121	Y avait-il des médecins/infirmiers ?
122	Des personnels de Mairie ?
123	Y avait-il des associations "humanitaires" ?
124	La police ?
125	La police de Salazar ? (PIDE)
126	Y avait-il des chefs dans le bidonville ?
127	Décrivez-moi ce qui vous fait dire qu'ils étaient les chefs ?
128	Est-ce qu'ils s'occupaient de discuter avec les Pouvoirs Publics ?
129	Comment étaient nommés ces chefs ? Vote ?
130	Etaient-ils reconnus de tous ou y avait-il des tensions autour d'eux ?
131	Parlez-moi des relations avec le voisinage proche
132	Y avait-il des formes d'aide ? Par exemple des services rendus.
133	Est-ce que les voisins du bidonville y entraient ?
134	Où avez-vous habité quand vous avez quitté le bidonville ?
135	Avez-vous été expulsé ou êtes vous parti de votre plein gré ?
136	(dans le cas de l'expulsion) Avez-vous été relogé ? Où ? Dans quelles conditions ?
137	(dans le cas du relogement) Etiez-vous heureux dans le nouveau logement ?
138	Avez-vous continué à habiter à Champigny après la destruction du bidonville ?
139	Avez-vous construit votre maison à Champigny ?
140	Si oui avec qui ?
141	Comment ? (au sens financier)
142	En combien de temps la maison a-t-elle été terminée ?

4 – Questionnaire élue

Denise Foucard	
1	Parlez-moi un peu de vous
2	Quand et où êtes vous née ?
3	Où avez-vous grandi ?
4	Est-ce que vos parents étaient engagés politiquement ?
5	Avez-vous fait des études ? Si oui, lesquelles ?
6	Quel a été votre parcours professionnel ?
7	A quelle période avez-vous été élue à la mairie de Champigny ?
8	Quelle y était votre fonction ?
9	Aviez-vous une mission spécifique à ce poste ?
10	Quand avez-vous pris connaissance de l'installation de baraques sur le plateau ?
11	Qui vous en a parlé en premier ?
12	Quand ont eut lieu les premières constatations par les services municipaux sur place ?
13	Quand vous y êtes-vous personnellement rendue pour la première fois ?
14	Vous souvenez-vous quelle a été votre impression ?
15	A ce moment-là, la mairie recevait-elle déjà des plaintes ? Si oui, de qui ?
16	Pouvez-vous me décrire les cabanes et l'environnement dans lesquels vivaient les habitants ?
17	Matériaux ? Taille ? Equipements ?
18	Voies d'accès ?
19	Transports en commun ?
20	Pouvez-vous me décrire les installations sanitaires du bidonville lors des premières arrivées ?
21	L'accès à l'eau ?
22	Les lieux d'aisance ?
23	Quel type de population vivait dans les cabanes du plateau ?
24	A combien y vivaient-ils ?
25	Y avait-il des femmes et des enfants ?
26	Comment qualifieriez-vous l'évolution des baraques du plateau ?
27	Quand a-t-on commencé à parler de "bidonville" ?
28	Le type de population a-t-il changé ? Si oui, quand et comment ?
29	Le nombre d'habitants a-t-il évolué rapidement ou lentement à votre avis ?
30	Parlez-moi de la question de la scolarisation des enfants du bidonville.
31	Comment la commune a-t-elle fait face à l'augmentation du nombre d'enfants qu'elle devait scolariser ?
32	Comment les enseignants géraient l'arrivée de ces nouvelles populations ?
33	Quels ont été les problèmes liés à la scolarisation de ces enfants ?
34	Les parents envoyaient-ils facilement les enfants à l'école ?

35	Y avait-il des cours pour adultes ?
36	Y avait-il des cours d'apprentissage d'un métier ? (par exemple la couture ou la menuiserie)
37	Où avaient lieu ces cours ?
38	Etaient-ils payants ?
39	Qui dispensait ces cours ? La municipalité ? Des associations ?
40	Comment se faisait l'accès aux soins pour les gens du bidonville ?
41	Comment consulter un médecin ? PMI ?
42	Se procurer des médicaments ?
43	Quelles étaient les maladies les plus courantes ?
44	Y avait-il des médecins/infirmiers qui venaient dans le bidonville ?
45	Est-ce que la sage-femme venait faire accoucher les femmes au bidonville ?
46	Arrivait-il que les femmes accouchent sans sage-femme avec l'aide des autres femmes ?
47	Au-delà des problèmes d'hygiène individuelle, y avait-il d'autres problèmes ?
48	Y avait-il des rats ou autres parasites ?
49	Quand et comment se faisait le ramassage des ordures ?
50	Que pouvez-vous me dire sur la propreté générale des chemins dans le bidonville ?
51	Y avait-il de la boue ?
52	Quand il pleuvait, y avait-il des accidents dus à d'éventuels glissements de terrains ?
53	Où se faisait la sépulture des personnes qui décédaient ?
54	Qui étaient les personnes de l'extérieur qui venaient au bidonville ?
55	Y avait-il des médecins/infirmiers ?
56	Des personnels de mairie ?
57	Y avait-il des associations "humanitaires" ?
58	La police ?
59	La police de Salazar ? (PIDE)
60	A votre connaissance, quelles étaient les relations entre les membres du bidonville ?
61	Y avait-il des immigrés originaires d'ailleurs que du Portugal ?
62	Est-ce que ces immigrés avaient les mêmes relations avec les Portugais que les Portugais entre eux ?
63	Y avait-il des conflits entre les habitants ? Si oui, de quel type ?
64	Y avait-il des fêtes ? Des réunions ? Des veillées ?
65	Y avait-il des chefs dans le bidonville ?
66	La mairie avait-elle un interlocuteur privilégié pour dialoguer avec elle ?
67	Quels étaient les rapports entre la mairie et les représentants du bidonville ?
68	Les habitants faisaient-ils valoir leurs revendications à la mairie ?
69	Où et dans quelles conditions travaillaient les immigrés Portugais ?

70	A votre connaissance avaient-ils tous des contrats de travail ?
71	A votre connaissance les travailleurs portugais du bidonville étaient bien traités par leurs employeurs ?
72	Parlez-moi des relations avec le voisinage proche
73	Y avait-il des formes d'aide ? Par exemple des services rendus.
74	Est-ce que les voisins du bidonville y entraient ?
75	Quel type de problème la présence des immigrés portugais posait en dehors du bidonville ?
76	Dans la rue ?
77	Dans les transports en commun ?
78	Chez les commerçants ?
79	Qui étaient les propriétaires des terrains sur lesquels il y avait le bidonville ?
80	Face à eux quelles étaient les marches de manœuvre de la mairie ?
81	Et les marges de manœuvre de l'Etat ?
82	Pouvez-vous me dire quelles aides a apporté la municipalité aux habitants du bidonville ?
83	Travaux d'adduction et d'assainissement ?
84	Accès aux soins médicaux ?
85	Scolarisation ?
86	Ramassage des déchets ?
87	Amélioration des voies et chemins ?
88	Vivres ?
89	Comment étaient financés ces aides et travaux ?
90	Pouvez-vous me dire ce que l'Etat a fait pour améliorer les conditions de vie dans le bidonville ?
91	Participations financières ?
92	Relogement de certaines familles ?
93	Pouvez-vous me parler des relations de la mairie avec les autres administrations ?
94	Y avait-il des collaborations ?
95	Y avait-il des rencontres ?
96	Que pouvez-vous me dire sur les antennes administratives de la rue de Dunkerque ?
97	Qui a voulu les installer ?
98	La mairie était-elle d'accord ?
99	Pourquoi à cet endroit ?
100	Comment la résorption s'est-elle faite à Champigny ?
101	Y avait-il beaucoup de familles réfractaires ?
102	Y a-t-il eu des scènes de violence ?

5 – Questionnaire enseignantes

Enseignantes	
1	Parlez-moi un peu de vous
2	Quand et où êtes vous née ?
3	Où avez-vous grandi ?
5	Avez-vous fait des études ? Si oui, lesquelles ?
6	Quel a été votre parcours professionnel ?
7	A quelle période avez-vous travaillé à l'école de Champigny ?
8	A quel moment de votre carrière situez vous cette période ?
9	Combien de temps êtes-vous restée à ce poste ?
10	Où êtes-vous allée après ?
11	Où se situait l'école dans le bidonville ?
12	Était-elle en plein cœur du bidonville ?
13	Comment vous y rendiez-vous ? Voiture ? Transports en commun ?
14	Parlez-moi de l'environnement de l'école ?
15	Y avait-il des commerces à proximité ?
16	Y avait-il des habitations proches ? Si oui, de quel type ?
17	Quand avez-vous pris conscience de la spécificité du public qui vous était confié ?
18	Aviez-vous beaucoup d'enfants non francophones dans votre classe ?
19	Avez-vous reçu une formation spécifique liée à cette question ?
20	Comment faisiez-vous pour vous faire comprendre de ces enfants ?
21	Y avait-il des différences d'aspects entre ces enfants immigrés et les autres ?
22	Etaient-ils habillés différemment des autres ?
23	Matériellement avaient-ils tout le nécessaire ? (Fournitures scolaires)
24	Savez-vous comment se faisait l'accès aux soins pour les enfants du bidonville ?
25	Voyaient-ils des médecins ?
26	Quelles étaient les maladies les plus courantes à l'école ?
27	Y avait-il des épidémies spécifiques ? Des parasites (types poux/puces) ?
28	Y avait-il des médecins/infirmiers qui venaient à l'école ?
29	Les parents envoyaient-ils facilement les enfants à l'école ?
30	Aviez-vous des rapports avec les parents ?
31	Quelles étaient vos impressions en ce qui concerne le rapport des parents à l'école ?
32	Y avait-il des cours pour adultes à Champigny ? (dans votre établissement ou d'autres)
33	Y avait-il des cours de français ?

34	Y avait-il des cours d'apprentissage d'un métier ? (par exemple la couture ou la menuiserie)
35	Où avaient lieu ces cours ?
36	Etaient-ils payants ?
37	Qui dispensait ces cours ? La municipalité ? Des associations ?
38	Parlez-moi de la question de l'implication de la mairie dans la scolarisation
39	Votre école a-t-elle été spécialement ouverte face à l'augmentation du nombre d'enfants à scolariser ?
40	Comment les enseignants géraient-ils l'arrivée de ces nouvelles populations ?
41	Quels ont été les problèmes liés à la scolarisation de ces enfants ?
42	A votre connaissance, l'Etat a-t-il pris des mesures spécifiques en faveur de cette école ?
43	Participations financières ?
44	Mise en place de personnels supplémentaires ?
45	Racontez-moi votre meilleur et votre pire souvenir lié à cette période.

6 – Questionnaire descendants

Altina Ribeiro	
1	Parlez-moi un peu de vous
2	Quand et où êtes vous née ?
3	Avez-vous vécu au Portugal? Si oui, à quel âge êtes-vous arrivée en France ?
4	Où avez-vous grandi ?
5	Avez-vous fait des études ? Si oui, lesquelles ?
6	Quel est votre métier ?
7	Avez-vous des enfants ?
8	D'après ce que l'on vous a racontée comment était le bidonville ?
9	Comment votre père vous en a parlé ?
10	D'autres personnes que lui vous en ont parlé ? Qui ?
11	Quel était le travail de votre père ?
12	Où travaillait-il ?
13	Que savez-vous de ses relations avec son patron et ses collègues ?
14	Que vous a-t-il dit de particulier à ce sujet ?
15	Pouvez-vous me dire ce qui a poussé votre père à quitter le Portugal ?
16	Le manque de travail au Portugal ?
17	Des conditions de vie difficiles sur place ?
18	Des opinions politiques ?
19	Que vous a-t-il raconté sur son arrivée ?
20	Quel âge avait-il ?
21	Par quel moyen de transport est-il venu ?
22	Quelles ont été les étapes de son voyage ?
23	Était-il célibataire à son arrivée ?
24	Où et comment se sont rencontrés vos parents ?
Si le père était déjà à la tête d'une famille, poser les questions suivantes :	
25	Combien y avait-il d'enfants ?
26	Est-ce que le père retournait souvent au Portugal ?
27	Quand l'épouse et les enfants sont-ils venus en France ?
28	Savez-vous comment votre père s'est retrouvé au bidonville de Champigny ?
29	Y avait-il des connaissances ? (quelles soient proches ou lointaines ?)
30	Est-ce que il a été guidé pour y aller ?
31	A-t-il lui-même guidé des gens pour venir vivre au bidonville ?
32	Après avoir vécu au bidonville ou a-t-il vécu ?

33	A-t-il été expulsé ou est-il parti de lui-même ? En cas d'expulsion, demander les détails.
34	Est-il retourné au bidonville après l'avoir quitté ? (pour aider, pour rendre visite à des amis par exemple)
35	A-t-il construit un pavillon ?
36	Où ?
37	Avec qui ?
38	En combien de temps ?
39	Au moment de son départ, votre père était-il propriétaire au Portugal ?
40	Envoyait-il de l'argent à de la famille restée au Portugal ?
41	Aujourd'hui votre père est-il propriétaire au Portugal ?
42	Si oui, est-ce que c'est lui qui a construit sa maison là-bas ? A quelle période ?
43	Dans quel pays vit-il aujourd'hui ?
44	Votre père vous a-t-il parlé des problèmes qu'il a rencontrés dans le bidonville ?
45	La promiscuité avec les personnes avec lesquelles il partageait sa cabane ?
46	Les problèmes liés à l'hygiène ?
47	Autres ?
48	Avez-vous le sentiment qu'il occultait certains aspects de sa vie dans le bidonville ?
49	Quand avez-vous pris conscience de l'importance de cette partie de l'histoire de votre père ?
50	Quand vous en a-t-il parlé pour la première fois ?
51	Vous en a-t-il parlé spontanément ou c'est vous qui l'avez questionné sur le sujet ?
52	Qu'en avez-vous pensé ?
53	Pouvez-vous me parler de ce qui vous a poussé à écrire votre histoire ?
54	Votre famille ?
55	Un devoir de mémoire par rapport à la communauté portugaise de France ?
56	Malgré les conditions de vie difficiles, est-ce que votre père semblait aimer le bidonville ?
57	Pensez-vous que l'histoire familiale vous a poussée à devenir écrivain ?
58	Pourquoi avez-vous cofondé la Société des auteurs lusophones ?
59	Est-ce que votre père a partagé son expérience dans le bidonville avec ses petits enfants ?
60	Et vous en avez-vous parlé à vos enfants ?
61	Selon vous dans l'histoire familiale, quelle place a le passage dans le bidonville ?

7 – Retranscription d'un entretien d'habitant (L. Moreira)

Entretien L. Moreira à son domicile, 6 bis, rue de la Cote d'Or à Champigny-sur-Marne. Pavillon individuel datant des années 1980 avec une extension datant de 2013.

A noter : Le témoin a tenu à ce que je mène l'entretien en utilisant le tutoiement pour des facilités liées à la langue.

Arrivée à 14 heures

-Quand es-tu arrivé en France ?

-Alors moi, je suis arrivé en France le 28 juin 1960... A Saint-Maur des Fossés.

-Tu es né au Portugal ?

-Oui je suis né au Portugal à Espite.

-En quelle année ?

-1950.

-Tu es arrivé en famille ?

-Oui, oui, oui, je suis arrivé avec ma mère et mes frères.

-Où était ton père ?

-Mon père, il est décédé et j'avais un beau-père, ma mère c'était remariée et donc c'est lui qui a été nous chercher à l'époque, comment dire ? Il amenait toute la famille, à l'époque c'était en touriste, parce qu'on n'avait pas le droit de venir... Donc, on était en touriste, puis on est toujours resté (il baisse la voix).

-Donc tu es venu comme si tu venais en vacances ?

-C'est tout à fait ça.

-Par quel moyen de transports es-tu venu ?

-Le train.

-Il a été long ce voyage ?

-Ah oui ! A l'époque c'était très long, ça allait pas très vite et puis en Espagne il fallait changer de train alors voilà donc on a du mettre 24 heures je pense.

-Qu'est-ce qui a motivé le départ de ta mère du Portugal ?

-Ben le départ de ma mère, c'était pour qu'elle retrouve son mari !

-Vous étiez combien d'enfants ?

-J'avais un frère et un demi-frère. Un frère, de mon père et puis un demi-frère de mon beau-père.

-Quand vous êtes arrivés en France vous saviez déjà que vous alliez rester ?

-Euh... C'était prévu pour, mais rien ne pouvait assurer qu'on allait rester.

-Certains Portugais voulaient venir car il n'y avait pas de travail au Portugal en pensant un jour repartir. C'était le cas de ta mère et de ton beau-père ?

-C'était le cas de beaucoup de personnes et puis éventuellement aussi peut-être de ma mère avec son mari à l'époque, mais après au fur et à mesure on est resté, c'est pour ça que ma mère elle a, avec mon beau-père ils ont mis très longtemps à acheter quelque chose en France parce que ils avaient envie de repartir au Portugal, voilà...

-Donc ta famille...

-(Il me coupe) Par contre une chose : mon beau-père quand il est venu, il est venu clandestinement ! Mais il n'est pas venu avec un passeport de lapin, il est venu en avion ! A l'époque c'était très rare, il est venu clandestinement en avion.

-Tu sais comment il a fait ?

-Ben, c'était un passeur qui a dit : « Bon, ben voilà, ça te coûte tant, je t'emmène jusqu'à la France et puis voilà ça te coûte tant. » Donc ils étaient à deux du pays, enfin de mon village, que moi je connais à venir, si y'en avait d'autres je le sais pas, mais lui et l'autre je le connaissais, donc ils sont venus tous les deux dans le même avion.

-Et ils sont arrivés au bidonville de Champigny ?

-Non, non, non, eux ils sont arrivés à Orly, ensuite ils ont été à... Parce que le bidonville était très petit à l'époque en 56, parce que lui il est arrivé en 56. Il est arrivé à l'usine à Saint-Maur, rue de Savoie. Donc y'a mon oncle qui travaillait là-bas, et donc eux ils venaient avec des adresses des proches. Donc ils arrivaient là avec les adresses, à l'aéroport donc ils descendaient de l'avion, ils prenaient un taxi, puis le taxi les amenaient à l'adresse qu'eux ils avaient.

-Ton beau-père il avait un contact dans le bidonville de Champigny ?

-Pas dans le bidonville ! A l'usine à Saint-Maur il avait un contact, c'était mon oncle. D'ailleurs il ne voulait même pas sortir du taxi parce qu'il avait peur que le gars il le

lâche et puis qu'il parte, et qu'il ne sache pas où il est. Quand les autres ils arrivent en camion, on leurs ouvrait les portes, « allez descendez ! » Y'en a qui descendaient et les autres ils ne voulaient pas descendre parce qu'ils avaient les pétoches. Donc en 1956, il est arrivé à Orly, ensuite il est arrivé à Saint-Maur et c'est à Saint-Maur, donc nous on a habité là bas après en 1960, on a retapé une maison, et en 1962-64 le patron il a été exproprié. Donc il a été exproprié, donc il a fait une usine ailleurs et c'est là que nous sommes allés à Champigny. Pendant qu'il travaillait là-bas, il a loué un terrain à Champigny. Donc mon oncle, qui était marié avec la française ensemble, a emménagé avec la française, il avait loué une parcelle de terrain, une moitié, il restait l'autre moitié et donc comme bon, il venait à la maison etc. et nous on montait le voir là-haut. Il a dit, quand il fallait partir de Saint-Maur, parce qu'il fallait partir, il a cherché un terrain, mon oncle il a dit à mon beau-père : « ben tu vas voir le propriétaire, voilà, il va te louer. » Donc il lui a loué le truc et lui il a fait une « maison » enfin entre guillemets, une baraque en parpaings avec des tuiles et tout sans permis de construire, sans rien du tout ! Voilà, puis après on a habité là bas jusque dans les années 74 !

-Au Portugal votre famille était propriétaire ?

-Ah oui, oui, oui. Oui, oui ! Moi je suis issu entre guillemets on peut dire « une famille bourgeoise de la terre » mon grand-père c'était un grand fermier donc avec beaucoup de terrains, et il faisait travailler les gens. Donc il faisait travailler les gens à la journée ou des trucs comme ça, voilà. Ou alors y'avait des gens qui venaient travailler puis après bon c'est mes cousins ou quoi qui allaient gagner la journée, en fait ils échangeaient les jours comme y'avait pas beaucoup d'argent qui circulait. Mon grand-père je pense qu'il donnait des victuailles aux gens en remplacement de l'argent quoi. Voilà.

-Votre famille une fois en France, elle envoyait quand même de l'argent au Portugal ?

-Ah non, non, non. Si, c'est-à-dire, mon beau-père envoyait un peu d'argent au Portugal parce qu'il pensait s'établir là-bas. Pendant un certain moment... Après quand il a décidé d'acheter ici, il a été le rechercher.

-Cet argent il l'envoyait à qui ?

-Il l'envoyait dans une banque.

-Donc il n'y avait pas de lien familial autour de cet argent ?

-Ah non, non, non, le seul entretien c'était entre 56 et 60 que je suis parti de là-bas. Donc y'avait ma mère, donc lui il envoyait de l'argent tous les mois ou tous les deux mois je ne sais pas parce que il fallait qu'il paye son voyage. Parce que lui il est parti... Comment dire ?... Il n'avait pas d'argent pour venir, donc comme ma mère elle avait beaucoup de terres etc. donc ils lui ont fait crédit. Ils lui ont fait crédit pendant un temps, ou alors des fois t'as des gens qui prêtaient de l'argent pour ces choses là. Par exemple moi j'avais un oncle qui avait beaucoup d'argent, je sais pas si c'est lui qui l'a prêté, qui a financé ou pas, je sais pas l'histoire, bon c'est des

histoires quand j'étais gamin et puis voilà, je ne cherche pas à approfondir... Parce que voilà... Mais c'étaient des personnes qui venaient, ils n'avaient pas d'argent ou alors y'en avait beaucoup qui vendaient ce qu'ils avaient pour venir. Y'avait beaucoup qui vendaient pour payer le passage parce que c'était très cher ! C'était très cher pour venir en France ! Pour payer le passeur. Moi je sais que comme mon beau-père il est venu d'avion ça a du coûter bonbons quoi ! Hein ! (Il sourit)

-Et pour venir de Saint-Maur à Champigny vous avez été aidés par d'autres Portugais ?

-Pas du tout ! Pas du tout, non, non, non, non, non, on s'est démerdé par nous même ! Ben disons, à l'époque tout le monde arrivait, tu vois, y'avait pas... Bon, y'avait quelques uns qui étaient déjà là, mais dans les années 60 tout le monde arrivait. Nous on est arrivé vers 61, mais on était à Saint-Maur avant donc on était quasiment déjà ici, tu vois ce que je veux dire. Donc on n'avait pas besoin forcément d'aide. Nous on avait bon, mon beau-père il avait déjà une voiture hein, donc voilà. Donc... Y'avait ce qui fallait. Par contre, c'est quand je suis arrivé au bidonville, c'est quand j'allais à l'école, donc euh... Je voyais des fois le matin, t'avais des personnes qui faisaient un grand feu, c'était des champs hein, ils faisaient un grand feu avec du bois puis t'avais, tu voyais les arrivées de la nuit. Puisque les mecs ils arrivaient vers 3, 4 heures, 5 heures du matin, avant que tout le monde soit réveillé avec les camions, ils les déposaient là. Puis nous quand on arrivait tu voyais un groupe, quinze, vingt, trente personnes là autour d'un feu parce qu'ils venaient de les déposer le matin. Alors le truc c'est que quand les gars ils arrivaient, ils ne parlaient pas un mot de français évidemment, mais... Tu avais des patrons français qui arrivaient et qui réclamaient de l'aide pour chercher la main d'œuvre.

-Ils venaient dans le bidonville ?

-Ils venaient dans le bidonville. Se servir. C'est-à-dire, pas dans le bidonville même, dans la rue de Coeuilly.

-Aux abords alors ?

-Aux abords ouais. Parce que... Ils avaient peut-être un peu les pétoches de venir. (Mouvement d'épaules assez prononcé) Non, mais faut dire les choses comme elles sont. Donc, ils ne restaient pas trop éloignés mais bon, assez éloignés. Alors, le gars il ouvrait la camionnette pour un ou deux gars et ils sautaient à cinquante dedans... Pour aller bosser... (Silence) Que maintenant tu trouves des trucs machins, tu vas ouvrir la camionnette, les mecs ils se tirent hein ! (Il rit)

-Pour repartir sur ta baraque, j'aimerais bien que tu me la décrives.

-Ma ? (Il feint de ne pas avoir entendu en faisant la moue)

-Ta maison, j'aimerais bien que tu me la décrives.

-La maison ? Où ? Au Portugal ?

-Non, en France, au bidonville.

-En France, au bidonville, eh ben, c'était une petite maisonnette. Donc y'avait, si on peut dire trois pièces : y'avait une cuisine, une chambre pour les enfants, donc on était trois enfants dans une chambre, puis y'avait la chambre des parents. On n'avait pas l'eau courante, euh... On avait une gazinière pour faire à manger, et le système de chauffage, c'était un poêle à charbon.

-Pas d'électricité ?

-Si, y'avait l'électricité. Par contre on n'avait pas d'eau.

-Et la construction de la cabane c'était comment ?

-Du parpaing.

-Un toit en taule ?

-Ah non, non, non, non, un toit en... Tuiles.

-Et ces matériaux, vous faisiez comment pour les trouver ?

-Ah ben disons, voilà, alors, les parpaings, rue de Dunkerque, ancien chemin de Chennevières qui allait à Bry, dans la descente avant la rue de... C'était chemin de la Lande avant, maintenant c'est rue de Bernau, sur la gauche y'avait un monsieur qui faisait des parpaings.

-Un italien ?

-Ouais ! C'est Nichelini, ouais ! Et donc il faisait des parpaings et donc on venait les acheter là. Pour les, comment dire ? Pour les portes et les fenêtres... Pour les portes et les fenêtres y'avait des... Des... Personnes qui démolissaient des fois des maisons et qui récupéraient les portes et les fenêtres et tout ce qui était récupérable. Et ça y'avait un dépôt à Saint-Maur, rue Barbès, donc on appelait ça le dépôt de Barbès et là, ils vendaient des portes et des fenêtres, et c'est là que lui il a été acheter les portes et les fenêtres.

-Il y avait beaucoup de Portugais qui se fournissaient là-bas ?

-Ben disons tous les gens qui construisaient qui avaient pas de sous pour acheter neuf ils achetaient là-bas... (Gêne)

-C'était un peu la « débrouille » alors ?

-C'est de la débrouille, ce n'était pas un peu, puisque les salaires d'alors était très, très, très petits, et les personnes elles avaient des grandes familles à nourrir, donc il fallait qu'ils fassent avec ce qu'ils avaient. Et en contrepartie, y'en avait qui envoyaient des sous au Portugal pour les passeurs, quand même si ils étaient là avec

la famille il fallait quand même qu'ils règlent leurs comptes là-bas, et donc ils avaient pas des moyens de vivre entre guillemets « richement » quoi... Voilà.

-Donc la raison pour laquelle c'était construit comme ça...

-(Il me coupe) Ben disons, la raison, nous, c'était particulier, moi et mon oncle, parce qu'on avait des petites maisons, mais les gens qui faisaient ça entre guillemets « avec des bidons » c'était parce que ils venaient éventuellement, dans leurs esprits ils venaient pour voir ce que c'était, rester un ou deux ans, ramasser le maximum d'argent, pour faire leur maison au Portugal et rester avec leur famille là-bas. Voilà... Mais au fur et à mesure, bon, ils sont toujours restés là. Et y'en avait toujours un peu plus tous les jours, un peu plus, un peu plus et un peu plus jusqu'à ce que... Je crois que j'ai lu dans le truc, dans le livre de Tavarès qu'il y a eu un moment il y avait pas loin de 14 000 même plus Portugais. Euh, 14 000 recensés ! Sans compter ceux qui n'étaient pas recensés.

-Oui c'était un gros bidonville.

-Donc peu de place. Parce que si tu te rends compte le parc du plateau ce n'était pas totalement le bidonville hein, c'était qu'une partie hein !

-Oui ça montait là où il y a Leclerc...

-(Il me coupe) Leclerc c'était un autre bidonville ! On appelait ça « le Pétrole ».

-Oui, parce qu'il y avait les anciens puits, c'est ça ?

-Voilà, voilà, dans les années 50 à 60, ils ont creusé, ils ont foré pour avoir du pétrole alors donc c'était caillouteux, c'était boueux, c'était de la boue, c'était tout et n'importe quoi. Donc c'était des terrains pas constructibles rien du tout. Donc les Portugais, y'en a un qui a mis une baraque, après une deuxième, après une deuxième, après une deuxième et voilà ! (Il rit) On a fait comme les Roms mais pas pour la même chose !

-Pour revenir à ta maison, ta famille payait un loyer à quelqu'un ?

-Oui, oui, oui. Elle payait le loyer du terrain.

-A un Portugais ?

-Non, un Français. Un Français qui était propriétaire du terrain et il était propriétaire d'une épicerie aussi, rue de Dunkerque, avant ça s'appelait rue de Chennevières, donc y'avait le... J'sais pas si ils t'ont parlé du service de l'immigration, tu sais y'avait des bungalows. Ben l'épicerie elle était juste à côté.

-Toi tu y as vécu combien de temps dans le bidonville ?

-De 62 à 74. Puisque en 74, bon des fois je suis un petit peu sorti parce que j'allais travailler. Des fois je dormais et je travaillais chez mon patron pendant un an, après j'étais revenu. Parce que pendant un moment je me suis fâché avec les vieux donc je suis parti après bon, ça s'est arrangé un peu, ça s'est calmé, j'suis revenu, après ils ont acheté un terrain au chemin des Lilas, donc ils ont acheté une maison là-bas et c'est là qu'on a quitté le bidonville.

-Chemin des Lilas à Champigny ?

-Oui, où y'a la maison elle y est toujours, elle a été rachetée par d'autres personnes qui l'ont renouvelée, c'était déjà une maison, ça a rien à voir avec le bidonville. C'était une maison avec le chauffage, les douches et tout. Nous là-haut c'était des toilettes, c'était la cabane dans le jardin comme dirait l'autre.

-Quand tu dis : « je partais, je revenais » mais quand tu partais tu vivais où exactement ?

-Ben, il m'est arrivé de partir un an, j'ai travaillé dans une épicerie à Chenevières, donc je dormais chez l'épicier. Je dormais... Je faisais partie de la famille intégrante quoi, lui il avait des filles, moi j'étais le garçon de la famille. Puis après je continuais à travailler là-bas mais je revenais dormir chez mes parents, enfin chez ma mère parce que on s'était réconcilié.

-C'est intéressant quand tu dis : « je faisais partie de la famille ». C'était des Portugais aussi ?

-Ah, non ! C'était des Français ! Ils m'ont accepté comme si j'étais leur enfant ! C'est ça qui est extraordinaire ! Ce n'est pas le truc de dire : « voilà bon c'est des Portugais si ça ça... » Bon j'étais comme leur enfant, voilà. Euh... D'ailleurs, bon là y'en a une qui est décédée y'a 3-4 ans avec un cancer elle a... C'est des bourges, les filles, le père non c'était l'épicier... Eh ben là la fille quand elle a du jardinage elle m'appelle, on s'appelle pour la nouvelle année, des fois je passe la voir, hop, on discute, et puis voilà hein.

-Donc vous avez gardé contact ?

-Ah oui toujours, moi je suis quelqu'un que j'ai besoin de contacts des gens, y'a des personnes qui sont mieux tout seul, moi non. Moi je suis heureux que quand j'suis avec des gens. Donc là y'a justement le mari d'une des sœurs qui a une maison à Hyères dans le Sud et il a une maison à Chevry-Cossigny, donc moi j'lui fais l'entretien à la maison de Chevry-Cossigny, entretien du jardin, pas l'intérieur. Je fais le jardin et il monte et il descend voilà. Mais bon c'est pareil, c'était comme ma grande sœur quoi, voilà. (...)

-La maison où vous viviez au bidonville a été améliorée au fil du temps ?

-Non, non, elle a été détruite, tout à été détruit.

-Mais vous pendant les huit ans où vous y avez vécu, vous l'avez améliorée ?

-Ah non, non, non, non, non. On a rien amélioré du tout. Y'a pas eu d'amélioration. C'est-à-dire si, la seule amélioration c'est que quand nous sommes arrivés on avait l'électricité, et après, quelques années après y'a eu l'eau. Courante. Donc, qui passait dans le chemin des Grands-Godets, donc ils ont mis l'eau, la Sad elle a mis l'eau et nous on allait se raccorder dedans. Donc nous on a payé notre branchement de la route jusqu'à notre... (Il bafouille) On était assez loin, donc ça coûtait assez cher. Oh mais bon, nous on fait la tranchée à pelle et pioche et puis on a acheté le tuyau et puis le gars il a juste raccordé, bon il a pris ses sous...

-D'accord. Alors, maintenant peux-tu me parler des relations que tu avais avec les autres habitants du bidonville ?

-Alors les autres habitants du bidonville, ben c'était comme si... Bon après tu avais des comment on appelle ça ? Les gens du Nord et les gens pas du Sud, mais les gens de ma région. Donc on n'a pas le même... La même façon de voir les choses... Tu vois... Le... (Il hésite)

- Explique-moi.

-Ben disons les personnes qui étaient un peu plus dans le Nord euh... Ils étaient... Je trouve qu'ils étaient un peu plus renfermés parce que c'est des personnes qui habitaient près des montagnes, dans les montagnes, que nous on avait.... Bon je pense qu'ils avaient aussi des grandes villes, mais qu'ils voyaient moins que nous. Tu vois ce que je veux dire. Nous tous les 24, on avait une foire, on allait à la foire, enfin pas moi, mais bon mes parents ils allaient à la foire. Tous les dimanches ils allaient à la messe. Euh... Tous.... On avait beaucoup de petites églises, chapelles, donc ils faisaient les trucs... Les... Les trucs chrétiens là les... Donc à Espite y'a la grande église et après aux alentours y'avait les chapelles donc ils faisaient les processions et les trucs comme ça. Et là au mois d'Août tous les Portugais de France et de je ne sais pas quoi ils étaient là-bas. Nous, il nous est arrivé au mois d'Août de ne pas avoir de place à 500 mètres autour de l'église pour stationner. (...) Comme ils savaient que y'avait la fête là-bas c'était un moyen aussi de rencontrer des filles, voilà, de rencontrer des filles. Puis y'en a qui allaient exprès au mois d'Août là-bas pour se marier là-bas.

-Et en France, au bidonville vous avez retrouvé des gens d'Espite justement ?

-Ah oui ! Oui, oui !

-Beaucoup ?

-Ben disons qu'au fur et à mesure qu'ils arrivaient ils savaient que nous on était là donc ils venaient nous voir. Ou nous on savait que... Bon... Espite et à Côté parce que le nom d'Espite c'est le noyau mais moi je ne suis pas du centre d'Espite, mais moi je suis de... On appelle ça les paroisses d'Espite, mais après tu avais plein de petits noyaux, à 100 mètres ça avait un nom, à un autre endroit ça avait un autre

nom, alors moi j'habitais à Maya. A 100 mètres plus haut ça s'appelle Castelo. Donc voilà, c'est des petits trucs panachés et donc chaque ... Chaque... Je ne sais pas comment appeler ça... Des lieux-dits en quelque sorte donc t'avais des... Ce n'est pas des chapelles, c'est des p'tits trucs qui mettaient la Sainte Vierge et donc après bon bah ils allaient faire un truc devant ce truc là avec le curé et tout (...)

-Alors il y a un moment tu m'as parlé d'un Italien qui faisait des parpaings, d'un Algérien pour l'épicerie et d'un Marocain dans l'autre épicerie (avant le début de l'enregistrement) est-ce qu'il y en avait beaucoup d'autres étrangers ?

-Non, non. Y'avait des Espagnols, y'avait quelques Espagnols pas beaucoup. Là-haut, y'avait quoi... Peut-être une dizaine de familles espagnoles. Tout au plus. Algérien moi j'en ai connu un, Madjid, mais apparemment y'avait un de ses cousins aussi mais je ne sais pas trop où il était. C'était peut-être déjà quand moi je travaillais. Parce que moi j'ai commencé à travailler très jeune aussi. Donc je travaillais dans les épiceries, après j'ai travaillé dans une épicerie et je travaillais déjà justement pour le patron qui était à Saint-Maur à faire des clôtures. Donc après j'avais plus trop de contacts, je n'avais pas trop le temps de traîner dans le bidonville quoi.

-Et les relations entre ces immigrés qui n'étaient pas Portugais et les Portugais étaient comment ?

-Disons que c'était plutôt les Français qui habitaient là-haut, c'était plutôt peut-être dur pour eux que pour nous. Parce que petit à petit... Ils étaient majoritaires.... Et petit à petit ils étaient minoritaires. Y'en avait moins.

-Et là ça se passait comment ?

-Ca se passait très bien ! (Légèrement agacé)

-Il n'y avait pas de conflit entre les voisins et les habitants du bidonville ?

-Non (Il baisse la voix et fronce les sourcils) Non.

- Ca ne posait pas de...

-(Il me coupe) Non, non, non.

-Et entre les habitants du bidonville eux-mêmes ? Tu as eu connaissance de conflits ?

-Oh ben de toute façon, si t'avais des familles qui avaient des conflits déjà au Portugal ils en auront là ! Mais généralement, de toute manière le seul truc qui pouvait y avoir c'est si par exemple on leur avait dit : « bon tu viens en France, je te trouve du boulot et tout » puis on en trouvait pas. Mais le gars il arrivait là pendant une semaine ou quoi il n'avait pas de boulot mais il trouvait du boulot tout de suite hein !

-Tout à l'heure tu m'as parlée des fêtes ou des foires, tu peux développer là-dessus ?

-Où ? Au Portugal ou en France ?

-En France.

-Ben disons, les foires qui y'avait là haut, y'en avait pas. Le seul jeu, enfin, le jeu que nous on avait les gamins du bidonville, c'était le football.

- Explique-moi, le football, ça se passait comment ?

-Moi le football j'y ai très peu joué, j'ai des problèmes de chevilles. Donc, y'avait les gars à l'école du plateau, donc à l'école ils jouaient au foot au plateau. Et donc quand ils sortaient, ils jouaient au foot dehors où y'a l'école. Donc y'avait... Ah ben je te ferai voir si tu veux tout à l'heure j'ai sa photo, y'avait Valdo aussi là le mec qui est au PSG. Et donc ils jouaient dehors donc y'avait Valdemar le président (Valdemar Francisco est le président de l'association dont L. Moreira est le vice-président) y'avait Gustave. C'était eux les... « Les capitaines » entre guillemets. Donc quand ils jouaient c'était pile ou face. Pile ou face ou alors la courte paille hein, c'était plutôt la courte paille, parce que pile ou face, y'avait pas beaucoup de monnaie (il sourit) Alors c'était la courte paille donc celui la qui choisissait, il choisissait les meilleurs mais avant de choisir les meilleurs il choisissait celui qui donnait des coups de tatane. Tu sais ceux quand ils jouent au foot au lieu de taper dans le ballon ils tapaient dans les chevilles. Donc pour pas qu'ils tapent dans les chevilles hé ben tu les prenais de ton côté !

-Et vous jouiez des fois avec des gens qui étaient en dehors du bidonville ?

-Ah ben oui ! Ben disons qu'il y avait Hassen Blimi, qui est à la mairie de Champigny, donc lui il était aux Peupliers, à côté des Mordacs ce qu'on appelle les Peupliers et donc moi j'étais souvent avec eux. Alors on disait : « Allez, on va foutre une dérouté aux toss ! » Donc moi j'étais du côté des Français mais moi je ne jouais pas ! Donc y'avait... Y'avait Hassen, y'avait euh... Comment il s'appelait ? Doucan c'est un juif, un copain juif et euh... Y'avait des Algériens, des Juifs, y'avait... C'est pour ça que je t'ai dit tu vois... On se posait pas de questions ! Français, y'avait les manouches, y'avait tout ce que tu veux ! Et là maintenant dès qui a un truc, y'a tout de suite un conflit : « ouais il est raciste ! » Tu ne peux rien dire ! Qu'à l'époque tu pouvais dire au mec « tête de con, sale con de noir ! » Y'avait pas de problème ! L'autre il disait « sale con de Portos » tu vois ça se finissait comme ça ! Mais maintenant tu peux rien dire, ils vont te foutre un procès tout de suite !

-Tous ces gens tu les as rencontrés à l'école ?

-Ben je les rencontrais à l'école et puis après moi... Un peu moins parce que j'ai commencé à bosser à seize ans. Même avant donc bon, j'allais quand je jouais au foot dehors, à côté de l'école, quand je ne travaillais pas, j'allais les voir. Mais bon après j'ai commencé à bosser j'avais le... A l'époque on travaillait encore le samedi, quand moi j'ai commencé à bosser, donc j'avais que le dimanche pour me reposer. Je travaillais le samedi et le dimanche matin à l'épicerie.

-Tu cumulais deux travaux alors ?

-J'ai cumulé deux travaux. Ouais, ouais, ouais ça m'a permis de passer mon permis et de m'acheter ma petite voiture ! (Très large sourire)

- Justement, raconte-moi une journée type de travail. Tu partais du bidonville à quelle heure... ?

-(Il me coupe) Alors donc une journée type de travail : donc je me levais, j'enfilais le pantalon, la chemise, au premier café on s'arrêtait... Un café-calva. Dès le matin. Moi j'en prenais un, le vieux il en prenait deux.

-C'est qui « le vieux » ?

-C'était mon beau-père. Ensuite, donc vers 9 heures j'allais chercher du pain, du pain et du vin, donc on cassait la croûte à 9 heures. Voilà, c'était un boulot pénible, c'était de la maçonnerie alors fallait faire... C'était un boulot très dur. Donc à midi on mangeait. On quittait à... A l'époque on quittait à 6 h 00-7 h 00 le chantier et on vous ramenait. Mais nous, on avait une voiture. Parce qu'on amène les outils, on amenait les outils dans la voiture pour travailler.

-Donc toi, tu venais avec ta propre voiture ?

-Non, non, c'était la voiture de l'entreprise !

-D'accord, donc c'était au patron.

-Oui c'était au patron, mon beau-père c'était « le chef » entre guillemets et moi j'étais l'ouvrier et des fois on était à trois. Donc, nous on partait à deux de chez moi, on récupérait l'autre gars à un endroit quelconque, puis on partait à trois sur les chantiers. Donc on faisait le chantier et puis hop, on revenait et puis pendant un laps de temps on travaillait les samedis et tout.

-Et tes relations avec tes collègues, elles étaient comment ?

-Ca se passait très bien ! Ouais ça s'était bien pourquoi ? Parce qu'eux ils m'adoptaient, parce que j'étais un gamin et eux ils avaient déjà un certain âge. Donc bon du fait que c'était le chef mon beau-père. Donc... Peut-être qu'ils n'osaient pas trop euh... Voilà. Mais je faisais mon boulot... Voilà.

-Et tu travaillais qu'avec des Portugais ?

-Euh... Dans l'entreprise y'avait beaucoup beaucoup de Portugais, y'avait... Trois, quatre Algériens et Marocains, mais à l'usine, ceux qui fabriquaient, et y'avait un Français qui posait de la clôture avec nous. Mais bon des équipes séparées évidemment.

-Tu te souviens combien tu étais payé ?

-Oui, j'ai commencé à toucher 400 francs par mois.

-Et tu faisais des journées de combien d'heures ?

-Je faisais des journées, on commençait... Ben je partais de chez moi à 7 heures le matin, on s'arrêtait, donc bon, on s'arrêtait au premier café puis bon des fois si on était... On travaillait beaucoup sur le secteur Sucy-en-Brie tout ça, on travaillait beaucoup dans ce secteur donc un quart d'heure après on y était donc on prenait le café et puis hop on commençait à bosser. Et à 9 heures on arrêtait pour le casse-croûte et à midi on arrêtait pour le casse-croûte et après bon jusqu'à 18 heures ou 19 heures.

-Et en plus tu travaillais le dimanche matin ?

-Oui je travaillais le dimanche matin à l'épicerie.

-Alors, raconte.

-Le dimanche matin, ben disons que mon travail c'était à garnir les rayons. C'est-à-dire dans les années 60 euh... Y'avait pas de grand magasin, le premier grand magasin qui est venu dans le secteur c'était Continent, c'est actuellement Carrefour. Mais ça c'était déjà dans les années, pas loin des années 67, 68, 69, 70 quelque chose comme ça. Et donc euh... Toutes les personnes qui venaient habiter au Bois l'Abée, parce que à l'époque ça commençait à être habité, donc ils venaient faire leurs courses là dedans, ou ceux des Mordacs, à l'épicerie. Donc le dimanche on avait une queue dehors, chacun son tour.

-Et c'était tenu par un Algérien ?

-Ah non, non, non, l'Algérien c'était dans les années 60-62-63. A partir de 64, je suis allé travailler chez le Français à Chennevières. Quand j'ai travaillé dans les clôtures ça faisait belle lurette que je travaillais plus chez les Algériens dans le bidonville. Dans le bidonville j'y allais après l'école le soir, j'y allais peut-être un peu le matin, le samedi et le dimanche. Quand je n'allais pas à l'école j'y allais. Puis des fois je faisais l'école buissonnière donc j'allais bosser pour me faire un peu de sous, mais les sous c'était pour les parents ce n'était pas pour moi.

-Tu donnais tout à tes parents ?

-J'ai donné le salaire jusqu'à 23 ans à mes parents. Y compris les congés payés. Intégralement. Et j'ai eu ma voiture avec mes sous et j'ai eu le permis avec mes sous et j'ai eu le carburant avec mes sous aussi.

-C'était ta fierté la voiture ?

-C'était pas tellement la voiture, c'était le fait de pouvoir l'acheter, la payer avec mes sous et dire « j'ai mes sous à moi ». L'indépendance totale, voilà !

-Tu me parlais justement de l'approvisionnement en nourriture, c'est intéressant. Les gens qui habitaient au bidonville, ils faisaient leurs courses où ?

-Ben les gens, qui habitaient dans le bidonville, ils venaient le soir dans les épiceries chercher les pâtes, le vin mais pas l'eau ! Y'avait très peu de personnes qui achetaient l'eau, l'eau c'était l'eau du robinet hein ! Voilà ! Et les conserves c'était très peu de conserves aussi, donc c'était des pâtes, c'était la morue...

-Ils achetaient où la morue ?

-Bah à l'épicerie ! Parce que les épiciers ils savaient ce qu'ils allaient vendre ! Donc elle était là, ils savaient qu'ils vendaient de la morue ! Ils savaient qu'ils vendaient des tomates mais très peu de fruits et légumes, ils en avaient un peu quand même. Et le week-end, le samedi, après quand les gens on commencé à ne pas travailler ; parce que tout le monde travaillait le samedi et après y'a eu une loi comme quoi qu'il fallait plus travailler le samedi. Et donc tu avais des Algériens, ils allaient aux Halles ou dans des fermes et ils achetaient des poules vivantes. Donc ils amenaient des grands camions avec des grandes cages de poules et puis ils arrivaient les Portugais le samedi et le dimanche ils venaient tous acheter des poules aux Arabes. Voilà.

-Donc les produits d'alimentation les plus courants c'était quoi ? Tu mangeais quoi au quotidien ?

-Oh ben euh... Des pâtes, de toute façon on avait des bouchers à côté donc euh... On avait le plus gros truc c'était au marché de Villiers. C'est-à-dire au marché de Villiers tu allais le dimanche, c'est d'ailleurs ils appelaient ça « le marché des Portugais » donc là-bas t'avais tout ! T'avais de la morue, t'avais des poissons, t'avais des sardines, t'avais des tomates, donc t'avais tout ! Donc ils allaient, ils achetaient le plus gros au marché. Et donc c'était des très gros marchés : donc t'avais le marché de Champigny mais comme c'était les mardis une fois mercredi d'autres fois mais c'était des marchés qu'ils étaient plein t'avais pas trois, quatre camelots, bon maintenant tu vois à Coeuilly, y'a... Un fleuriste...!

-Et vous aviez un potager ou pas ?

-Ma mère oui ! Oui. Ma mère... (Il rit) Ma mère elle élevait des haricots ! Donc ma mère elle avait un potager donc elle faisait des haricots verts, des choux, des choux à lapin mais que nous on cuit et qu'on mange à la portugaise... Tu les coupes en morceaux, ça fait des fines lamelles de choux et tu fais du bouillon et tu fais cuire ça ou alors tu fais un peu plus gros avec des pommes de terre, des haricots et du poisson.

-Et ça, c'est le plat typique que tu mangeais souvent ?

-Ben oui, c'est-à-dire que nous on avait des légumes, donc on les achetait pas ! Mais les gens qui devaient les acheter, peut-être qu'ils en mangeaient moins. Donc on

mettait et on faisait des choux, des haricots secs et des pommes de terre et on prenait un morceau de viande de bœuf et puis on faisait ça avec.

-Donc, vous mangiez... Varié ?

-Oui, oui, tout à fait, varié.

-En France, pour les repas de fête, maintenant on fait quelque chose de spécial, y'avait ça aussi à cette époque là ?

-Oh oui ! Ben, oui ! Disons que nous... Moi quand j'étais gamin je ne savais pas ce que c'était Noël ! C'est après bon ben pour Noël, dès que ça a commencé à aller mieux, bon ben euh... Ma mère elle essayait de faire... Des gâteaux hein... Elle en faisait de temps en temps mais bon quand c'était pour... A la Toussaint elle faisait des gâteaux, et pour les dimanches en général, peut être tous les quinze jours elle cuisinait des lupins.

[...]

-Est-ce qu'à certaines occasions, ça arrivait que vous mangiez ensemble avec les voisins, avec les copains ?

-Ah, non, non, c'est-à-dire qu'il arrivait que on invite un cousin... Heu... Ou un proche ou un ami voilà. Ou aussi que nous on était invité. Nous, il nous arrivait beaucoup, c'était par exemple le dimanche, ben on se... Mon beau-père il avait de la famille à Ozoir la Ferrière, alors on prenait la voiture, on allait manger chez eux. Pour ceux qui avaient des voitures.

-Les autres qui n'avaient pas de voiture, ils se déplaçaient comment ?

-Ben vélo ! Vélo, pieds ! Dans le bidonville du côté Grands Godets, c'est Antonio qui a eu la première et moi j'ai du avoir la deuxième. Et le bus ! Les transports en commun.

-Y'en avait ?

-Ah oui y'avait le bus qui passait avenue Maurice Thorez où y'a le Canto de Saudade ! Qui allait à la place de la Résistance, cette ligne là elle a toujours existé hein !

-On va passer à une partie où je vais avoir besoin de détails. Tu m'as dit tout à l'heure que vous n'aviez pas accès à l'eau courante au début...

-(Il me coupe) On n'avait pas l'eau courante, alors, euh..... A l'époque, y'avait une fontaine qui était située euh... Aux Grands Godets, chemin des Grands Godets, angle euh rue de Dunkerque ou chemin de Chennevières, à 50 mètres. Et là, comme y'avait pas d'eau courante, pas d'eau courante dans le site même du bidonville. Donc y'avait que la fontaine pour pouvoir se ravitailler en eau, donc nous les

gamins, on allait chercher de l'eau pour nos mamans, pour qu'elles fassent les lessives, et le soir, c'était les personnes qui travaillaient la journée qui faisaient la queue pour prendre de l'eau à la fontaine pour faire cuire leurs légumes, pour faire leur soupe, et éventuellement pour laver un peu le linge.

-Et la queue ça donnait quoi ? Elle était longue ?

-Ah oui, oui, oui, oui ! Ben oui ! Parce que c'était un simple robinet. Donc un robinet, donc tu arrivais avec un broc, ou deux brocs, donc c'était toi qui remplis, l'autre il passe derrière le temps qu'il remplisse... Donc tu pouvais attendre une demi-heure. Et y'avait une chose aussi : c'est qu'il fallait payer un droit à avoir l'eau !

-A qui ?

-C'est-à-dire bon, je ne savais pas à qui, je pense que c'était à la compagnie générale des eaux, mais c'était c'est-à-dire, cette fameuse fontaine c'était un robinet qui était dans un... Comment dire, dans un truc en ciment, en ciment fermé derrière, sur le côté, et devant t'avais une porte en métal qui était fermée à clés. Pour avoir droit à cette clé pour ouvrir la porte, fallait que t'aies voir une dame qui habitait à 50 mètres pour qu'elle te vende le droit à la clé. Donc tu avais la clé, et après je pense que tous les mois, tu allais donner le temps. Parce que ton nom était inscrit mais elle avait une comptabilité cette dame, fallait qu'elle rende des comptes, donc après, ce n'est pas par le... Mètre cube que tu consommais, c'était un temps au mois. Un forfait quoi... Tu consommais ce que tu consommais. Donc après bon bah c'est vrai que t'en avais qui grugeaient, ils n'avaient pas la clé, ils passaient entre l'autre, tu vois. Tu n'allais pas euh... De toute façon y'en a qui t'auraient cassé la gueule tout de suite, si arrivais, que tu fermes la porte alors que les autres ils étaient derrière en train d'attendre et qu'ils étaient pressés de faire à manger.

-Oui, c'était ouvert, c'était ouvert.

-Voilà, voilà ! Non mais c'est vrai, mais il fallait payer un droit à la clé.

-Et comment ça se passait pour les toilettes ?

-Ben pour les toilettes ben, c'est-à-dire, c'est que... Dans les champs ! Dans les champs ! Moi non, parce que nous on avait, enfin, comment dire beaucoup c'était pareil hein, c'est-à-dire y'avait un bout de jardin, on faisait un trou dans le jardin, un mur, un mur, un mur, en bois ou en taule avec un toit et une porte, un truc en hauteur et puis t'allais faire dedans et puis voilà !... Pour les douches par contre, t'avais les douches à Champigny. Euh... Rue... Boulevard Roger Salengro, si tu veux la photo faut faire vite parce qu'ils vont casser.

-C'est là où il y a la salle de ping-pong ?

-Oui, c'est là où y'a le ping-pong, c'était les douches là, mais t'en avait aussi à Coeuilly.

-Et ça c'était des douches publiques ?

-Douches publiques oui !

-Et il y avait beaucoup de Portugais qui y allaient ?

-Ah ben tous, en général tous les Portugais qui voulaient se laver hein ! Ils descendaient où ils allaient à Coeuilly hein !

-Et c'était gratuit ?

-Alors ça, je ne pense pas, je pense qu'il fallait payer.

-Et toi tu te lavais où ? A la maison ?

-Ouais je me lavais à la maison, on allait chercher de l'eau, on avait des grandes bassines, voilà. (Il rit) J'ai une photo où mon oncle il était dans la baignoire dehors où ma tante elle lavait le linge.

-Attends, je vais t'en dire une aussi, je ne sais pas si t'en a entendu parler, alors le passe temps des jeunes c'était la bataille... La bataille de pommes... Donc... (Il sourit) D'ailleurs on avait des pommiers, on avait des grands champs, avec des pommiers, pommiers et pruniers, moi j'ai fait des batailles de pommes. C'est-à-dire on remplissait des corbeilles de pommes, on faisait des tas, puis y'avait ceux du bas contre ceux du haut, donc on faisait des bouts de bois pointus, on plantait la pomme et puis boum, on canardait ! Alors c'était ceux du bas contre ceux du haut, puis après bon, y'avait les traitres qui se mettent entre les deux ! Y'avait ça et puis y'avait les billes ! Les cartes beaucoup ! Pas moi, mais y'en a ils laissaient des plumes, moi j'ai mon frère il laissait sa paye ! Ca c'est... On appelait ça « les petits tas ». Donc tu faisais des tas de cartes, tu mets des sous sur les cartes et donc tu laisses un paquet de cartes pour le banquier, donc si la carte du banquier elle est inférieure, le banquier payait, si le banquier avait admettons un as, il raflait.

8 – Retranscription de l'entretien de l'élue de la municipalité (Denise Foucard)

Entretien Denise Foucard à son domicile 22, rue Roger Salengro à Champigny-sur-Marne. Appartement dans une construction mixte (logements sociaux et privés) datant de la fin des années 1990.

Arrivée à 14 h 30.

-Parlez-moi un peu de vous. Où êtes-vous née ? Où avez-vous grandi ?

-Oh, alors là c'est toute une histoire, alors ça ! Je suis née en 1923 à Toulouse.

-Et vous avez grandi à Toulouse ?

-C'est-à-dire que j'ai fait mes études à Toulouse, jusqu'au Bac, enfin qui n'était pas le Bac à l'époque, mais enfin c'était la correspondance du Bac, et à cette époque là nous arrivions en 1940 avec la guerre, deuxième Guerre Mondiale en 39. Et en 40 d'ores et déjà, le fait de l'occupation, de la France, je suis, j'ai été sollicitée parce que j'avais un père qui était militant syndicaliste, sollicitée pour participer au travail de la Résistance et ça a été vraiment une sollicitation qui s'est transformée en plein emploi on peut dire. Donc j'ai interrompu mes études et je suis rentrée dans la Résistance pendant... Jusqu'à la Libération.

-Vous aviez entrepris des études dans quel domaine ?

-Oh, je ne sais pas, je restais dans l'enseignement général, peut-être... J'aurais peut-être choisi l'enseignement c'est possible. Je ne sais pas. Aujourd'hui je ne sais plus dire si... C'est-à-dire qu'il y avait deux choses : j'étais aussi au conservatoire de Toulouse, au conservatoire de danse, de musique et de danse, et j'avais vraiment, vraiment, vraiment le goût de la danse. Et je me demandais si peut-être je n'en ferais pas ma profession parce que le Capitole de Toulouse avait une forte activité d'opéra, de choses... Et de danse. J'y avais dansé une fois, et peut-être ça, ça m'aurait plu, c'est possible, mais enfin, bon... Je suis restée dans cette idée qu'il y avait une priorité absolue à ne pas laisser passer le fascisme en France, à partir de ce moment là tout le reste c'est devenu aléatoire ça, on n'en parlait plus voilà !

-Vous avez été guidée par votre père dans ce choix ?

-Oui ! Oui mon père qui était lui un militant syndical des cheminots et... Comme les cheminots avaient un rôle absolument particulier à jouer dans la Résistance, en ce sens que, en paralysant le chemin de fer on arrivait à empêcher beaucoup de choses. On arrivait déjà à empêcher que partent les trains, les familles juives vers les camps de la mort tout ça. Donc, les cheminots avaient un rôle prépondérant, et bon il manquait... Ils avaient des militants cheminots réels sur les voies etc.... Mais quelqu'un comme moi, qui avais un petit peu de possibilité de rédiger des tracts et tout ça, ça manquait un peu donc je me suis lancée dans ce travail là puis voilà, je suis restée comme ça !

-Comment vous êtes arrivée à Champigny-sur-Marne alors ?

-(Soupir) A Champigny, ben parce que à la Libération, moi j'étais à l'état major de Toulouse, des FFI à Toulouse, mais mon père avait été nommé à la fédération CGT des cheminots à Paris, mais comme il vivait tout seul à Paris, il a fait appel à moi, il m'a dit : « Tu ne voudrais pas venir vivre à Paris avec moi ? » Ben, j'ai dis : « ben, si tu veux je viens ! » Donc je suis venue vivre à Paris et on a trouvé un appartement à Champigny !

-C'est le hasard alors qui vous a menée à Champigny ?

-Le hasard voilà ! Le hasard ! Alors, à Champigny alors là nous sommes déjà en 1900... Euh... 60 ! C'est-à-dire, au tout début du bidonville finalement ! Pratiquement... Et quand je suis arrivée d'abord à Maison-Alfort, puis en arrivant à Champigny, on m'a demandé tout de suite si je voulais être sur la liste électorale. J'ai dis : « Oui ! » Parce que j'étais déjà conseillère municipale à Maison-Alfort. J'étais ici depuis 1946, à Paris. Et alors, à partir de là, voilà je suis devenue élue de Champigny ! Voilà ! Et je... J'ai épousé à ce moment-là le conseiller général, qui était conseiller général de la Seine à l'époque, qui s'appelait, Rolland Foucard. Parce que mon nom à moi c'est Séguy ! Séguy !

-Donc à la mairie de Champigny vous étiez adjointe au maire ?

-J'étais adjointe au maire, alors j'ai commencé à avoir le... Qu'est ce que j'ai eu ? J'ai eu comme responsabilité d'abord les centres de santé, puis ensuite j'ai eu la jeunesse, et après la culture. La plus forte partie de mon activité, ça a été la culture quand même, voilà !

-Vous avez pris connaissance de l'existence des baraques sur le plateau de Champigny à quel moment ?

-C'est-à-dire que c'est un problème qui s'est posé à la municipalité à partir de... Je pense que les premières baraques ont été en 1960, nous n'en avons pas le contrôle, la mairie n'en avait pas le contrôle du tout parce que c'était des propriétaires privés qui détenaient tous ces terrains là. On ne sait pas par quel moyen, mais enfin ils avaient trouvé un moyen avec le Portugal, de décider de vendre petits lots par petits lots à des Portugais quand même. A des Portugais ! Et quand les Portugais arrivaient ici, ils arrivaient avec une... Un contrat pour un emploi chez un patron et on leur disait à tous : « pour vous loger vous pouvez aller par là ». Mais y'avait rien ! C'était un terrain nu ! Alors y'avait des dépôts où ils se trouvaient des vieilles planches ou des machins comme ça, ils s'en procuraient et ils commençaient eux-mêmes à se construire des... Ou on construisait un peu à l'avance aussi, on leur louait à prix d'or, c'était des Portugais qui leur louaient ça bien sur ! Et l'essentiel étant que ça passe inaperçu à la municipalité ! Le début de l'existence, avant que ça devienne un bidonville vraiment très valable, la mairie n'en savait rien du tout !

-Vous en avez pris connaissance par quel biais ?

-Quand on a pris connaissance ?.... Parce qu'il y a commencé à y avoir une certaine circulation, à partir du moment où ils ont été nombreux, ils vivaient dans des cases, comme je peux dire ? Le quart de cette pièce quoi, à peu près ! Il y avait simplement quatre matelas par terre, c'était quelque chose comme ça, ils vivaient à quatre et ils louaient, à prix d'or ! Mais il s'est passé que... Ce sont des gens qui avaient un contrat de travail en mains, ils ont travaillé, ce qui fait qu'on les voyait dans les autobus ! A partir d'un moment ça commençait à se voir ! D'autant plus que comme ils n'avaient pas d'hygiène du tout, ils n'avaient rien... Alors les gens de Champigny commençaient à rouspéter en disant : « qu'est-ce que c'est que ça ? Ca pue dans les autobus ! » Bon...

-Qui sont ces gens qui se plaignaient ?

-Ah ben les gens de Champigny ! Alors, je ne peux pas vous dire moi ! Les gens de Champigny ! On entendait à la municipalité, on venait vers nous « qu'est ce que c'est que ça ?! Qu'est ce que vous autorisez là ?! » On s'est dit : « mais qu'est ce qui se passe ? » Alors on voulait savoir ! Et on y est allé ! On s'est bien aperçu... Alors, c'était des propriétés privées, la mairie n'avait pas à rentrer mais... On a quand même dit : « il faut qu'on fasse quelque chose pour savoir ce qui se passe à l'intérieur de ça. » Bon, on a fini par y pénétrer et c'est là qu'on s'est rendu compte de ce qui s'y passait. Mais non, avant on a essayé de savoir comment ils venaient. Et, on a découvert qu'il existait une ligne d'autobus, de cars qui faisait Lisbonne-Champigny et c'était connu comme tel ! Le car arrivait ici à 3 heures du matin, à Champigny, tout à fait auprès du bidonville, les gens descendaient de là et on les dirigeait directement comme ça ! Alors, nous sommes allés au car nous, à l'arrivée ! J'y étais le jour où on est allé au car avec le maire, monsieur Talamoni, et le premier adjoint, monsieur Vinçenot, et moi ! On y a été tous les trois à l'arrivée ! Mais c'était inouï, ils avaient... Evidemment ils ne savaient pas nous parler français pour la plupart d'entre eux, hein. Mais, même s'ils avaient su, ils étaient encadrés de gens qui leur interdisaient de nous adresser la parole ! Parce que nous on s'est fait connaître tout de suite en disant : « Nous sommes les représentants de la mairie, on voudrait bien savoir ce qui se passe ici ! » etc. Alors évidemment nous étions devenus les ennemis à suspecter tout de suite ! C'était comme ça ! Et eux ils nous parlaient pas, ils ne voulaient pas nous parler. Mais, on a fini par savoir, et on a dit, on va quand même essayer de rentrer dedans pour des questions d'assainissement. Et on s'est aperçu qu'ils vivaient sans eau ! Ils n'avaient rien : ils n'avaient ni toilettes, ni eau ! Donc ce qui veut dire que quand ils étaient dans ces cases là, où ils dormaient, ils avaient à la fois l'alimentation tout ça, ils allaient derrière la case, aussi bien pour faire leurs besoins tout ça, donc ça sentait forcément mauvais ! C'était... Bon... Alors nous avons dit qu'il fallait mettre des points d'eau. On s'est fait mais vraiment traiter durement par des gens... Alors ces gens étaient curieux, parce qu'il y avait une espèce de police portugaise sur place et il y avait des curés portugais ! Qui disaient que nous étions le diable en personne ! (Elle rit) Les élus de Champigny, les porteurs de mal et tout ça ! Il ne fallait surtout pas nous parler ! Voilà comment ça se passait. Et, on se croirait au Moyen-âge (elle sourit) et donc ils hésitaient évidemment à nous parler. Et nous, nous avons un double but : on se disait, bon d'une part la première chose, on s'est dit pour des questions de vie minimum, il faut de l'eau là dedans ! Alors on a fait mettre, on les a obligés, par les services d'hygiène a... Et c'est là

mairie qui a tout payé bien sûr, qui a mis à l'intérieur cinq ou six points d'eau à des endroits les plus variés pour qu'ils aient au moins de l'eau. A partir de ce moment là, on a du faire mettre des toilettes... Un seul ou deux je ne me rappelle pas... On a réussi à faire ça. Mais nous étions toujours jugés indésirables hein ! Ce n'était pas simple ! Et après, nous nous sommes occupés d'une deuxième chose : c'est de savoir où ils travaillaient et de quelle façon on les payait. Parce qu'ils étaient payés d'une façon très inférieure à celle des Français.

-Ils travaillaient où alors ?

-Oh pff... C'était très varié, dans des entreprises du bâtiment le plus souvent. Voilà le plus souvent c'était ça. Des entreprises du bâtiment, alors après les endroits précis euh... On ne les a jamais sus. Hum, enfin, après, c'était quand même devenu quelque chose d'archi important ! Je me rappelle plus le nombre exact dont on parlait mais !... Donc nous avons mis une antenne de la mairie juste à côté du bidonville, ce qui fait que quand ils passaient, ils passaient devant l'antenne, on leur distribuait des choses qui pouvaient leur rendre service... Euh...

-Et cette antenne dont vous parlez, c'est celle de la rue de Dunkerque ?

-C'est celle-là oui sans doute.

-Ca c'est la mairie qui l'a installée alors ?

-Oui, oui, oui ! Oui, oui ! Voilà ! Y'avait un représentant de la municipalité qui faisait une permanence là et qui répondait à leurs demandes. Parce que, dans les endroits où nous avons réussi, où y'en avait plusieurs etc.... Nous avons réussi avec les syndicats, à leur faire prendre contact avec ces travailleurs portugais parce que évidemment dans les entreprises ils étaient à l'index, parce que selon le principe qui continue encore aujourd'hui : « Quoi, les étrangers, qui viennent du Portugal, qui prennent le travail des Français ! » Dans la réalité ils étaient mal payés, ils n'étaient pas couverts par la Sécurité Sociale, rien du tout. Et nous, nous avons essayé de rétablir ça par le biais des syndicats, pour leur donner au moins un comportement de salarié normal, voilà. Et à partir du moment où ils devenaient un salarié normal ils étaient beaucoup plus faciles à contacter après ! Voilà, on avait un contact meilleur avec eux, voilà.

-Donc là vous parlez des populations du début qui sont plus des travailleurs célibataires ?

-Y'en avait deux ou trois qui ont réussi à louer deux cases, et qui avaient... Parce qu'on voyait les petits rideaux, ils faisaient un trou pour se faire une fenêtre et y'avait des petits rideaux, on voyait des enfants. A partir d'un moment il y a eu des enfants alors donc y'avait des familles qui venaient quand même !

-Donc les familles c'est arrivé un peu après alors ?

-Oui, mais enfin avec des enfants qui n'étaient pas scolarisés au départ parce que c'était tout un problème pour faire scolariser les enfants en plus !

-Comment la mairie de Champigny a fait pour scolariser ces enfants ?

-Par conviction ! Par conviction, avec les gens, quand nous avons réussi à prendre contact avec eux et à leur faire comprendre que s'ils avaient des enfants, il fallait aussi qu'ils aient une vie normale. Quand les parents acceptaient, ils rentraient à l'école, c'était réglé ! Ca ne posait pas de problème. Ca posait des problèmes de langue dans les classes, mais ça en a toujours posé les immigrés, ça n'en posait pas plus que d'habitude.

-Et au niveau financier ?

-Ah ben, c'était à la charge de la mairie. De toute façon l'école publique étant gratuite ça n'entraînait pas des dépenses phénoménales quand même un enfant à l'école. Ca demandait des groupes scolaires un peu étoffés, un peu plus grands, mais enfin bon, ça on l'a fait hein ! On a fait tout ce qui correspondait à leur donner une existence, mais on gardait comme point de vue la disparition ! On ne voulait pas une installation normale en se disant « ils continueront à vivre comme ils vivent là ! » Parce que nous, le problème de leur vie elle-même nous n'avons pas pu le régler. Le fait qu'ils payaient un loyer à des gens que nous ne contrôlions pas, et qu'ils continuaient à vivre dans des choses pareilles ça nous dépassait, on pouvait pas nous.

-Face à ses loueurs, la mairie avait quelle marge de manœuvre ?

-Du tout ! Parce que ceux-là ils étaient pour la plupart du temps des Portugais. Ils achetaient ça à des propriétaires qui étaient campinois mais nous, nous ne les connaissions pas. Quels propriétaires c'était, on le savait pas trop, lesquels c'était. On en a peut-être découverts quelques uns parce que moi je n'ai pas forcément suivi, y'avait quelqu'un qui suivait d'une façon continue à la mairie le problème des bidonvilles, mais moi comme j'avais le problème de la culture, je n'avais pas celui-là. Je m'y suis trouvée quelques fois, j'y suis allée deux ou trois fois. Quand on eu mis l'eau, après l'eau elle coulait partout, quand on y allait, il fallait des bottes, on avait de l'eau jusque là !

-Pour rebondir sur la question de la culture, il y a eu des cours pour adultes qui ont été proposés ?

-Je pense oui, l'antenne, proposait toutes les possibilités de les sortir d'une vie de ce genre quoi... Et puis de les faire s'alimenter normalement parce qu'en dehors de poissons séchés qui pendaient de partout dans les machins ils ne savaient pas trop... Ils ne savaient pas où aller. Ils étaient tellement surveillés par une police intérieure là-dedans, parce que les patrons exigeaient qu'on les garde bien tranquillement là où ils étaient, qu'ils ne s'avisent pas à se trouver des idées un peu libératrices. (Elle rit) Alors, ce n'était pas commode hein ! Ce n'était pas simple...

-La mairie arrivait quand même à communiquer ?

-Quand il y a eu l'antenne oui, un petit peu. Et quand il y a eu la possibilité dans certaines entreprises de... De s'adresser aux ouvriers portugais en leur disant : « vous avez droit à un salaire comme les autres, si vous faites le même travail. » Et la chance a voulu, que nous arrivions à cette période là en 1968, avec les fameuses grèves de 68, ce qui fait que dans le mouvement de grève de 1968, on les y a retrouvés. Donc, là ça devenait beaucoup plus clair pour eux. Les choses ont beaucoup avancé avec 68 et en même temps il y a eu autour de nous dans la région de Champigny, il y a eu des constructions de HLM. Puisque le Conseil Général était de la même couleur politique que la ville de Champigny, on a donc pu arriver à faire correspondre les choses, et on s'est mis à loger des Portugais dans les HLM qui étaient construits. Ce qui fait que petit à petit on a réussi à... Débarrasser ce qui avait dans le bidonville quoi. C'est-à-dire qu'à la limite dans les premiers temps on réussissait à enlever le trop plein : dans une case de quatre, ils s'y retrouvaient plus qu'à deux, ce qui déjà était un tout petit peu mieux, mais enfin guère plus ! Jusqu'à ce qu'on les loge tous ! On les a tous logés, à part ceux qui souhaitaient retourner au Portugal mais... Dans la majorité ils se sont tous relogés, y'a beaucoup de Portugais qui habitent Champigny, maintenant encore.

-Qu'est ce que vous pouvez me dire sur leur accès aux soins ?

-Ben l'accès aux soins c'est-à-dire que ici y'a des centres municipaux de santé à Champigny, ils y avaient accès. Toute la population de Champigny a accès aux centres de santé, voilà. Parce que sur place j'imagine que... Ils avaient bien des curés alors là vraiment... Mais bon, c'était parce que forcément une mairie qui était de gauche, et puis de gauche affirmée, c'était une mairie communiste, alors évidemment pour l'Eglise portugaise, ce n'était pas vraiment ce qui leur convenait le mieux (elle rit) donc nous étions présentés comme le diable, il ne fallait surtout pas nous parler voilà c'était ça la question. Mais sinon après pour tout le reste, ils avaient, ils se retrouvaient avec les droits normaux de quelqu'un qui a un logement avec une adresse. Ils habitaient quelque part donc ils avaient une adresse dans le bidonville. Ils pouvaient aller aux centres municipaux de santé, ils pouvaient aller voilà. Mais enfin, ça a été très très long à se concrétiser dans ce sens là quand même hein ! Il a fallu que... On attende quand même plusieurs années, parce que au début ça n'a été que l'entassement, l'entassement, l'entassement. Notre seule première victoire ça a été mettre l'eau, au tout début. Mais quand même après on était poursuivi, on avait même peur de se faire attaquer dans le bidonville nous quand on y allait. Ils nous considéraient comme des bandits qui allaient aller les chercher là et les ramener au Portugal ! C'est comme ça qu'on présentait la venue des élus municipaux. Alors on faisait quand même attention, c'est pour ça, ils ne voulaient pas trop que j'y aille moi (elle rit) C'est vrai, c'était dangereux pour une femme, après bon, ce n'était pas simple, ce n'était pas simple.

(...)

-Au-delà des problèmes d'hygiène individuelle, qu'est ce que vous pouvez me dire sur l'hygiène en général dans le bidonville ?

-Ils mangeaient sur place, le ramassage des ordures ne pouvait pas aller chez eux, ils n'avaient pas le droit d'y rentrer.

-Alors ça se passait comment ?

-Il y avait des tas qui se créaient de partout, autour, derrière les cases. Alors évidemment la population de Champigny s'en prenait à la municipalité en disant : « vous êtes une municipalité qui est bonne à rien, vous laissez s'installer là, une chose comme ça, ça empuantie toute la région là-bas ». Enfin, y'avait une opposition aux Portugais qui était... C'était incroyable, ils étaient devenus anti-Portugais sans que rien ne le justifie, voilà c'était comme ça. Parce que forcément c'était... Ça amenait des rats dans le quartier, ça amenait voilà... Parce que autour y'avait des villas, des machins comme ça... On essayait de cacher ça au mieux mais bon voilà... 15 000 personnes, ça ne se cache pas facilement ! Et alors, les ordures, je crois, mais là je ne peux pas affirmer parce que je me rappelle plus très bien, je crois qu'on avait fini par obtenir que le ramassage des ordures passe devant le... L'entrée principale et qu'ils en ramassent. Je pense, je pense ce n'est pas possible que ça se soit passé autrement parce qu'au bout d'un moment... Mais au début je me rappelle y être allée et avoir vu des tas d'ordures à côté des cases, c'est-à-dire que même la nuit quand ils respiraient la nuit ils respiraient les odeurs de leurs ordures, y compris de leurs excréments qui étaient faits autour et tout ça parce qu'ils n'avaient pas de solution, du tout !

-Et les voies d'accès au bidonville étaient comment ?

-Oh ben c'était la route nationale, je ne sais plus comment elle s'appelle, elles étaient tracées comme maintenant les routes je crois bien. Non parce que j'y suis encore allée hier dans ce quartier là, je ne pense pas que les voies aient changé, ce sont toujours les mêmes voies, seulement y'avait un accès particulier, c'était un grand espace vert si on veut au départ. Donc voilà on y accédait voilà. Non y'avait rien de... Et eux, ils étaient sans moyen de transport, donc ils n'encombraient pas, c'était tous des gens qui arrivaient à pieds, ce qui fait que le bus, le 208 qui descendait de là-bas, il amenait tous les Portugais au travail, alors ça les autobus étaient archi pleins ! Archi pleins !

-Ca générait des plaintes aussi ?

-Ah oui ! Bien sûr, bien sûr ! Comment voulez-vous, quand ils sortaient de là-dedans même les vêtements qu'ils avaient sur eux, tout était imprégné de... De... Toutes ces odeurs qui les environnaient. Comment faire autrement ? Franchement, comment faire autrement ? Même si c'était des gens dans leurs esprits qui étaient très propres, voilà, ils avaient la possibilité de gagner quelque argent pour en envoyer au Portugal à leurs familles et puis voilà.

-Est-ce que vous savez où se faisait la sépulture des gens qui décédaient au bidonville ?

-J'en ai pas la moindre idée, je ne sais pas (...)

-Est-ce que vous savez s'il y avait des gens des services de santé qui venaient dans le bidonville ?

-A l'intérieur non, peut-être à la fin, peut-être avait-on trouvé la solution. A la fin ça commençait à s'éclaircir véritablement, si un médecin devait rentrer sur place peut-être rentrait-il. Au début, y'avait barrage hein ! A tout ! Y compris aux médecins, à tout ! Ils ne voulaient surtout pas qu'on puisse rentrer là-dedans pour qu'on puisse se rendre compte de ce qui s'y passait parce que les patrons qui les faisaient venir, les patrons français, exigeaient qu'il y ait le blackout total. On ne pouvait pas rentrer. Alors comment ils se soignaient j'en sais rien, mais après si les services de santé pouvaient rentrer, j'imagine.

-Et la police, elle y entrait dans ce bidonville ?

-La police française ? Et non, y'avait la police portugaise !

-Pas la police française ? Impossible ?

-Je ne pense pas. Au tout début je ne pense pas, si ce n'est pour faire respecter ce qui se passait à l'intérieur. Mais en ce qui nous concerne nous, bon il était exclu qu'on puisse faire appel à la police, chose que l'on peut faire aujourd'hui, dans des conditions différentes on peut, mais à cette époque là, faire appel à la police pour le... Pour faciliter quoi que ce soit concernant la municipalité, il n'en était même pas question voilà... Comme ça c'est plus clair. On était obligé de faire la police nous-même si on pouvait voilà.

-Pour repartir sur la question de l'ordre, est-ce que vous avez connaissance de violences qu'il pouvait y avoir aux abords ou à l'intérieur du bidonville ?

-Oui, il y en avait forcément, mais on n'était pas très au courant. Mais ça n'a pas du être énorme parce que j'ai eu une coiffeuse qui venait du bidonville et qui m'a tout racontée, parce qu'elle faisait partie de ces rares familles qui étaient là, elle avait six ans, elle se souvient pas tout à fait, tout à fait. Mais elle disait que c'était une solidarité quand même entre eux dedans, et comme c'était très fermé et que la police portugaise veillait... Ce n'était pas des gens qui buvaient en plus, des fois l'alcoolisme peut faire... Mais donc, je ne pense pas que du désordre à l'intérieur y'en ait eu, y'en a peut-être eu, j'en sais rien, mais enfin ça ne devait pas prendre des proportions énormes, je ne crois pas.

-Et entre les populations qui vivaient à l'intérieur et les populations des abords ?

-C'était des violences parlées et des menaces contre la municipalité. On ne s'en prenait pas aux Portugais eux-mêmes, on s'en prenait à la municipalité qui était incapable d'empêcher qu'il y ait un bidonville (elle sourit), voilà, c'était comme ça que ça se traduisait en réalité. Alors, dès qu'on a pu vider, là j'en arrive finalement à la fin, on peut revoir après si on veut, mais quand on a pu vider, y arriver, c'est parce que nous avons réussi une dernière opération sur Bonneuil je crois bien, où tous ceux qui restaient dans le bidonville, tous ceux qui restaient là on les avait tous logés

et nous avons... Ils étaient partis depuis quelques heures qu'il y avait déjà les bulldozers de la ville de Champigny qui allaient bouleverser tout le terrain entièrement, pour que rien ne se remette dedans. Ca s'est fini comme ça, mais ils étaient tous logés. Mais en plus, on s'en ait pris à nous, parce qu'on nous a traité de brutalités incroyables envers de pauvres travailleurs mais ils y étaient plus, on les avait tous logés !

-Mais il n'y avait pas des gens qui ne souhaitaient pas être relogés ?

-Ah ben si ! Si, il y en avait qui étaient réticents, mais finalement après, quand... Ils étaient réticents parce qu'ils étaient sous pression de... Des propres... Comment je dirais ça moi ?... C'est une police particulière mais enfin... Des sbires qui se promenaient pour les faire rester tranquilles ! Donc, en définitive, toute proposition venant de la municipalité était une proposition monstrueuse ! Fallait s'en méfier ! Aller dans un logement ça signifiait « qu'est ce qui vous attendait ? » On allait voir ça... Vous allez perdre votre emploi, vous aller repartir chez vous, donc ils se méfiaient, ils n'en voulaient pas ! Mais après, une fois qu'ils y étaient, ils étaient très contents, d'ailleurs ils y sont restés pour une grande part, dans les HLM, y'a pas eu de problème. En fait ça n'était pas... Même là ce n'était pas facile, c'est-à-dire qu'on était toujours sous un certain contrôle nous. Alors nous, leur contrôle nous faisait pas peur, ça nous gênait pas à nous, mais eux, les travailleurs, oui ça leur faisait peur ! C'est-à-dire qu'on a réussi quand même à freiner l'arrivée. Après, à partir d'un moment, il en venait beaucoup moins parce qu'ils sentaient que le terrain était miné. Alors c'est comme ça qu'on a pu y arriver. Parce que quand on arrivait à vider au début, quand on en logeait quelques uns, hop, ils en remettaient très vite ! Alors après, à un moment y'avait plus moyen de construire des cases parce que tout était plein, mais dès qu'en avait un ou deux qui sortait, enfin qui repartait au Portugal, soit qu'on le logeait, c'était plein dès le lendemain. C'était rempli, dès le lendemain. Et nous, on ne pouvait pas détruire au fur et à mesure. Il fallait attendre d'avoir tout, tout... Logé tout le monde pour pouvoir détruire le tout. Et on s'est fait accuser de spoliation de terrains par des propriétaires de Champigny, des campinois (elle rit) Et oui ! Y'a eu tout un tas de choses... Tout un tas ! Alors évidemment, moi je vous raconte des choses un peu... Comment dirais-je moi ? Dans le détail précis de ce qui pouvait se passer je n'étais quand même pas toujours dans le bidonville pour en parler quand même, voilà. Je me rappelle de tout ça parce que j'ai eu l'occasion d'y aller trois fois et que j'ai vu ce qui s'y passait. Et puis après j'entendais mes collègues ce qu'ils en pensaient. Moi ce n'était pas tellement mon... C'est dommage parce que, pendant un moment on a cherché même au plan culturel de les intégrer à des activités avec une expression de la culture portugaise, ça n'aurait pas été mal pour la ville, on se disait : « peut être, l'amalgame se fera mieux ! »

-Ca n'a pas pris ça ?

-Non, non. Non, non... Non, non, parce qu'ils avaient interdiction de sortir sinon ils perdaient leurs emplois ! Si vous allez du côté de l'ennemi là, vous perdez votre emploi ! Le patron, vous mettra à la porte ! Ils étaient menacés.

-Maintenant, il y en a des associations portugaises, alors ça s'est décanté à partir de quand ? A partir de la résorption ?

-Ah oui ! Ah oui, en principe oui. Ça a peut-être pu commencer avant c'est possible. C'est-à-dire que dans la mesure où ils ont été... On a pu intégrer les enfants dans les écoles, toutes les parties de manifestations culturelles qui se passaient en partant de l'école par exemple et des centres culturels proches, puisque les enfants les fréquentaient, je pense qu'ils y étaient intégrés et que les familles s'y intéressaient. Si vous faites une fête pour une classe les parents sont là. Donc... Ils devaient y être, ils y étaient, certainement. Mais alors, je ne peux pas vous le dire moi de façon tout à fait précise quand même.

-Pour revenir sur les aides apportées par la municipalité, vous m'avez parlé de l'assainissement, il y a eu des travaux d'adduction aussi, mais est-ce qu'il y a eu des choses par rapport à l'alimentation ? Est-ce qu'il y a eu des dons, des collectes ?

-Je pense que c'était très difficile dans la ville, mais la municipalité faisait, bon, ce qu'il était possible de faire, mais ils gagnaient leur vie. Alors évidemment ils envoyaient de l'argent au Portugal, mais au point de vue alimentation ce n'était pas des gens mal nourris par impossibilité financière, ce n'était pas tellement leur cas ça. Alors si il y avait eu le cas ils auraient été, comme tout un chacun qui va à la mairie se plaindre « voilà, j'ai pas ceci, j'ai pas cela, est-ce que vous pouvez m'aider un petit peu ? » On aide, on les aurait aidés pareil. Mais je ne crois pas que c'était... Y'avait pas tellement ça. Ils avaient un salaire, certes pas brillant, puisqu'on s'ingéniait à le faire changer leur salaire, ça devait pas être formidable, mais enfin, je me rappelle pas qui ait eu un travail... En tout cas dans la ville, à un moment ça aurait été assez difficile d'aller dire : « donnez nous de l'argent pour aider les Portugais. » Ils demandaient qu'à les voir partir les gens de la ville, alors ce n'est pas compliqué.

-Et ça a porté préjudice à la municipalité ?

-Ah oui, oui, oui ! Pendant un temps on s'est demandé... Je cois que les élections c'était 71, on s'est posé la question à savoir si nous n'allions pas subir le contrecoup en étant accusés de laxisme et de choses comme ça et de laisser, de déposséder les Français de leurs terrains et des choses comme ça hein. On a... C'était... Ça posait des inquiétudes malgré tout parce que la population était véritablement... Menaçante contre la ville.

-Comment la municipalité s'en est dépêtrée de ça alors ?

-Eh ben, en faisant disparaître le bidonville ! Il a disparu c'était en... (Hésitation) 70 je crois quelque chose comme ça. Et les élections c'était l'année d'après, alors évidemment nous on pouvait tabler en plus sur le fait que nous avons fait disparaître le bidonville. Même s'il y avait encore là-haut quelques réserves, sur place, par rapport aux anciens propriétaires, qui eux, ont du toucher de l'argent, certainement, mais après ça, nous ne pouvons pas les contrôler partout hein. Mais... Non, y'a eu un état d'esprit. C'est pour ça, moi là, j'en parle quand même assez souvent, quand j'ai

l'occasion par rapport à d'autres questions, c'est que : comment la xénophobie peut naître, c'est quand même inouï ! Parce que qui prédispose les Français à devenir xénophobes vis-à-vis des Portugais ?! Rien ! Mais quand on reprend l'histoire de la France, je me rappelle moi avoir lu beaucoup des choses, des mineurs Polonais ou Italiens qui allaient dans... En Lorraine ou des choses comme ça à l'époque, eh bien les Lorrains ils étaient anti-Italiens ! (Elle sourit) Ici, d'un seul coup ils se retrouvent anti-Portugais à Champigny, on ne sait pas trop pourquoi ! Pourquoi ? Rien ne les prédisposait. Parce qu'aujourd'hui, le problème ne se pose plus du tout ! Vous ne trouverez pas un campinois qui vous dira qu'il en veut aux Portugais qui sont voisins, pas du tout ! Mais les conditions étaient telles qu'on en était arrivé à ça. La population de Champigny était xénophobe en direction des Portugais ! Evidemment, on monte dans l'autobus, on ne peut pas s'asseoir parce que y'a les Portugais, y'en a de trop, on est comme ça dedans, en plus quand vous êtes serré près d'eux (elle renifle) ça sent le poisson, la morue séchée, c'est pouah... L'horreur ! (elle sourit)

-Donc la mairie a réussi à résorber, et qu'est-ce qu'elle a fait à la place sur ces terrains ?

-Je pense que ça a été un terrain, comment on appelle ça ? Qui a fait l'objet d'une préemption officielle de l'administration, de la ville, et maintenant y'a des pavillons, y'a des... C'est un quartier. C'est un quartier agréable d'ailleurs, j'y suis passée hier, on passait en voiture j'ai dit : « c'est devenu joli ». C'est vrai c'est joli hein. Y'a un collègue, y'a des choses bien voilà ! C'est bien !

-Et par rapport à ce qu'on allait en faire de ces terrains là, il y a eu un bras de fer avec l'Etat ?

-Oh, y'en a en permanence. Parce que nous avons le grand projet d'une zone industrielle dans le haut là-bas, donc on aurait pu intégrer y compris ces terrains là. Mais à l'époque, avant que les Portugais arrivent, c'était toutes des petites propriétés. Par exemple un pavillon qui avait un très grand jardin, il en coupait une partie pour le céder là parce que ça payait bien. C'est comme ça que ça s'est passé, les gens ils ont vendu par-ci, par-là leurs parcelles de terrains pour faire ça, pour faire ce bidonville. Mais sinon ça appartenait à des propriétés privées, et là compte-tenu ensuite que quand on a récupéré ça n'était plus leurs propriétés à eux, mais encore ils n'étaient pas contents, qu'on le récupère ! Et sinon, le projet que nous avons c'était une zone industrielle pour donner de l'emploi à la ville et en définitive on a réussi à obtenir qu'un hangar de ceci ou un hangar de cela avec trois personnes ou quatre au lieu d'avoir des industries implantées sur la ville avec de la main d'œuvre. Voilà.

-Et c'est l'Etat qui a bloqué ça ?

-Ah toujours ! Toujours l'Etat !

-Et vous étiez en partenariat avec l'Etat sur cette histoire du bidonville ?

-Ah non, non, non ! C'était un conflit.

-Un conflit permanent ?

-Ah oui, oui ! Parce que l'Etat de l'époque, je me rappelle pas qu'est ce que c'était, qui c'était à l'époque. Mais enfin, c'était les grèves de 68 euh... Vous voyez ma mémoire elle me fait défaut sur des choses de ce genre, je me rappelle pas, quel était le Président de la République de l'époque ?

-De Gaulle.

-C'était la droite en tous cas, voilà. Alors donc eux, c'était surtout... Dans cette région, par ici Champigny était la seule ville de gauche avec Bonneuil, tiens, tout le reste c'était... Y'avait, Nogent, Vincennes, etc.etc. Se débarrasser d'une municipalité communiste dans ce coin là c'est... Ils le souhaitaient fort. Mais voilà, ils n'ont pas pu y arriver mais nous étions vraiment à l'index. Donc, faire une zone industrielle, qui plus est à Champigny, ce qui aurait pu faciliter les choses, il n'en a jamais été question ! Nous avions tous les projets, on avait tout, on a jamais rien obtenu.

-Donc vous diriez que finalement la présence du bidonville aurait arrangé l'Etat ?

-Mais bien sûr, parce qu'eux ils étaient à l'écoute du patronat ! Le patronat leur disait : « nous on a besoin d'ouvriers etc. » Donc ils s'en débrouillaient ! Je suis persuadée que dans les cars qui venaient ici, y'avait une surveillance y compris de la police d'Etat, c'est sur ! Nous on ne les distinguait pas quand on y allait, la police portugaise oui, on entendait à leur parlé que ce n'était pas... Mais enfin, y'avait certainement la police d'Etat qui surveillait aussi pour... Mais bon... Ils ne s'en prenaient pas à nous parce qu'ils n'osaient pas. Mais bon... Voilà... (Elle sourit)

-Pour revenir sur quelque chose de très important dont vous avez parlé tout à l'heure, qui est l'antenne de la rue de Dunkerque, qu'est ce qu'on y faisait ?

-Ben y'avait un permanent. C'était sur le passage de l'entrée, ils passaient devant l'antenne. Ce qui fait qu'à chaque fois, y'avait un élu qui était là, et puis souvent un maire adjoint d'ailleurs, donc quand il les voyait passer tout ça, il leur parlait gentiment. Dès qu'ils ont connu quelques mots, parce que quand ils sont arrivés ils ne connaissaient pas le français du tout hein, ce n'était pas simple. Alors quand on a pu penser que dans le cadre du travail et tout ça ils arrivaient à connaître quelques mots de français, avec cette antenne on faisait appel à eux, on leur proposait des choses pour les enfants, surtout ça la première chose de l'antenne a été de leur dire : « il faut mettre les enfants à l'école » et on a ouvert un groupe scolaire pas loin et les enfants pouvaient y aller. Ca les a quand même intéressés, en fin de compte ils se sont dits, les enfants qui étaient dans la boue et dans la saleté toute la journée dans le bidonville, les envoyer à l'école ça leurs a rendu service donc, ils commençaient à s'habituer petit à petit de se dire que ça, ça pouvait représenter quelque chose. Alors, l'antenne nous, on leur ouvrait l'esprit tant qu'on y était en même temps sur d'autres choses quoi. Sur leur propre vie, sur ce que c'était qu'un immigré etc. Sur l'opposition des Français, des campinois qui n'était pas logique, qu'on ne partageait pas etc. etc. Voilà, ce qui fait qu'après ça devenait plus facile de les loger à l'extérieur. Elle a servi à ça cette antenne, elle était intéressante.

-Elle a servi à créer un lien de confiance alors ?

-Ah oui, oui, oui ! Mais bon, ça commençait très timidement hein. Ca a été très difficile, ça a été à gagner hein ! Alors on avait des tracts, on leur distribuait des tracts en Portugais ! On les faisait imprimer à un Portugais ! Alors euh, bon, y'en avait qui les cachaient à l'intérieur de leur poche, puis à l'intérieur du bidonville ils se les distribuaient entre eux quand même, voilà. Alors quand sont arrivées les grèves de 68, alors c'était encore bien plus facilité parce qu'ils sont rentrés dans le mouvement avec les ouvriers français.

-Donc ça, ça s'est fait sur le lieu de travail ?

-Voilà, et ça leur paraissait beaucoup plus clair ensuite quand ils venaient là et qu'ils entendaient parler le même langage dans notre antenne à nous, dans la municipalité et tout ça qui n'était pas du tout le langage de ceux qui étaient là pour les surveiller dans le bidonville. Ca leurs a paru beaucoup plus clair donc... Chemin faisant les factions policières portugaises les impressionnaient moins, parce qu'ils se sentaient défendus par ailleurs. Y'avait un certain chemin. Alors évidemment moi je vous dis ça en affirmation personnelle parce que je ne l'ai pas vécu mais je suis persuadée que c'est comme ça que ça s'est passé, voilà. (...) Ca a été un travail de longue haleine, mais quand même intéressant parce qu'on a réussi à renverser une situation, parce que y'avait pas que nous hein, y'avait Nanterre, Nanterre y'avait des... Des Africains, des Nord-Africains (...)

-Et entre municipalité, vous échangez les expériences ?

-Bien sûr, on avait des débats nous. On avait des débats nationaux où tous les endroits où se trouvaient les... Mais tous les bidonvilles étaient obligatoirement dans des municipalités communistes de toute manière (elle rit) C'était nous qu'ils avaient choisi en priorité pour nous mettre en difficulté bien entendu. Parce que Nanterre c'est pareil, c'est une ville importante. Voilà

9 – Retranscription de l'entretien d'une enseignante (Annette Gondelle)

Le 15 Février 2014. Entretien avec Annette Gondelle à son domicile 3, rue de l'Etang à Champigny-sur-Marne. Pavillon datant des années 1970 environ.

Arrivée à 14 h 30

- Parlez-moi un peu de vous. Quand êtes-vous née ? Où êtes-vous née ?

-Je suis née le 1^{er} décembre 1944 à Joigny dans l'Yonne.

-Vous pouvez me parler un peu de votre enfance ?

-Oui tout à fait. Ma mère n'était pas alors en état de s'occuper de moi et j'ai été élevée par mes grands-parents.

-A la campagne ?

-A Saint-Florentin, une petite ville de l'Yonne. Et être élevé par sa grand-mère, ce n'est pas indifférent parce que j'étais le dernier enfant qu'elle élevait, j'étais sa confidente et je recueillais ses souvenirs. Elle-même était née en 1900, elle avait été mariée en 1916 et sa vie était intimement liée déjà à la première Guerre Mondiale. Je pense que c'est avec elle et avec tous les récits que j'ai entendus que m'est venu le goût de l'Histoire.

-Vous avez fait des études ?

-Oui j'ai passé le (hésitation)... Je n'ai pu faire mes études au collège à Saint-Florentin que jusqu'à la 3^{ème} donc ensuite j'ai préparé le baccalauréat en internat au lycée Paul Bert, à Auxerre et puis je suis venue à Champigny où résidait ma mère pour passer le concours d'entrée à l'Ecole Normale. A l'époque, c'était encore le département de la Seine.

-Donc votre parcours est un parcours d'enseignante ?

-Oui. J'ai obtenu le baccalauréat... C'est frais dans mon esprit parce que comme je m'attendais à votre visite et que je ne retrouvais pas mes documents, je repensais à tout ça. Donc j'ai obtenu le baccalauréat en 1962, en 1962-1963 j'étais en formation à l'Ecole Normale des Batignolles, à Paris. En 1963-1964 j'étais stagiaire à Champigny à l'école du Tremblay. C'était encore la vieille école dans des baraquements et en... Donc... Je me perds un peu là (très émue) ... Je suis arrivée à l'année 63-64 ?

-Oui, c'est ça, vous étiez stagiaire à l'école du Tremblay.

-Oui c'est ça. (Très émue) Et en 64-65, j'ai été nommée à l'école du Plateau, on disait « l'école du Plateau ».

-Géographiquement, cette école elle est où il y a Emmaüs aujourd'hui ? C'est ça ?

-Oui, c'est bien ça.

-Et vous y êtes restée combien de temps dans cette école ?

-Ah, je ne suis restée qu'un an parce que j'étais encore débutante. J'ai passé mon certificat d'aptitudes pédagogiques à l'école du Plateau, cette année là. Et je n'avais pas à demander des écoles particulières, j'étais nommée... Euh...

-D'office ?

-Oui, au départ.

-Après cette école, vous vous souvenez où vous êtes allée ?

-Oui, tout à fait. J'ai été nommée à l'école Joliot Curie. Dans le centre, Joliot Curie.

-Et vous y êtes restée combien de temps ?

-Là, je suis restée au total vingt ans à enseigner à Champigny.

-Essayons de revenir sur ce qu'il y avait autour de l'école, sur l'environnement de l'école. Qu'est ce que vous pouvez me dire sur cet environnement ?

-(Elle réfléchit longuement)

-Il y avait des commerces, des pavillons ?

-Alors, une rue, dont je ne me souviens pas du nom, mais je compte retrouver des documents pour vous dire exactement, d'un... J'empruntais cette rue, je... Prenais l'autobus, et l'arrêt de... L'autobus me déposait au bas de cette rue, dont je vais retrouver le nom... Avec mes documents, parce que mes documents portent l'adresse de l'école. D'un côté il y avait l'école et de l'autre côté il y avait des pavillons, des petits pavillons de banlieue, pas luxueux, modestes, mais quand même pas... Euh... (Elle esquisse un sourire) Mais quand même pas des masures ! Là c'était un habitat qui se différençait totalement du bidonville, c'était des petits pavillons classiques de la classe moyenne on dirait maintenant.

-Vous me dites que vous veniez en autobus, mais vous veniez du centre de Champigny ? Vous veniez d'où ?

-Oui, j'habitais les cités blanches, chez mes parents, je vivais encore chez mes parents à l'époque.

-Sur le chemin du bus, vous traversiez finalement toute une partie du bidonville. Vous vous souvenez de ce trajet ?

-Non, je ne me souviens pas donc je...

-Et comment vous vous souvenez de votre arrivée dans cette école ? Vos impressions, votre sentiment ?

-Je suis arrivée dans cette école... (Très émue) sans appréhension. D'abord parce que je ne pensais pas du tout à ce que l'école pouvait présenter de particulier de part sa population. J'étais pleine d'enthousiasme (sourire) et désireuse de bien faire (sourire). Et... (Long soupir, avec beaucoup d'émotion le témoin poursuit) je peux dire que je n'aurais pas été atteinte si j'avais su que j'allais travailler avec en partie des enfants du bidonville.

-Si vous aviez été prévenue de la situation qui vous attendait ça serait mieux passé ?

-Ah non ça n'aurait rien changé ! Ce n'est pas ça qui m'a dérangée. Je vais vous dire ce qui m'a dérangée quand je suis arrivée (long soupir et hésitation). Lorsque je suis arrivée, donc j'ai été accueillie très bien par la directrice... Et... Celle-ci m'a dit d'emblée que j'aurais un CP. Et c'est ça qui m'a fait très peur, parce qu'on m'avait bien dit à l'Ecole Normale qu'il ne serait pas question pour moi d'avoir un CP dans mes premières années d'enseignement. Donc, c'est ça qui m'a fait peur, d'avoir une responsabilité énorme sur le dos et de ne pas réussir à apprendre à lire aux enfants. Je n'ai pas dit à la directrice bien sûr que j'avais peur de ne pas être à la hauteur, ça aurait été me dévaloriser d'emblé, je lui ai dit simplement que : on m'avait bien dit à l'Ecole Normale que les débutantes n'auraient pas de CP, or, j'étais bien une débutante puisque je n'avais même pas mon certificat d'aptitudes pédagogiques. Mais elle m'a répondu, que dans cette école toutes les enseignantes avaient mal au dos, ne pouvaient se pencher sur les enfants, et que... Vu ma... Jeunesse, c'était le contraire, (elle sourit) je ne pouvais pas refuser, car on ne pouvait imaginer que j'avais mal au dos à mon âge (elle sourit). Il y avait deux CP, et, après, j'ai fait connaissance à l'autre personne qui était aussi une débutante. Nous étions deux débutantes.

-A quel moment vous vous êtes rendu compte que vous aviez une part d'enfants qui étaient non-francophones ?

-(Longue hésitation). La pédagogie n'était pas celle qu'elle est maintenant. On ne demandait pas trop aux enfants de s'exprimer. Et puis, euh... Il y avait une école maternelle, c'était un groupe scolaire, donc les enfants avaient peut-être fréquenté des classes maternelles avant. Ce n'est pas ce qui m'a surpris. Ce qui m'a surpris, en premier lieu c'était l'état de... Le manque d'hygiène des enfants.

-Par ce fait là, ils se différenciaient vraiment des autres enfants ?

-Enormément.

-Ca se manifestait par quoi ?

-Eh bien, justement, lorsqu'on se penchait sur eux c'était des petits, ou lorsqu'ils avaient affaire à nous... Ils dégageaient une odeur difficile à supporter. Il faut dire les choses comme elles sont et ça n'a rien de péjoratif... Une odeur... D'huile et de morue mélangée, d'huile et de poisson mélangé.

-Et en ce qui concerne leur aspect physique, ils se démarquaient des autres enfants ?

-J'avais une classe de filles. Parce qu'à l'époque, les filles et les garçons étaient encore séparés. Et... Beaucoup de petites filles étaient vêtues d'une manière étrange, euh... Parce qu'elles portaient un pantalon, on dirait maintenant genre jogging et une jupe par-dessus. Une jupe qui arrivait aux genoux à peu près. Je n'ai jamais su si c'était parce qu'il faisait très froid, là où elles habitaient, ou si c'était une tenue qu'on portait dans la province d'où elles venaient, parce que j'ai vu des... Des... Ballets folkloriques et j'ai constaté que le costume féminin était comme cela. Qu'il y avait un pantalon et une jupe par-dessus, donc je ne saurais pas dire si c'était pour avoir bien chaud ou si c'était une trace d'un costume qui était utilisé dans la province d'où elles venaient.

-Est-ce que ces enfants étaient plus sujets à être malades que les autres.

-Alors non. Ça je n'en ai pas le souvenir.

-Est-ce que vous vous souvenez des parasites comme les poux, il y en avait dans la classe ?

-Non. Je... Certainement que c'était présent mais je ne veux pas extrapoler. Ce que je peux vous dire, c'est que j'ai déjà été sollicitée pour témoigner dans un travail qui a été fait à l'école des Mordacs et... Le... A cette occasion j'avais retrouvé une collègue qui elle, avait le CE1. Elle, elle se souvenait qu'elle a emmené les enfants dans un endroit, je ne saurais dire lequel, pour prendre des douches. Elle les emmenait prendre des douches régulières. En CE1. Mais moi, je n'y suis jamais allée, j'en suis sûre. On jugeait peut-être que... On commençait à partir d'un âge où les enfants étaient plus dégourdis... Je ne sais pas, enfin, moi je sais que je n'allais pas aux douches avec les enfants.

-Et cette question de l'hygiène a suscité des réactions particulières de la part de l'école ?

-(Elle réfléchit) Je suppose qu'il y a des mesures qui ont été prises puisque ma collègue m'a affirmée qu'elle emmenait les enfants aux douches. Mais, ce n'est pas quelque chose de toute façon qui a laissé un souvenir important. Et pour être rigoureuse, je ne veux pas broder autour de ça. Je me rappelle que j'ai été gênée par le manque d'hygiène mais... (Elle réfléchit) Je ne me souviens pas quand même de choses catastrophiques. Il est possible que les enfants aient eu des parasites, à l'époque il y avait les « dames des poux » qui passaient régulièrement, et peut-être qu'on leurs a poudré la tête, mais ça n'a pas laissé de souvenir en moi.

-Sur le plan matériel, c'était des enfants qui avaient tout ce qu'il fallait pour travailler en termes de fournitures ?

-(Elle réfléchit longuement) Il y avait beaucoup de choses quand même qui étaient fournies par l'école. On utilisait encore les plumes et l'encre et les cahiers étaient fournis par l'école.

-Qu'est ce que vous pouvez me dire de vos relations avec les parents ?

-Je ne voyais pas les parents.

-Et les enfants comment ils se comportaient avec vous ?

-Ils étaient gentils et dociles. Je me rappelle d'une petite fille qui était très gaie, très riieuse. Je n'ai pas noté de gros problèmes de comportement alors que dans l'école où j'étais précédemment, au Tremblay, j'ai des souvenirs très précis de... D'enfants qui avaient des problèmes de comportement énormes, parce que c'était une 7^{ème} faible, j'ai des souvenirs très précis. Je pense que si ces enfants-là avaient eu des problèmes de comportement je m'en rappellerais. Je trouve que dans les relations avec moi, c'était des enfants plutôt agréables et je ne voyais pas de conflits. Je n'ai pas vu de conflits entre les enfants qui venaient des... Des pavillons... Et des enfants qui venaient du bidonville. Les enfants qui venaient des pavillons étaient... En plus petit nombre quand même.

-Est-ce que ces enfants se mélangeaient entre eux ?

-Justement ça, je me posais la question, elle émergeait juste avant que vous me l'adressiez (elle esquisse un sourire) je... Je ne me rappelle pas...

-Et donc vous n'aviez pas de rapports avec les parents des enfants du bidonville mais vous en aviez ou pas avec les parents des autres enfants ?

-Oui.

-Et ces enfants, comment ils s'en sortaient sur le plan scolaire ?

-Alors, il y a une chose que je voulais vous signaler, avant. C'est que si je n'avais pas du tout de rapports avec les parents et si je ne me souciais pas de savoir, parce que c'était des CP quand même, s'ils étaient au moins accompagnés, ils auraient pu être accompagnés au moins à la porte par les parents, ou par des plus grands, je ne m'en souviens pas, je ne m'en souciais pas, car j'étais pressée de rentrer dans l'école, j'avais toujours quelque chose à faire. Je ne me souviens pas de contacts avec les parents, mais je me rappelle qu'ils étaient très assidus.

-Et donc leur niveau scolaire ?

-C'était très difficile pour moi, justement qui était une débutante, (elle sourit) qui avait moins de vingt ans quand elle a pris la classe, et qui n'avait pas d'expérience,

de pouvoir juger de leur niveau scolaire. Mais... J'ai passé mon Cap très tôt dans l'année, à la rentrée, au mois de novembre, et... Un vendredi après-midi et... On ne ferait pas ça maintenant... Et je me rappelle que le rapport d'inspection disait que les résultats étaient honorables, je connais la phrase par cœur vu que j'ai déjà été appelée à témoigner... Que « les résultats étaient honorables compte-tenu de la forte proportion d'étrangères dans la classe. » Alors, ce que je peux dire, ça met un petit peu en cause l'autre personne, qui va peut-être accepter de témoigner pour vous, c'est que... Donc j'ai fais de mon mieux, pendant une année. Après j'ai été nommée comme je vous ai dit à l'école Joliot-Curie, et j'ai rencontré par hasard madame Vibert, donc la collègue qui tenait le CE1, et j'étais fort inquiète, comme vous vous doutez, puisqu'elle avait récupéré mes enfants... Mes élèves plutôt pas mes enfants ! (elle sourit). Et... Je lui avais dit : « Comment ça allait, ils n'ont pas trop oublié ? Ils savent lire ? » Maintenant on dit qu'on met deux ans pour apprendre à lire, on ne disait pas ça à l'époque. Et elle m'a dit : « Oh lala, il a bien fallu compter un trimestre pour que les enfants révisent leurs sons, qu'ils connaissent bien leurs sons. » J'étais une débutante, je ne savais pas, je n'ai rien dit. Mais c'est une chose qui est tout à fait normale car le CE1, et déjà à l'époque, le premier trimestre du CE1 est en partie consacré à ça quoi... Peaufiner l'apprentissage de la lecture. Donc, je pense que leur niveau était convenable.

-Après l'inspection, est-ce qu'on vous a apporté des outils pour combler les problèmes liés à la langue ?

-Ah non pas du tout.

-Donc vous n'avez reçu aucune formation spécifique liée à cette question ?

-Non. Et je tendrais à penser que les enfants, s'ils avaient des déficits importants dans le domaine de la langue, j'aurais tendance à penser que... (Elle réfléchit) L'apprentissage de la lecture leur a permis de combler ce déficit. En partie.

-Du coup, vous leur enseigniez comme vous le faisiez pour les autres ?

-Oui, je n'ai mis... J'avais mis tout le monde... Euh... J'allais dire j'apportais la même nourriture à chacun (sourire gêné) en souhaitant qu'il en tire le meilleur parti. Je n'ai utilisé aucune pédagogie... Particulière.

-Dans votre école, il y avait donc les filles d'un côté, les garçons de l'autre, mais vous avez connaissance de cours pour adultes qu'il aurait pu y avoir dans votre école ?

-Ah. Je n'ai pas eu connaissance non. Madame Vibert le saurait peut-être, elle est restée... Assez longtemps dans l'école elle.

-Vous avez eu des rapports avec la mairie concernant l'école ?

-Non.

-Pour terminer, j'aimerais que vous me racontiez, votre meilleur souvenir dans cette école.

(Silence)

-Ou votre pire souvenir.

-(Elle réfléchit longuement et semble être très émue) Euh... Mon meilleur souvenir... (Elle sourit malgré l'émotion) C'était les rires de cette petite fille très gaie... (Silence) Je n'ai pas de fait marquant à donner. Il n'y a pas eu de drame... L'année s'est écoulée comme ça... Et... Mon pire souvenir (très émue) c'était la crainte d'être insuffisante, de ne pas être à la hauteur... La peur perpétuelle de ne pas apporter ce qu'il fallait aux enfants.

-Est-ce que j'aurais omis de vous poser des questions sur des choses que vous voudriez me dire ?

-(Silence) Je souhaite dire, que ça m'a beaucoup aidée d'être issue d'un milieu modeste. Chez ma grand-mère il n'y avait pas beaucoup de commodités au niveau des toilettes. Bien sûr il y avait l'eau courante, il y avait du chauffage, mais l'habitude c'était de faire chauffer un baquet pour pouvoir faire sa toilette entièrement. Alors après j'ai connu davantage de confort... Spécialement quand j'ai été interne au lycée parce qu'il y avait des douches par exemple, qui étaient très commodes et tout. Je pense que ça m'a beaucoup aidée d'être d'un milieu modeste. Parce que si j'avais été d'un milieu plus bourgeois (court silence) j'aurais pu avoir de l'éloignement pour ces enfants du fait de leur manque d'hygiène.

-Grâce à ça, vous avez mieux compris leur situation ?

-Oui. Je vous ai dit qu'il m'était très désagréable de supporter l'odeur que les fillettes dégageaient, je pense néanmoins qu'elles se lavaient, que les mamans les lavaient du mieux qu'elles pouvaient ; je pense que c'était le confinement des baraques qui faisaient qu'elles... Qu'elles étaient... Ca devait sentir très fort quoi.

-Vous en parliez avec vos collègues de ça ? De l'hygiène ?

-(Elle réfléchit) Je n'étais pas très à l'aise avec... Mes collègues... (Silence)

-Vous pouvez m'en dire plus ?

-(Silence) J'avais l'impression qu'elles me jugeaient, qu'elles m'attendaient au tournant. Je me sentais à part, j'avais des contacts avec l'autre institutrice de CP, qui devait avoir aussi... Elle avait peut-être deux ans de plus que moi. Et... (Silence) si j'avais des contacts avec elle... Je crois que nous trouvions, l'une, l'autre, du réconfort... L'une avec l'autre du réconfort... Mais nous ne parlions pas de nos élèves. Nous ne parlions pas de... Nous faisons la coupure. Nous sortions le dimanche pour aller danser par exemple. Nous avons besoin, je crois, de faire la coupure.

A la fin de l'entretien, l'enquêtée nous a confiées le rapport d'inspection établi le 21 Octobre 1964 par une inspectrice de l'Education Nationale, Mme Radureau. Il s'agit d'un document manuscrit que Mme Gondelle a recopié à l'époque.

NB : le nom de jeune fille de Mme Gondelle est Blonde.

10 – Retranscription de l'entretien d'un descendant (Altina Ribeiro)

Entretien Altina Ribeiro le 10 Janvier 2014 à son domicile 28, rue Honoré de Balzac à Montreuil. Pavillon de banlieue datant des années 1990-2000.

Arrivée à 10 heures.

-Nous allons commencer par des questions simples. Parlez-moi de vous. Où êtes-vous née ?

-Alors moi je suis née au Portugal dans un petit village au Nord-Est, à la frontière espagnole euh... A cinq kilomètres de la frontière y'a un voyage euh un village voisin donc qui touche le notre euh... Je suis née en 1960 et euh je suis venue en France en 1969.

-D'accord, donc vous avez vécu au Portugal jusqu'à l'âge de neuf ans ?

-C'est ça.

-Et vous avez grandi où en France ?

-En France on est arrivé dans un premier lieu, dans le 14^{ème} arrondissement (hésitation) en fait mon père qui avait lui vécu dans les bidonvilles, puis dans un, une euh... On appelle ça... Des bungalows de chantier, ensuite il a vécu dans un hôtel euh... Très modeste bien entendu à Paris 14^{ème} euh pardon, Paris 1^{er}, je me rappelle encore de l'adresse, rue Herold, quartier les Halles. Euh... Et puis... Euh... Voilà il voulait nous accueillir dans un appartement euh... Correct et comme il travaillait aux alentours de la porte d'Orléans, en tout cas c'était sur sa ligne, il avait fait en fonction pour s'organiser pour son travail et également où il pouvait nous trouver une école où y'avait une classe où nous pouvions apprendre le français, une classe spéciale, sans euh... Pour que ce soit plus facile pour nous et en même temps je pense qu'ils ont aussi créé ces classes-là pour pas déranger le rythme des autres élèves je suppose enfin... Et donc il y avait cette classe-là dans une école qui était rue Le Vau dans le 14^{ème} vers Denfert-Rochereau et voilà donc il s'était occupé de l'école et il avait pris un appartement pas trop loin de son travail et c'était à Paris 14^{ème} et c'était dans des beaux quartiers, dans un immeuble de haut standing, et c'était un meublé puisqu'euh... Et... Mais en fait, il comptait sur le salaire de ma mère, pour pouvoir payer le loyer, mais ma mère n'a pas pu travailler légalement en France, parce que à l'époque il fallait avoir une carte de travail, pour avoir cette carte de travail il fallait passer la visite médicale et être déclaré « apte » (court silence) et elle ne l'a pas été parce qu'elle avait une myopie très prononcée. Donc comme elle n'a pas pu travailler euh... Mon père pouvait pas payer le loyer tout seul et je me souviens qu'il coûtait 550 francs par mois et lui je crois qu'il gagnait dans les alentours de 1 000 francs. Alors nous avons déménagé à rue Herold dans le 1^{re}, c'est pour ça que je me rappelle de l'adresse, puisque j'y ai également vécu. Euh donc c'était un hôtel où on avait une chambre comment dire (hésitation) Ben je ne pourrais pas vous dire la surface mais voilà c'était une chambre où y'avait... C'était une pièce en fait, donc

notre lit et celui de mes parents étaient séparés... Puisque j'étais avec ma sœur, étaient séparés par un rideau, et puis nous avions un petit coin cuisine avec le strict minimum, euh... Les toilettes... Donc pas de salle de bains, et les toilettes il fallait traverser, puisqu'en fait nous on était au rez-de-chaussée, de la cour de l'immeuble, près des poubelles (haussement de sourcils), il fallait traverser toute la cour et monter un étage et demi pour arriver aux toilettes (sourire forcé et hochement de tête) voilà... (Long soupir)

-D'accord.

-Donc, euh... Et nous avons vécu euh... A peu près un an comme ça et après mon père A... A acheté un appartement dans le 20^{ème}. Donc là, quartier un peu plus populaire, et là on a acheté un deux pièces, dans le 20^{ème}. Alors pour nous ça a été euh... Très difficile pour ma sœur et moi parce que bon, quand on est arrivé en France, ah évidemment choc culturel. Entre un village du Portugal loin de tout vers Paris euh... 14^{ème} c'est un quartier bon euh... C'est un beau quartier, mais un quartier assez triste. D'ailleurs euh... J'y suis allée euh... Pour la première fois en juin... Dernier. Parce qu'il y avait une fête portugaise qui était organisée là-bas par la mairie du 14^{ème} d'ailleurs, c'était au Parc Montsouris, juste à côté d'où on vivait. Puisque nous, je crois qu'on était avenue Reille, et donc en face... (Hésitation) C'est vraiment à... 200 mètres hein. Et j'ai toujours pratiquement, à part depuis que je suis là, vécu à Paris et travaillé à Paris et je n'ai jamais eu l'opportunité d'aller à cet endroit et je... Enfin voilà ça s'est pas trouvé et en juin j'y suis allée, et euh... Effectivement j'ai, j'avais, comme souvenir un endroit... Enfin, un quartier un peu triste, et c'est... Effectivement je comprends pourquoi maintenant.

-C'est resté ?

-C'est resté oui, oui ! En fait euh... La euh... Ah votre manteau est tombé... (Elle se lève tout en continuant à parler) et en fait la rue où nous habitions, euh... C'était des immeubles, tout le long, et en face, en face, il y avait comme... Un mur et on voyait comme un mur, on voyait, y'avait rien d'autre je crois que c'était un château d'eau (elle hésite). Enfin je sais plus, enfin quelque chose, bon bref ! Et donc du coup oui en fait, nous on avait nos fenêtres qui donnaient sur la cour et non sur la rue euh... (Longue hésitation) on était au 3^{ème} étage donc pas beaucoup de lumière, et pour nous ça a été un enfermement énorme parce que au Portugal nous avons une maison qui avait pas de confort, mais en tant qu'enfant on ne cherche pas forcément ce... Un confort, enfin du moment qu'on est comme les autres on est bien et on était dehors tout le temps, on rentrait à la maison pour manger et dormir. Euh... Les enfants, enfin nos camarades étaient aussi nos amis d'enfance, euh... Je veux dire euh... Voilà. Et euh... Lorsqu'on s'est retrouvé dans cet arrondissement-là, on s'est retrouvé dans un deux pièces, dans un pays inconnu, on ne connaissait pas la langue. On s'est retrouvé à l'école, ben déjà on avait un aspect complètement différent de nos camarades, on ne parlait pas la langue, euh... Et puis euh... En plus on devait manger à la cantine parce que c'était loin donc ça permettait pas de rentrer à la maison euh... Ouais, ouais c'était vraiment, c'était vraiment un choc énorme et euh... Et en fait, oui c'est, c'est, c'est, cet endroit-là, alors par contre il y avait tout le confort : on a découvert une salle de bains, euh... Du papier qui recouvrait les murs,

une moquette, enfin non je crois que c'était un lino par terre, en plus comme c'était meublé bon voilà c'était euh... Une belle cuisine avec tout, alors euh... Les premiers jours on est arrivé on a trouvé ça sympa. Mais bon euh rapidement on s'est senti très seules. Mon père travaillait, il partait, il travaillait toute la journée, et ma mère, ma sœur et moi, on restait dans l'appartement enfermé, on avait peur de sortir, euh... Parce que l'école n'avait pas repris encore. Moi j'avais peur des noirs, parce que j'avais entendu des choses bizarres dans mon village, euh... A cause de ce qui s'est passé, les guerres coloniales, donc j'entendais des trucs pas possibles, des histoires, traites des blanches, des choses abominables, et là j'avais fait un amalgame, j'avais des idées comme ça arrêtées, et j'avais peur, j'avais peur d'en rencontrer, j'en avais jamais encore vu. Je savais qui en avait et j'avais peur d'en rencontrer. Et on avait peur de se perdre, donc on ne partait pas. Enfin, on ne sortait pas de l'appartement.

-Et comment vous diriez alors que vous avez vécu toute cette période d'après l'adolescence ? Le fait de « s'acclimater » justement à ce nouveau pays ?

-Euh... En fait ça a été difficile et niveau de, au moment de l'enfance, quand on est arrivé. Ce choc culturel, la première année à l'école, après quand ma sœur et moi on a commencé à grandir on s'est... Donc après Paris 14^{ème}, on allait donc à rue Herold. Alors rue Herold c'était différent, alors y'avait pas de confort du tout mais, y'avait des gens de notre village qui venaient et d'autres villages voisins enfin des alentours, enfin voilà. Parce que le bouche à oreille fonctionne, puisque les gens quand ils partent à l'étranger ils sont quand même un peu rassurés quand il y a quelqu'un qui est déjà là sur place. Et donc, on avait des... Nous on était les premiers à être partis. Mon père a été le premier en tant que, à partir seul, un des premiers. Et nous on a été la première famille à partir du village. Donc petit à petit les gens venaient et donc du coup nous on retrouvait... Pas des gens de notre âge, y'en avait pas, mais au moins y'avait des adolescents, des jeunes adultes, des gens de l'âge de mes parents, enfin de tous, tous, tous âges, et du coup on se sentait moins seul. On pouvait parler notre langue, on se sentait... Voilà. Donc là on était bien. Après quand on a déménagé à Paris 20^{ème}, alors là ça a été encore plus dur parce qu'on retrouvait le... Pas de confort comme rue Herold, mais l'isolement de Paris 14^{ème}. C'est-à-dire que... Il y avait personne. Donc on avait quitté, alors quand on était arrivé Paris 14^{ème}, on avait quitté notre village et quand on est arrivé à Paris 20^{ème}, on avait quitté notre... Notre rue Herold où y'avait un petit peu de notre village en fait. Et là ça a été aussi difficile donc bon on avait un appartement, après on l'a refait, on l'a amélioré etc. Mais toujours pas de salle de bains, toujours pas de toilettes, et d'ailleurs cette histoire de toilettes (hésitation) euh... M'a beaucoup marquée... De pas avoir de toilettes à la maison... Et j'en fais encore des cauchemars (silence).

-C'est-à-dire ?

-C'est-à-dire que je rêve que je vais dans des toilettes qui ferment pas, ou qui sont sales euh... Qui sont... Ce ne sont pas vraiment des toilettes, mais bon je fais avec... Des choses comme ça. J'en rêve encore.

-ça vous a marqué donc ?

-Ah oui, oui, oui ! Vraiment ! Et après pour répondre à votre question, finalement ma sœur et moi, on s'est rapidement fait des amis, euh... On a alors, en fait après cette classe, on a été orienté en fonction de nos connaissances. Donc moi j'étais en CE1 j'avais 10ans et ma sœur est allée en CM2 parce que elle avait trois ans de plus que moi. Donc trois ans de différence avec les camarades ce n'est pas évident surtout quand on est jeune comme ça voilà. On commençait ben... Soit vous vous adaptez à l'âge de vos camarades, soit vous restez dans votre coin donc ben moi je me suis adaptée. Physiquement c'était compliqué, parce que moi je commençais à devenir une jeune fille et autour de moi y'avait... J'étais avec des enfants. La visite médicale c'était une horreur, parce que voilà je me suis formée, voilà en plus je me suis formée vite et quand j'avais 12 ans elles en avaient neuf et voilà. Et bon en grandissant et en s'adaptant petit à petit, la langue est venue quand même assez rapidement, je dirais qu'au bout d'un an on se débrouillait. On a appris en même temps à parler, écrire, lire, et après la difficulté est venue des relations avec nos parents. Parce que nous finalement on a trouvé que... Nous on était, quand on a quitté le Portugal sous la dictature, les parents avaient une mentalité très stricte. Le père (le téléphone sonne, elle se lève en s'excusant pour aller décrocher. Elle revient. Où on en était ?

-On parlait de votre père, de votre éducation.

-Oui parce que en fait eux ont vécu sous la dictature donc alors le père, le père c'était de l'argent, enfin économiser, travailler, la mère c'était... Ben, ne pas sortir, etc. Donc nous, on a eu les deux, c'est-à-dire un père qui voulait... Mais j'aimais aller à l'école, j'aimais étudier, et donc euh... J'ai été frustrée parce que mon père il était dans, dans... (Longue hésitation) dans cette optique. Et lui il a commencé à travailler à l'âge de huit ans. Après il est allé un peu à l'école, il a fait sa primaire, ce qui est, pour l'époque c'est assez, ce n'était pas très courant parce que il y avait 70 % d'analphabètes au Portugal à cette époque. Et mes parents, ils ont 81 et 84 ans euh... Ont fait partie de ceux qui ont eu le privilège quand même d'avoir au moins été en primaire. Ce qui était un privilège à l'époque. Et donc, mais bon, enfin, ma mère elle elle est... Là-dessus elle n'intervenait pas, elle suivait le mouvement. Par rapport aux études. Mon père lui, a pris la décision, que voilà, l'école était obligatoire jusqu'à seize ans, à seize ans, on va travailler. Parce que lui il a beaucoup manqué mon père par rapport à ma mère. Alors ma mère, ils ont souffert tous les deux de façon différente, ma mère à perdu ses parents très jeune. Donc elle a été élevée par un oncle et une tante évidemment. Je crois qu'elle avait 8 ans quand elle a perdu sa mère et 12 ans quand elle a perdu son père, ou l'inverse. Euh... Et voilà ça a été très compliqué. L'avantage si je puis dire dans un petit village comme ça, c'est que les enfants étaient séparés chez des tantes et oncles différents, mais bon c'était dans le même village c'était moins... Enfin si c'était en ville ça aurait été plus compliqué, là tous les jours, ils se voyaient à l'école, il y avait quand même cette proximité.

-Et si je peux vous couper, vos parents ils se sont rencontrés comment ?

-Parce que mon père qui vivait dans un village voisin, ma mère (elle voulait sûrement dire « ma grand-mère ») l'a envoyé travailler, parce que son village était encore plus pauvre que le notre et donc à huit ans elle lui a dit : « il faut que tu bouges » parce

qu'ils étaient très nombreux, très pauvres. Et donc mon père était le plus vieux et elle lui a demandé d'aller chercher du travail et donc il a atterri dans mon village.

-A huit ans ?

-Oui.

-Et c'est là qu'ils se sont rencontrés ?

-Oui, oui. Et en fait, bon il allait de village en village, bon je l'explique avec plus de détails dans mon livre, il allait de village en village et à un moment donné, il s'est retrouvé dans mon village et après il a fait des allers-retours. Et après il y eu une période où ses parents, je ne sais par quel hasard, lui ont demandé de revenir pour aller à l'école. Et donc il est allé faire sa primaire et il est revenu à San Vicente, enfin à mon village, il est reparti dans l'autre. Enfin bon bref, mes parents se sont vraiment rencontrés si je puis dire à l'âge de 15 et 17 ans.

-D'accord.

-Et donc mon père qui a connu la faim, parce que si chez lui il n'avait pas à manger quand il allait travailler pour des personnes c'était encore pire parce que y'avait tellement peu à manger que ce qui avait à manger c'était d'abord pour le père de famille parce qu'il travaillait dur etc. il fallait qu'il ait des forces pour travailler. Après c'était pour la mère puis les enfants... Bah... C'était ce qui y'avait quoi, enfin ce qui restait. Et il ne restait pas grand-chose. Donc quand on est en plus pas chez soi, c'est encore pire, donc lui il était le dernier à manger... Un bout de pain qui restait quoi. Et comme il a souffert de la faim, il a toujours eu cette peur du manque, qu'il a encore à 84 ans. Il l'a toujours. Et lui son euh... Voilà en France il y avait du travail, on pouvait gagner sa vie, il ne comprenait pas qu'on puisse rester des années dans une école et voilà son truc... Ce n'est pas une critique hein c'est juste pour expliquer comment il ressentait les choses. Et voilà et lui à 16 ans on doit travailler, on doit gagner sa vie. Et moi j'ai... Comme j'ai commencé ma scolarité à l'âge de 9 ans je suis arrivée en 6^{ème} j'avais 14 ans et alors en plus cette année-là, ça a été la première année où on est allé au Portugal en vacances. En 74, euh... Oui, en 74 ! L'année de la révolution ! Alors puis comme on n'y avait pas été pendant cinq ans, il fallait amortir le voyage ! Donc on est resté trois mois ! Et on est rentré mi-octobre (sourire forcé) et moi je rentrais en 6^{ème}, mais pour eux ce n'était pas important donc je ne savais même pas dans quel lycée j'étais ! Je dis lycée, enfin c'était collège mais il faisait lycée également, c'était à Hélène Boucher cours de Vincennes, je ne sais pas si vous connaissez ?

-Non.

-Ce n'est pas très loin d'ici. Euh... Et donc, ben voilà dès que je suis arrivée, je suis allée voir une ancienne camarade avec qui j'étais en CM2. Et puis c'est... Enfin bon... J'ai reçu la... La lettre comme quoi j'étais à tel lycée et puis voilà. En fait, je ne, je ne, les profs avaient déjà... m'avaient déjà rayée des listes puisque voilà ! Et donc (gène)

-Ca a été dur pour vous cette période ?

-Ca a été une horreur. C'est comme si je revenais. C'est comme si j'arrivais une nouvelle fois du Portugal. C'est-à-dire cinq ans après je me retrouvais dans un... Parce que j'étais restée trois mois au village, je m'étais de nouveau imprégnée de cette ambiance et revenir ici c'était pfff (elle souffle) ce n'était pas possible quoi ! Et savoir que j'allais être dans un collège encore que je ne connaissais pas avec des... Encore des élèves que je ne connaissais pas, que j'allais devoir rattraper des cours parce que bon... L'anglais qui était enfin... Inconnu, le latin, je faisais du latin etc. Enfin bon bref, après j'ai eu l'aide nécessaire mais bon c'est super compliqué de se retrouver comme ça. Encore une fois en marge.

-Et vous en avez voulu à vos parents de ça ?

-Oui ! Ben on a eu des très mauvaises relations quand on était ados. Euh... Parce que lui voilà y'avait ce truc de de... Et donc quand je suis arrivée à l'âge de 15 ans en 5^{ème} y'a une conseillère d'orientation qui m'a demandé ce que je comptais faire, si j'avais des projets pour mes études. Et puis évidemment j'en avais pas, et puis je dis : « moi j'aime étudier mais je n'ai pas de... Je ne sais pas encore quoi faire. », et elle me dit : « de toute façon vous avez de bons résultats, vous pouvez poursuivre malgré votre différence d'âge, ça ne pose aucun problème. Maintenant, il faut savoir si vos parents souhaitent vous laisser poursuivre ou pas. Parce que si ça n'est pas le cas, il vaut mieux tout de suite que vous ayez un métier plutôt que vous vous retrouviez en 4^{ème}, 3^{ème} sans rien. ». Euh... Alors je ne sais pas quel a été le but de sa démarche. Est-ce que ça a été de... Euh... De se dire bon ben voilà parce que y'a des... Y'a eu quand même des... Une certaine... Euh (gêne et hésitation) comment dire ? Je dirais pas « racisme » mais euh... Un petit peu de se dire : « bon, euh... Elle est étrangère, elle est déjà... Elle a déjà un certain âge... On ne va pas s'embêter... On va... ». Ou alors moi, dans mon cas je sais qu'elle l'a fait... Moi elle m'a rendu service. Je ne sais pas elle dans quel état d'esprit elle l'a fait puisque j'étais trop jeune pour m'en rendre compte. Parce que j'ai su après, quand mes enfants ont été à l'école, j'ai eu ces problèmes là d'orientation, euh... Voie de garage, très rapidement. Donc je me suis dis que peut-être cette femme-là avait aussi cette démarche et euh... Donc je ne peux pas le savoir mais en tout cas moi elle m'a rendu service. Parce que si j'avais continué effectivement je me serais retrouvée en 3^{ème} ... (Elle lève le bras au-dessus de son épaule en soufflant).

-Alors vous avez fait quoi ?

-Alors en fait, on m'a proposée, parce que normalement c'était en fin, c'était après la troisième, les orientations. Mais euh là... Comme j'étais dans un bon lycée, que j'avais un certain âge etc... Euh... Je pouvais euh... Comment... Intégrer un lycée professionnel après la 5^{ème}. Parce que j'avais un bon dossier, j'avais de bons résultats. Alors on me proposait (elle énumère en comptant sur ses doigts) couture, coiffure, ou secrétariat... (Elle souffle). Alors couture, coiffure ça m'attirait pas... Et je me suis dis : « secrétariat peut-être que comme j'aime écrire... Lire... Euh... Apprendre... Etc... Peut-être que j'aurais... Des portes qui vont s'ouvrir. » Donc c'est ce que j'ai choisi.

-D'accord.

-Et j'ai fait une formation donc de secrétariat en trois ans. Euh... Donc de 15 à 16 ans, tout va bien. Et puis ben de 16 à 18, ben ça allait plus puisque j'avais 18, euh 16 ans et que il fallait que j'aille travailler. Donc les deux années qui me restaient, je les ai terminées, mais à contrecœur, enfin... Mes parents euh... (Gêne) ne le souhaitaient pas.

-Ca a été un combat contre vos parents ?

-Ca a été un combat (elle hoche plusieurs fois la tête) pendant deux ans. Donc je n'avais plus droit à... De rien faire, de rien dire, parce que j'étais à l'école et que...

-C'était un privilège ?

-C'était un privilège énorme !

-Et alors après, est-ce que vous quand vous êtes entrée dans la vie active à partir de ce moment-là à 18 ans...

-(elle me coupe) A 19 ans.

-A 19 ans, vous l'avez vécue comment ce moment ?

-Ben en fait, je n'avais pas envie, moi j'avais envie de poursuivre mes études. Mais en même temps, j'étais tellement accablée de reproches, et je n'avais absolument pas un centime d'argent de poche. Je me suis dis : « Quand je vais commencer à travailler, au moins j'aurai mon argent et mon père va être content. » Enfin, mon argent, pas tout... Et mon père va être enfin soulagé de me voir travailler. Et euh... Et là évidemment ça a été une grande déception parce que je devais lui donner la moitié de mon salaire et je n'avais toujours pas de liberté. C'est-à-dire que, ce n'est pas parce que je savais que j'étais majeure que j'avais le droit de sortir, donc c'est là que ça a commencé à devenir très violent. Ma sœur entre-temps avait eu à peu près... Elle la différence entre elle et moi, c'est qu'elle, les études ne l'intéressaient pas, quand elle... Elle... Elle a été orientée vers un CAP de... (Hésitation) crèmerie à 16 ans. Donc à 16 ans elle était en apprentissage. Moi j'étais à l'école... Je n'étais pas... Puisqu'il n'y a pas d'apprentissage... Enfin je ne sais pas... Bon bref... Moi c'était l'école. Tandis que elle c'était apprentissage et elle avait déjà un petit salaire (court silence) qu'elle donnait intégralement à mon père. Et... Euh... Voilà donc le fait de donner son salaire, le fait de ne pas avoir le droit de sortir etc etc... Elle est partie. (Silence). A dix-huit ans elle s'est enfuie. Moi, comme j'ai vu qu'elle avait un peu galéré, j'ai été un peu plus... Euh... (Elle réfléchit longuement) J'ai fait un peu plus attention, j'étais un peu plus... Je ne trouve pas le mot...

-Docile ?

-Euh non ! Pas docile ! Mais... Prudente. Donc je me suis dit : « je vais tenir, le plus longtemps possible. » Et donc tout en donnant la moitié de mon salaire, je mettais de

l'argent de côté. Euh... Ma sœur avait... Elle flambait, elle avait ce besoin de... Voilà... On a toutes les deux connu la même chose, moi j'ai réagi d'une façon et elle a réagi d'une autre. Et elle flambe encore, elle est comme ça et moi je suis toujours euh... Je suis très très économe. Je... Je peux me faire plaisir, je peux me faire une folie, par rapport à mes parents qui ne s'en sont jamais fait, mais je ne supporte pas le gâchis. Même quand ça ne me concerne pas. Je ne peux pas... Je... Voilà. Et donc je suis... Je... Je mettais de l'argent de côté tout en m'assurant parce que je me payais le déjeuner du midi, ma carte orange à l'époque (léger sourire). Euh... Enfin voilà mes, mes, mes dépenses, je mettais de l'argent de côté. Et un jour j'ai craqué parce que je me suis fait opérée des végétations, et je n'avais pas encore assez de... D'ancienneté pour être payée à 100 % donc je n'ai reçu que... Je crois qu'à l'époque c'était 50 % du salaire puisque j'étais arrêtée un mois ou trois semaines, enfin bon... Peu importe, j'ai reçu que la moitié de mon salaire et mon père m'a exigée cette moitié. Et là je me suis dit : « Ce n'est pas possible quoi. » Et je suis partie, je me suis enfuie aussi parce qu'il n'était pas question de partir et de dire à mes parents : « je m'en vais ». Ce n'était pas possible, ce n'était pas envisageable. Donc quand ma sœur est partie euh... Mon père est allé au commissariat, pour faire part de sa fugue. Et le commissariat, enfin la personne qui l'a reçu lui a demandé quel âge avait sa fille. Mon père a dit « 18 ans ». Le policier lui a dit : « Mais monsieur votre fille est majeure ! » Il lui a même répondu : « Elle a même le droit de coucher avec le pape si elle le désire ! » (Elle rit en se penchant en avant et en mettant une main sur sa bouche) Ah, alors là ce n'était pas mon père ! Qu'est ce qui ne fallait pas dire ! Lui qui était très religieux, très enfin bon, ça aussi ça nous a un peu euh... Un peu bouffé nos relations parce que voilà c'était... Fallait aller à la messe tous les dimanches, etc. Et...parce que la dictature était axée sur... Euh... Voilà... Enfermait les gens justement pour pas qu'ils s'ouvrent au monde et voilà c'était une façon de les manipuler. Par la religion. Et voilà, donc, il l'a recherchée puisque les policiers ne se chargeaient pas de lui ramener hein évidemment. Et ma sœur avait avant été au commissariat pour se renseigner parce que... Vous voyez à quel point on craignait nos parents ? Parce que quand on a quitté le Portugal la majorité était à 21 ans. Alors j'ignore à quel moment elle est passée à 18 ans, je sais qu'ici c'était en... 74... Je crois que c'est Giscard d'Estaing qui l'a...

-Sûrement, vous êtes mieux renseignée que moi.

-(Elle rit) Mais au Portugal je l'ignore. Euh... Mais en tout cas, quand on a quitté le Portugal, c'était à 21 ans et ma sœur s'est dit : « peut-être que... Comme je suis Portugaise... » Vous voyez un petit peu comment on se... « Peut-être que je n'ai pas le droit de partir de la maison ». Etc, etc... Tellement on est opprimé quoi...Puisque comme je dis toujours : « on était dirigé par un Salazar, et dans chaque foyer on avait notre Salazar. »

-Et c'était qui votre Salazar ?

-C'était mes p... Les pères ! Ah oui ! Ah oui, oui ! Ce n'était pas le seul hein ! Mon père faisait partie de la majorité hein ! Ils étaient tous comme ça quoi ! C'était vraiment euh... Et donc elle s'est renseignée et elle est partie et mon père comme les policiers, ben évidemment ne lui sont pas venus en aide, il est allé lui la chercher à

son travail et il l'a ramenée de force, et l'a ramenée de force à la maison, après ça s'est arrangé, mais bon pour ma sœur ça a été très très violent et, et moi alors-là je... Au vu de tout ça je me suis dit : « faut que je fasse autrement ». Euh... Donc euh... Je suis partie, (elle réfléchit) j'ai commencé à travailler en 79, je suis partie en 81. Donc j'avais eu le temps un petit peu de mettre de l'argent de côté et ce jour-là où je me suis dit : « c'est bon, faut que je parte ! » J'ai cherché... Parce qu'en fait, je... Je n'aime pas être seule, je me suis dit : « si je vais dans un appartement, je vais me retrouver toute seule etc. » Et donc un jour je quitte la maison pour trouver un... Pour acheter le journal pour trouver un appartement, y'avait pas d'internet à l'époque (elle rit) et je tombe nez à nez sur une voisine dans un autre immeuble pas très loin, dans le 20^{ème} qui m'a vue en larmes, enfin complètement... Et donc je lui dis... Je lui explique ce qui s'est passé, parce qu'entre-temps mon père m'a violentée... Enfin bon voilà... Donc j'étais... J'étais mal et après elle m'a dit : « Ben y'a un appartement qui vient de se libérer, un studio juste en face de ma loge ! » Parce qu'elle était gardienne. Ah ben j'ai dit : « Super. » Donc je suis allée chez elle, elle m'a donnée les coordonnées du propriétaire, je l'ai contacté, on a signé le bail, paf ! Et tous les jours j'amenais des choses, dans l'appart pour ne pas avoir à déménager. T'façon je n'avais pas de voiture donc... Fallait bien que je me débrouille de cette façon-là. Et j'avais une amie dans cet immeuble en plus qui elle avait une voiture et qui les derniers jours m'a aidée à déménager. Alors je suis partie un samedi matin très très tôt, mon père en plus de travailler dans le bâtiment travaillait dans le marché les samedis et dimanches. Ma mère dormait, et donc j'ai amené les dernières choses que je ne pouvais pas prendre comme ça dont la télé qui était à moi. Parce que j'avais... En plus de mettre de l'argent de côté, j'avais apporté un minimum de confort à la maison qu'ils n'avaient pas. Comme la machine à laver, la machine à laver le linge par exemple, nous ne l'avions pas. Bon ben ça je l'ai pas amenée, je pouvais pas c'était trop lourd (elle rit) et j'avais aussi emmené le téléphone parce que j'avais fait installer le téléphone, et les factures étaient à mon nom, donc si je laissais le téléphone, c'est moi qui allait payer les factures, en plus à l'époque il y avait soit une installation qui coûtait 500 euros, euh, 500 francs, soit un transfert qui coûtait 300 et le transfert vous emmeniez le poste parce que le poste appartenait à la compagnie de téléphone. Et donc vous emmeniez le poste, ils vous faisaient un transfert, vous gardiez votre numéro et donc ça coûtait moins cher. Et les factures étaient à mon nom, mais c'était au moins moi qui payais enfin qui consommait quoi ! Et donc j'avais emmené le poste et mon père avait essayé d'appeler toute la matinée et... Personne ne répondait puisque le téléphone était débranché. Voilà donc je suis partie mais voilà organisée hein ! Plus organisée et voilà, mais... Puis après ça s'est... Dès qu'on a, enfin on a eu... On s'est marié etc.

-Votre mari vous l'avez rencontré où ?

-Je l'ai rencontré cette année-là justement, cette amie qui vivait dans mon appartement, enfin mon appartement... Mon immeuble, à côté partait cette année-là en vacances avec son frère, moi évidemment partante, m'étant enfuie de la maison, je ne pouvais pas partir avec mes parents. Parce que depuis, on y allait tous les deux ans, donc les années paires on allait au Portugal. Là je pense que ce n'était pas une année paire, enfin bon peu importe, mais donc du coup je ne me voyais pas partir en vacances avec mes parents, donc elle m'a proposée d'aller en vacances avec elle et

son frère et donc on le retrouvait en Auvergne parce qu'il vivait en Auvergne. Alors on y est allé tous les trois. Alors évidemment j'ai accepté parce que sinon j'allais me retrouver toute seule. Je suis partie en juillet hein ! Donc j'ai absolument, là par contre je suis quand même partie sur un coup de tête ! Je savais que ce moment arriverait, donc je l'ai préparé mais quand il est arrivé... Il est arrivé ! Donc évidemment les vacances je n'avais pas... C'était le dernier de mes soucis ! Mais quand elle m'a fait cette proposition pour moi c'était, c'était plus que bienvenu donc j'ai accepté et c'est comme ça, qu'on s'est rencontré.

-Donc c'était le frère de votre amie ?

-Exactement, voilà. Et on s'est rencontré, donc on a passé les vacances ensemble, et après d'ailleurs il est remonté à Paris. Donc, on s'est connu en août et puis ben il est remonté à Paris en décembre et on s'est marié en 82.

-Vous avez eu des enfants ?

-Oui ! J'ai deux enfants.

-Ils ont quel âge vos enfants ?

-J'ai une fille de 30 ans et un fils de 24.

-Après cette partie sur vous, je vais vous poser des questions qui sont plus axées sur votre père et sur son passage au bidonville.

-D'après ce que l'on vous a raconté, comment il était ce bidonville ?

-Alors mon père le mot qui lui revient souvent à la bouche quand il en parle, c'est... (Elle réfléchit) « manque d'hygiène », ça c'est le truc qui l'a... En fait c'était de la boue parce que c'était dans des terrains vagues, comme en Région Parisienne il pleut souvent forcément ça se transformait... J'ai des images aussi, de ce qu'il me racontait, bon alors c'était des cabanes en bois ben voilà recouvertes de taules. Bon y'en avait de toutes sortes les unes collées aux autres... Enfin bon bref, évidemment aucun confort, donc pas de chauffage. J'ai souvent entendu dire qu'il y avait beaucoup de baraques qui prenaient feu parce que les gens faisaient du feu à même le sol quoi. Enfin, ou dans un poêle, enfin je veux dire bon... Donc évidemment pas de normes de sécurité. Donc le froid, l'humidité, le manque d'espace. C'était des lits superposés, le linge voilà quoi, il y avait pas d'armoire, c'était dans, dans un coin de la pièce ou dans une valise. Et puis petit espace, pas de confort vraiment. Pas de toilettes, les toilettes c'était un trou dans la terre. L'eau : y'avait un robinet pour euh... Quasiment tout le bidonville, d'après ce que m'a racontée mon père. Et c'était... Enfin fallait faire la queue pour aller chercher de l'eau. Evidemment pas d'électricité.

-Votre père est arrivé en quelle année dans le bidonville ?

-En 63. Ouais à Champigny.

-Et il faisait quoi comme travail à ce moment-là ?

-Euh il était euh... Alors il travaillait dans le bâtiment. Enfin, ce n'était pas son métier à la base évidemment. Parce qu'en fait les Portugais quand ils sont arrivés en France, ils sont arrivés essentiellement d'un milieu rural. L'immigration portugaise était... Il y avait trois sortes d'immigrations : il y avait donc essentiellement économique et rurale, donc économique parce que euh... Il y avait une très très grande partie du budget de l'Etat qui partait dans les colonies d'Afrique donc du coup c'est le peuple qui se sacrifiait, c'était soit des petits, minimum... Enfin des tout petit salaires euh au niveau de l'industrie euh... Enfin pour les gens qui travaillaient pour les patrons dans les grandes villes, soit dans le milieu rural un rendement pfff... Voilà les gens ils survivaient, parce que ce qu'ils récoltaient leur rapportait quasiment rien. Le seul avantage c'est qu'ils avaient au moins de quoi manger euh... Avec ce qu'ils cultivaient mais bon. Donc c'était essentiellement rural et économique, après y'avait aussi beaucoup de jeunes qui partaient pour fuir le service militaire qui était obligatoire durant quatre ans. Alors là il y'avait aussi bien le milieu rural que le milieu urbain. Et puis y'avait quelques réfugiés politiques pour qui ça devenait de plus en plus difficile de rester...

-Et dans le cas de votre père c'est quoi alors ?

-C'est rural et économique. Et... Je ne sais plus pourquoi, je... C'était quoi la question ?

-Je vous demandais quelle était la raison du départ de votre père ?

-Ah voilà oui ! Donc en fait euh voilà essentiellement rural donc. Et en France en fait à l'époque des Trente Glorieuses voilà, la main d'œuvre qu'on proposait c'était dans le bâtiment essentiellement, donc du coup ce sont des personnes qui se sont adaptées à la demande qui... Qui était ici en France. Donc ce qui explique pourquoi les Portugais maintenant, avant et encore maintenant, y'en a encore beaucoup, travaillent dans le bâtiment. Mais ça a été une reconversion, ce n'était pas dans leur... Leur spécialité à la base. C'est parce que il fallait reconstruire la France. Et donc lui il était, son métier c'était compagnon boiseur. C'était dans le gros œuvre donc la grosse enfin...

-Donc ce qui l'a poussé à quitter le Portugal c'est la question économique finalement. Il est arrivé en France, mais qu'est ce qu'il vous a raconté sur cette arrivée ? Comment il l'a vécue lui cette arrivée ?

-Ben déjà avant d'arriver il fallait partir. Donc faire appel à un passeur. (Elle marque un blanc). Payer ce passeur mais en fait il y avait des conditions... C'est-à-dire qu'il n'avait pas l'argent pour payer le passeur donc il fallait encore s'endetter donc... En fait il y avait une espèce de... Comment dire ? De convention entre... Y'avait un passeur et y'avait aussi un dépositaire de l'argent parce que si vous... En fait, il fallait une garantie pour que la famille après puisse payer le passeur il fallait une garantie que le clandestin était arrivé donc y'avait, je ne sais pas si vous en avez entendu parler, le truc de la photo déchirée voilà. Et mon père ça a été ça. C'est-à-dire qu'il a

donné la moitié de sa photo au dépositaire et lorsqu'il est arrivé à Champigny donc il a donné la moitié de sa photo à... Au passeur qui l'a remise au dépositaire et qui a joint les deux photos et c'est comme ça qu'il a été payé. Mais si vous voulez voilà il fallait en plus... Il n'avait pas d'argent pour payer ce passeur, donc il a emprunté de l'argent à un voisin et ma mère était, devait donc régler en fonction, enfin quand elle avait la, la, la...

-L'argent.

-L'argent, enfin en tout cas la certitude qu'il est bien arrivé à bon port. Donc après avoir mis ces conditions, enfin après avoir réglé ce... Ces détails... Enfin ces détails... Ben voilà, il fallait traverser les frontières. Alors l'avantage par rapport à nous qui habitions tout près. Mon père... Parce que mon père a fait de la contrebande également. Il a toujours eu deux métiers mon père, deux activités. Parce que voilà il fallait survivre et donc ici, euh là-bas, il travaillait dans les dans, dans, dans, dans... La terre et la nuit il faisait de la contrebande. Et ici il travaillait dans le bâtiment et le week-end il faisait les marchés. Toujours pour arrondir les fins de mois, toujours pour en avoir de plus en plus, toujours pour... Euh... Cette peur de manquer.

-Donc il était en France pendant que vous et votre sœur étiez au Portugal avec votre mère.

-Oui, lui il est parti, il était tout seul.

-Est-ce que pendant cette période où lui était en France et vous au Portugal, il revenait régulièrement ?

-Il revenait tous les deux ans... Il revenait me voir tous les deux ans... Euh... Moi je ne le connaissais pas. Je ne savais pas... Je... Puis en plus on ne parlait pas. Ma mère ne nous parlait pas de notre père. Donc quand on nous a... Quand ma sœur, qui était plus âgée que moi, m'a dit : « papa va arriver ! » j'ai dit : « quel papa ?! Y'a pas de papa ! » Parce qu'en fait à l'époque, les parents ne parlaient pas aux enfants. Donc moi, on m'a jamais dit que mon père était parti en France pour gagner de l'argent, qu'il allait revenir, on m'a jamais dit... Comme on ne m'a jamais dit qu'on allait en France. Nous, on est parti, ma sœur et moi, j'avais neuf ans, enfin j'ai eu neuf ans ici, on nous a absolument rien expliqué ! C'était comme ça ! C'était l'éducation, c'était on... On partait du principe que les enfants t'façon comprenaient rien ! Donc on n'avait pas besoin de leurs expliquer quoi que ce soit... Mon père quand je suis arrivée, un an après quand j'étais justement dans le fameux hôtel rue Herold, un après-midi il arrive, c'était un jeudi parce que à l'époque je crois que c'était le jeudi ou y'avait pas école. Il me dit : « Tu te prépares, on va se promener. » Alors moi j'étais un peu étonnée mais contente je me dis : « bon ben on va se promener » et tout ça... Et puis à un moment donné, il s'arrête devant une clinique, il me dépose et je devais me faire opérer des amygdales.

-Et ça c'est un souvenir qui vous a marqué ?

-C'est horrible. C'est horrible parce que j'ai... Ben je... Il m'a laissée... Abandonnée... Ma mère n'est pas venue non plus en plus. C'était toujours mon père. Ma mère était effacée, complètement. C'était toujours mon père. C'était mon père qui allait nous acheter, quand ça arrivait, ça arrivait très rarement mais, un vêtement, c'était toujours mon père. C'était lui qui gagnait l'argent, c'était lui qui décidait de tout. Et ma mère, euh... Voilà.

-Concernant son arrivée, il a été guidé par quelqu'un pour venir au bidonville ? Il connaissait quelqu'un qui y vivait ?

-Oui son frère. Son frère était au bidonville et le passeur les a déposés à Champigny point. Avec son... Il avait un petit bout de papier avec l'adresse du bidonville et euh... Bon ils ont demandé un petit peu à droite et à gauche personne ne connaissait euh... Et ils sont tombés sur une dame qui était en train de fermer sa boutique et euh... Qui parlait quelques mots d'espagnol et euh... Elle leurs a dit : « écoutez, je connais cet endroit, mais là de nuit je ne pourrais pas vous y conduire, venez demain matin et je vous y emmènerais. » Et donc après ben il fallait... De toute façon, voilà ils n'avaient pas le choix.

-Et cette nuit-là, il l'a passée où alors ?

-Dans une voiture abandonnée... Enfin il fallait qu'ils... Ils n'avaient pas d'argent pour aller à l'hôtel et il fallait qu'ils trouvent un moyen d'attendre le lendemain matin 9 heures, donc ils ont trouvé une voiture abandonnée, ils se sont... Ils sont rentrés à l'intérieur.

-Ils étaient combien ?

-Ils étaient deux. C'était mon père et son ami qui était parti avec lui. Enfin il a un ami qui habite aussi dans le même village, ils sont partis tous les deux. Dans le camion y'avait d'autres personnes et euh... Les autres personnes allaient retrouver d'autres gens de leur euh... Et donc cette dame les a accompagnés au bidonville où vivait mon oncle. Et donc ils sont arrivés euh... Euh... Au bout d'une semaine de voyage. Mon père, enfin mon oncle, n'avait même pas reconnu mon père parce qu'il avait une barbe, et puis bon, ils n'avaient pas pu se laver pendant ce voyage, et ils n'avaient pas pu se changer, enfin ils sont arrivés dans un état déplorable et puis, ils étaient... Morts de trouille hein... Parce qu'ils ont... Enfin je veux dire dans un voyage clandestin on risque sa vie, aussi bien par les conditions du voyage que par la crainte de... De faire de mauvaises rencontres. Parce que en fait soit, soit ils pouvaient être pris dans un euh... Dans une fusillade hein, soit ils pouvaient être arrêtés et ramenés à la frontière portugaise. Parce qu'en fait les gardes civils espagnols étaient donc de mèche avec Salazar, ouais, ouais...

-Donc il est parti et ça a marché du premier coup en fait ?

-Oui ! Oui, oui !

-Est-ce que lui-même il a guidé des gens vers le bidonville après ?

-Non... Non, je ne pense pas... (Elle est dubitative) Non, il ne m'en a pas parlé en tout cas.

-Donc il est arrivé en 1963...

-Ouais, le 11 avril.

-...et quand il est parti du bidonville, c'était de son plein gré ou il a été expulsé ?

-Non, il est parti de lui-même parce qu'il a trouvé un autre euh... Les bidonvilles n'étaient pas du tout encore en démantèlement hein... Euh... C'était le tout début. Il est parti parce qu'il a trouvé un autre emploi où il était logé dans un bungalow voilà. Donc là y'avait, un tout petit peu plus de confort, ils étaient moins serrés, ils avaient les euh... Je me souviens qu'ils avaient une douche et des toilettes. Pas forcément dans l'endroit même, mais bon...

-Donc c'était chez le patron, au sein de l'entreprise ?

-Oui, voilà c'était chez le patron exactement.

-Vous parliez du fait d'être serrés, il vous en a parlé de ça votre père ?

-Oui, parce que ils dormaient à trois, quatre, voire cinq dans le même lit. Donc... Voilà ça c'est quelque chose qui l'a énormément marqué.

-Et il travaillait avec ces gens avec qui il dormait ?

-Oui, oui, oui. Et en fait, ils s'organisaient pour euh... Euh...ils avaient leur espace pour dormir, euh... Evidemment toilettes c'était un trou dans la terre et l'eau courante c'était à... Je ne sais combien de kilomètres plus loin. Euh... Et puis en fait, ils avaient une gazinière euh... Où il faisait leur petite... Leur repas à tour de rôle chacun s'organisait, chacun achetait son... Parce que évidemment comme il y'avait pas beaucoup d'argent...

-C'était une vie uniquement entre hommes à ce moment-là ?

-Oui, oui, oui. Y'avait déjà des familles dans le bidonville mais y'avait beaucoup d'hommes qui n'auraient jamais imaginé une seule seconde leur famille là dedans.

-Et de ce que vous savez, est-ce qu'il y avait une partie plus réservée aux hommes et une partie du bidonville qui serait plus dédiée à la vie familiale ?

-Non ! Non, non, non, y'avait pas cette, cette division là. Y'avait juste des gens qui étaient vraiment... Des hommes seuls et quelques familles. Le plus c'était quand même des hommes. Après petit à petit parce que les gens... Venaient... En général c'était rare que les familles partent toute ensemble, en général l'homme partait d'abord. Et mon père était venu pas du tout pour après nous emmener, il était venu pour un an ou deux pour payer quelques dettes et repartir de zéro. C'est tout !

-Donc le but, de son départ, c'était de mieux revenir au Portugal ?

-Ah oui bien sûr, mais le but de la plupart des gens, c'était on y va pour... Parce que... Puis après on s'habitue à gagner un peu plus euh... Nous dans le village, on était « des riches » parce que mon père était en France et...

-Il envoyait de l'argent ?

-Il envoyait de l'argent. Et donc du coup, il se privait comme un malade pour nous envoyer de l'argent et donc du coup, nous on avait... On avait... On avait... Une vie meilleure grâce à mon père qui était en France. Donc tout ça, ça commence et les gens voilà... Après il y a aussi, et faut pas l'oublier, beaucoup de gens qui ont fait l'essai et qui ont pas supporté. Quand ils sont arrivés ici, ils se sont dit : « mais c'est ça la France ?! » Parce qu'au Portugal dans leur village d'accord c'est la misère, ils n'ont pas assez à manger etc, mais ils ont leur chez-soi. Ils n'ont pas forcément le confort mais ils ont au moins l'espace !

-Il y a une désillusion alors qui s'opère ?

-Ah, mais énorme ! Et il faut avoir une grande force de caractère pour supporter ce que mes parents ont supporté !

-Vous en êtes fière de ça ?

-Ah oui bien sûr ! Bien sûr...

-Pour revenir sur le départ de votre père du bidonville, est-ce que après son départ votre père a construit son logement ?

-Non. Euh... Au Portugal ! Mais pas ici.

-Pas en France ?

-Non. Non, parce que y'avait toujours cette idée de repartir ! Et en fait, mon père, même une fois que nous on est venues... Parce que si vous voulez au bout de six ans ma mère lui a dit : « écoute... » Parce que normalement, il était venu pour un an ou deux, ça s'est transformé en six. Et la sixième année ma mère lui a dit : « ou tu reviens ou tu nous emmènes. » Parce que ma mère... Ils étaient jeunes mariés, moi j'avais deux ans quand mon père est parti, on était enfants, ma mère du coup elle avait tout sur les épaules... Bon elle avait notre euh... Bon à l'époque on ne peut pas dire qu'on s'occupait vraiment des enfants hein... Parce que notre éducation se faisait à l'école et puis de toute façon la journée on était dans la rue entre... Enfin je veux dire : c'était pas du tout la même... Puis y'avait pas cette crainte qui a ici dans les grandes villes etc... Donc y'a... Les enfants s'élevaient tout seuls hein ! Mais quand même elle avait... Il fallait qu'elle travaille dans les champs ! Alors, ma mère, comme elle avait perdu ses parents, elle avait hérité de terrains, donc mes parents étaient déjà « grâce » à ça entre guillemets, privilégiés. Parce que, à l'époque y'avait beaucoup de gens qui n'avaient pas de terres et qui devaient louer des terres pour

travailler en plus et donc ils n'avaient pas d'argent pour payer un loyer donc c'était une partie de la récolte qu'ils donnaient au propriétaire. Donc mes parents n'avaient déjà pas ça ! Ils avaient ça en moins ! Et ma mère, quand mon père est venu en France elle ne pouvait pas cultiver toutes les terres ce n'était pas possible ! Donc elle louait ses terres donc du coup elle avait une partie de la récolte, ce qui lui permettait de ne pas... Heureusement qui avait ça ! Donc du coup ce petit loyer... Ben voilà du coup... En fait... Elle cultivait pour notre consommation personnelle en gros. Elle ne faisait plus de commerce de ce qu'elle produisait ce n'était pas possible toute seule !

-Donc si je comprends bien votre père quand il est parti, il était déjà propriétaire au Portugal ?

-Oui y'avait notre maison, qui était aux parents de ma mère.

-Donc l'argent qu'il a pu amasser en France, il a servi à vous envoyer de l'argent et à financer un pavillon là-bas au Portugal ?

-Là-bas, dans le même village, il a construit une maison, une autre maison.

-Vous savez à peu près en quelle année ça s'est fait ?

-(Elle réfléchit) Soixante... Soixante-douze.

-C'est quelque chose qui s'est fait sur le long terme ? C'est-à-dire qu'il venait tous les deux ans et tous les deux ans il faisait quelque chose ?

-Voilà ! Oui voilà c'est. Oui, oui, c'était sur le long terme.

-De ce que vous savez, cette maison a été construite par le travail de votre père, mais avec l'aide d'autres personnes ?

-Euh des gens qu'il... Des gens du village qu'il faisait travailler.

-Donc il leur versait un salaire, ce n'était pas un système d'aide mutuelle où lui allait aider aussi ?

-Non parce que comme il était ici, en France, euh... Le peu de temps dont il disposait c'était pendant les vacances donc il ne pouvait pas lui aller aider d'autres personnes, ce n'était pas possible. Donc il payait. Il donnait un petit salaire aux gens qui... (Le téléphone sonne, elle se lève pour répondre. Elle termine sa conversation et nous reprenons le fil de l'entretien)

-Nous parlions de la maison que votre père a faite au Portugal. Donc il l'a construite quand il allait là-bas en vacances ?

-Oui au fur et à mesure. Alors il a laissé la vieille maison en l'état parce que c'était beaucoup plus long et coûteux de la reconstruire, et puis de toute façon il fallait bien mettre les affaires quelque part, plutôt que d'en refaire une nouvelle. Donc il en a fait

une nouvelle, plus retirée du village... Enfin, un peu plus aérée, avec du terrain autour, voilà.

-Et donc aujourd'hui...

-Aujourd'hui il a les deux, parce que du coup, la vieille maison où je suis née, elle commençait à s'écrouler donc ça devenait dangereux. Il a commencé par la démolir et en faire un garage, puis après il s'est dit : « Bah, on va faire une maison ! ». Du coup, il a deux maisons, aujourd'hui il a deux maisons dans le village !

-Ils vivent en France ou au Portugal vos parents ?

-Ils vivent en France ! Parce que le retour... Euh... Ma mère a été la seule du village à s'opposer au retour. Parce que le retour c'est une deuxième immigration. Euh... Quand on quitte le Portugal, enfin, quand ils ont quitté leur village, ils ont quitté : le village où ils sont nés, leurs familles, leurs amis, tout ! Des décennies plus tard, donc trente, quarante ans après, on repart dans le village, mais dans le village il y a plus du tout ce que vous avez quitté... Donc les gens que vous avez quittés n'y sont plus. La plupart sont décédés, d'autres ont fait leur vie ailleurs, à l'étranger ou en ville etc. Donc l'âme du village n'est plus là. D'ailleurs moi quand j'y vais au bout de deux jours j'ai envie de partir, je ne me sens pas bien ! Je ne retrouve pas du tout la même ambiance ! Donc repartir là-bas c'est une nouvelle immigration, ben dans le sens quand même où la France vous y avez vécu des années, donc vous avez quand même des attaches inévitablement, même si ce n'est pas le pays où vous êtes né. Votre proche famille que vous avez quittée des décennies plus tôt, elle n'y est plus. Par contre vous quittez une nouvelle famille qui est, ben vos enfants et... (Le téléphone sonne à nouveau) Mais ce n'est pas possible ! (Elle se lève agacée pour répondre. Elle termine sa conversation et nous reprenons le fil de l'entretien).

-Qu'est ce que je disais ?

-Vous parliez du fait que vous quittiez une nouvelle famille si vous retournez vivre au Portugal.

-Ah oui voilà ! Et en fait du coup entre-temps ben, nous on s'est marié, on a eu des enfants, donc ma mère elle se dit : « ben maintenant on va plus avoir les enfants et les petits-enfants ». Donc du coup, et puis y'a aussi ce côté euh... Là-bas au Portugal, on est un peu considéré comme des Français. (Silence) Donc être étranger à l'étranger c'est normal, mais être étranger chez soi, c'est déjà plus compliqué ! Parce que là-bas on est Français ! On n'est pas Portugais ! (Elle esquisse un sourire). Et puis, et puis y'a aussi une capacité d'adaptation qu'on a quand on est jeune, qu'on a plus quand on a un certain âge. (Silence) Et puis on quitte aussi un milieu euh... Urbain vers un milieu rural. (Silence) Alors moi par exemple j'ai ce choc culturel que j'ai vécu à neuf ans, ça a été super dur, mais maintenant vous ne pouvez pas me faire faire l'inverse, ce n'est pas possible ! Moi je suis devenue citadine malgré moi, moi la campagne j'y manque d'air, je peux plus ! Moi il me faut du... Voilà si un jour j'ai... Par exemple, j'ai envie de retourner un petit peu au Portugal, mais un petit peu, quand je serai à la retraite, avoir un pied-à-terre là-bas et un autre ici. Je n'ai pas

envie de choisir. Je n'ai pas envie non plus de me dire : « Bon ben j'suis ici pff... » Parce que là-bas y'a quand même une qualité de vie... Bon ben y'a le climat qui est différent euh... Et puis... Euh... Ben je ne sais pas ! J'ai envie de vivre là-bas un petit peu ! Mais je ne pourrai jamais dire : « Je vais au Portugal et je quitte la France ! » Ce n'est pas possible !

-Et vos parents sont dans cet état d'esprit là aussi aujourd'hui ?

-Et mes parents ils sont dans cet état d'esprit là. Parce que en plus au village y'a rien depuis... A part l'électricité, l'eau courante et les rues qui sont mieux (elle fait la moue). Ca n'a pas évolué, au contraire c'est pire ! Parce que avant y'avait une école, elle a fermé ! Le cimetière il a doublé, parce que les gens ils meurent, mais ils ne naissent pas ! Et là à la place de l'école ils ont créé un... Une maison de retraite ! Donc c'est un village qui se meurt. Alors vous allez dans un village qui se meurt, vous mourrez avec ! Et c'est super triste ! Et toutes les femmes qui sont reparties ont déprimé ! Parce qu'en fait, y'a une chose aussi très importante qu'il faut souligner, c'est que les Portugais quand ils ont quitté le Portugal, les hommes, avaient une mentalité très... Très stricte, très machiste, euh... Ben la femme pouvait aider l'homme dans les champs mais pas l'inverse. L'homme il n'allait pas aider à... Ne serait-ce qu'à mettre un verre sur la table... C'était, voilà, c'était considéré comme dégradant d'aider la femme à faire des tâches ménagères. Quand ils sont arrivés ici, en France, l'homme a trouvé du travail dans le bâtiment ou dans les usines, la femme a trouvé du travail, donc en faisant des heures de ménage, soit chez les particuliers, soit dans les bureaux. Et, beaucoup, dans des loges de concierge ; puisque c'était une façon de se loger gratuitement tout en ayant un salaire. Et, par exemple celles qui étaient dans une loge de concierge avaient aussi... Enfin évidemment s'occupaient du ménage de l'immeuble, mais également rendaient des services à des locataires ou propriétaires, enfin des occupants des immeubles en faisant leur repassage, leur ménage etc. Et les femmes se sont retrouvées très vite dé-bor-dées ! Avec beaucoup plus de travail que les hommes ! Les hommes effectuaient leurs huit heures, bon parfait, il y avait les heures supplémentaires ok, qu'ils ne refusaient jamais ! (Elle esquisse un sourire) Mais bon, ils étaient finalement moins occupés que les femmes. Et petit à petit, la seule façon de s'en sortir, c'était de les aider à la maison ! Donc ils sont devenus moins machos (elle esquisse un sourire) On a vu, les hommes, aller faire les courses, faire à manger, s'occuper des enfants, c'était fabuleux ! Et quand on repart au pays et bien... On retrouve cette... Automatiquement les femmes elles se retrouvent à la cuisine et les hommes, ils repartent voir leurs copains au bistrot ! Donc, y'a un échec ! Et les femmes, cette liberté qu'elles avaient retrouvée ici, ben elles la perdent en partant là-bas ! Alors, évidemment, je parle d'une ville française et d'un village portugais ! Evidemment si vous partez d'un village français vers une ville portugaise, ce n'est pas du tout la même comparaison, mais l'immigration portugaise ça a été quand même essentiellement d'un milieu rural vers des grandes agglomérations.

-Donc c'est pour ça que votre mère n'a pas voulu partir ?

-Non !

-Et là alors le « Salazar » qu'était votre père s'est plié ?

-Ah bah complètement ! Complètement ! Les hommes ont énormément changé ! Grâce aux femmes ! (Elle hoche la tête) Grâce aux femmes ! Et d'ailleurs, quand j'ai écrit « Alice au pays de Salazar » en fait cette dame avait lu mon livre et m'a demandée d'écrire son histoire, donc j'ai écrit son histoire juste avec des entretiens téléphoniques parce qu'elle m'a dit, euh... Alors, elle a pausé ses conditions, que j'ai acceptées parce que je les ai trouvées très... Très honorables. En plus, elle savait ce qu'elle voulait c'est ça que j'aimais bien. Et elle m'a dit : « Voilà, moi je ne peux pas m'investir ni financièrement, ni personnellement mais je peux vous donner toutes les informations que vous voulez et toutes les autorisations dont vous avez besoin, des photos si vous voulez etc, voilà. » Donc tous les matins, donc en fait elle m'a... Elle avait déjà préparé quelques pages qu'elle avait écrites en portugais, une dizaine de pages avec le résumé de sa vie, et effectivement y'avait de quoi écrire un bouquin. Et donc j'ai tout de suite accepté d'écrire son histoire, et ses conditions et en fait j'ai commencé par traduire ses pages en français, parce qu'elle voulait que ce soit en français, que ce soit reconnu, enfin édité, publié en France. Et après au fur et à mesure que je développais, je notais des questions à lui poser, je l'appelais et c'est comme ça que le livre s'est construit. Et elle m'a fait une confiance totale, elle n'a même pas voulu que je lui envoie le manuscrit avant que ça sorte ! Elle m'a dit : « je vous fais entièrement confiance ! » Euh... Et euh... Y'a des passages où elle parle de son mari et tout ça... Qui sont pas très glorieux... Et je lui ai dit : « vous ne voulez pas qu'on fasse une fiction parce que franchement... (Elle rit jaune) votre mari... » Elle dit : « Non ! C'est la vérité ! » Elle n'a pas voulu changer une virgule ! Elle me dit : « c'est ce qui s'est passé ! C'est comme ça et puis c'est tout ! » Et dans le livre, elle a une image de femme soumise, elle a un mari... Bon.... Bon.... Et je l'ai rencontrée que le jour où le livre est sorti quand j'ai fais le lancement. Et donc il y avait son mari, elle, sa fille, et son gendre. Et j'ai vu arriver un couple : une femme complètement épanouie, et un homme complètement effacé ! (Elle rit et tape dans ses mains) Et je me suis dit : « ben ça alors ! Incroyable ! » Elle correspondait à la femme que j'avais au téléphone un peu, parce que je la connaissais un petit peu par sa façon de parler, mais elle ne correspondait pas à la femme qui avait vécu des choses... Parce qu'elle avait été maltraitée par son père, son beau-père et son mari ! Enfin je veux dire... « Maltraitée » enfin pas violentée, mais ils n'ont pas été tendres avec elle quoi ! Et une revanche extraordinaire quoi ! J'ai trouvé ça... Donc oui les hommes ont un peu... Forcément ont changé parce qu'en fait les femmes ont été attirées par l'éducation française et par l'ouverture d'esprit française. Parce qu'en fait les hommes ici en France, Portugais, sont restés un peu dans leur milieu « Portugais » c'est-à-dire que dans le bâtiment, ils étaient avec des Portugais, ou d'autres immigrés, euh... A l'usine un peu etc. Alors que les femmes, elles, elles ont mieux intégré la société française. Elles accompagnaient les enfants à l'école, elles faisaient le ménage chez des gens etc.... Parfois les patronnes se confiaient... Enfin... Elles étaient... Elles ont plus... Et donc du coup, elles se sont plus ouvertes et elles ont découvert un pays... Ben voilà démocrate, libre, les femmes avaient une indépendance financière, qu'elles ont aussi eu ! Finalement ! Ca, ça les a beaucoup aidées hein ! Mais voilà elles se sont émancipées en fait !

-Tout ça c'est le fruit du fait que votre mère n'ait pas voulu retourner là-bas. Votre père a suivi. Aujourd'hui, ils vivent à Champigny ?

-Non, ils n'ont jamais vécu à Champigny ! Enfin si mon père ! Mon père y a vécu, dans les bidonvilles, mais après on n'a jamais vécu à Champigny, ils vivent à Paris. Ils vivent à Paris, donc après l'appartement qu'ils ont acheté, il a été... Enfin l'immeuble a été acheté par un promoteur donc du coup, ils ont racheté l'appart et maintenant, ils sont en location dans un... Dans un trois pièces... Enfin... Pas loin, dans le même quartier, dans le 20^{ème} rue des Panoyaux.

-Donc ils sont restés dans ce quartier là ?

-Ils sont restés dans le même quartier parce que... Avant ils étaient rue... Ils sont dans une rue parallèle à celle où ils habitaient.

-Dans ce quartier, il y a toujours une communauté Portugaise ?

-Non ! Non y'en a jamais eu en fait. Dans le 20^{ème} y'a jamais eu une communauté portugaise. En fait les Portugais sont un petit peu partout. Après il y a comme Saint-Maur, Champigny où il y a eu une grosse communauté, par exemple ici à Montreuil y'a pas forcément une communauté portugaise. Y'a beaucoup d'étrangers, mais c'est un peu de tout en fait ! Et Paris 20^{ème} c'est... Voilà c'est un quartier populaire, y'a un petit peu toutes les origines, mais y'a pas une grosse communauté portugaise.

-D'après vous, est-ce que le fait de ne pas être resté à Champigny après le bidonville pour s'y établir dans un logement avec sa famille, a été pour votre père une façon d'oublier cette vie là ?

-Non ! Non, ça a été des circonstances parce que, il est parti parce qu'il a trouvé un autre travail, euh... Voilà qui l'a logé. Euh... Bah après comme il travaillait sur Paris... Bah il s'est plus logé... En fait c'est en fonction de son travail hein... Il s'est logé en fonction de son travail, il s'est aussi adapté en fonction de notre arrivée euh... Quand il a acheté un appartement... En fait, on va toujours... Nous par exemple, on habitait Paris, ben on est venu à Montreuil, ça touche Paris ! On a toujours ce truc de pas trop s'éloigner d'où on était avant, c'est très curieux ! Euh... Euh... Par exemple, mon père est arrivé à Champigny là, après il a eu un travail je ne sais où, il a eu donc un bungalow, et après comme il a eu un travail sur Paris, il a vécu dans le... Dans l'hôtel là rue Herold, euh... Et après... Donc on était sur Paris, et comme on était sur Paris il a eu l'idée d'acheter, ben d'acheter dans le 20^{ème} ! (Le téléphone sonne, elle se lève pour répondre. Elle termine sa conversation et nous reprenons le fil de l'entretien).

-Donc voilà, ils étaient à Paris et ils sont plus repartis. Enfin, finalement quand ils se sont décidés à repartir c'est ma mère qui s'est opposée. Et maintenant, il remercie ma mère de ne pas avoir accepté de repartir.

-Tout à l'heure vous me disiez que vous avez eu des rapports difficiles avec votre père...

-Oui !

-...C'est à partir de quel moment que vous vous êtes rendue compte que peut-être son vécu expliquait certaines choses ? Notamment par rapport à la question de l'éducation qu'il avait reçue ?

-Olala ! Longtemps après ! Je crois que je m'en suis rendue compte quand j'ai écrit... (Silence) je crois qu'on... Quand on est jeune on ne peut pas comprendre certaines choses... Euh... Comme par exemple mon fils n'a jamais lu un de mes livres... Y'a quelques temps ça m'a fait mal au cœur mais maintenant je comprends... Il n'est pas en âge de comprendre ça, je pense qu'il faut un certain recul dans sa vie pour comprendre les choix de ses parents.

-C'est vous qui avez questionné votre père sur cette partie de sa vie ?

-Il m'a jamais rien caché, il m'a juste donné plus de précisions lorsque j'ai écrit mon livre parce que j'avais besoin de... Parce que y'a des choses... En fait, l'histoire de mon livre, ce n'est pas parti du tout de l'immigration. C'est parti de cette enfance hors du commun que j'ai vécue au Portugal. Euh... Par rapport à l'enfance qu'on eu mes enfants, enfin bon j'ai eu une enfance que je qualifierais de « bien plus riche », parce que même si je n'avais rien matériellement j'ai eu... Moi qui ai voulu donner ce que je n'ai pas eu à mes enfants... Mes parents m'ont apportée beaucoup plus finalement... Euh... Et ces années d'enfance pour moi ça a été un privilège. Un... Je ne sais pas des choses que j'ai vécues que je n'aurais pas échangées. J'échangerais mon enfance pour aucune. Et... J'avais envie de partager ça, cette entraide entre les gens, ce village. J'avais envie de... Justement comme quand j'y vais, je le trouve mort, j'avais envie de le faire vivre. Puis après j'ai dérivé sur l'immigration, puisque ça fait partie de ma vie, de celle de mon père...

-Et c'est là que vous lui avez posé la question ?

-Et c'est là que je lui ai posé la question. Ce que j'ai vécu je l'ai en moi, j'ai des souvenirs précis. Ma sœur qui est plus âgée que moi quand elle a lu le livre elle a dit : « Mais comment tu peux te souvenir de choses comme ça ?! » Parce que moi, je ne sais pas, j'ai peut-être une capacité de... D'observation des gens, je n'en sais rien ! Et je ne perdais pas une miette de tout ce qui se passait autour de moi. Et alors après oui forcément quand j'ai commencé à parler de l'immigration... Ben son voyage clandestin moi je l'ai pas vécu fallait quand même qu'il me raconte un petit peu, de son arrivée dans le bidonville, évidemment que je ne connaissais pas, donc c'est là où j'ai... Où je suis rentrée un petit peu dans ce... Dans son monde en fait !

-Et il l'a accepté facilement ?

-Ah, pff, sans aucun problème ! Sans aucun problème, et d'ailleurs une fois j'avais été interviewée quand j'ai fait la promotion de mon livre, à radio alpha... Euh... Et le journaliste quelque temps après m'a dit : « Ah, j'aimerais bien interviewer votre père si il est encore vivant, si il acceptait, pour que lui raconte avec ses mots son histoire. » Mon père a dit « oui » tout de suite. Moi j'ai déjà dit « oui » tout de suite au

journaliste. Je lui ai dit : « Oui, je sais que mon père il dira oui ! » Et on est allé pour une émission en direct pendant une heure pff, il était plus à l'aise que moi ! En plus, ce que j'aime dans les gens de cet âge là, c'est que... Ils n'ont pas de problème d'image, donc lorsqu'ils racontent quelque chose, ils le racontent avec leurs tripes, et... Pff... Ben voilà ils sont authentiques quoi.

-Donc vous pensez que dans ce qu'il raconte, il n'occulte rien votre père ?

- Je ne pense pas ! Je ne pense pas !

-Même les choses les plus gênantes ? Comme par exemple, ce que vous me disiez sur « aller faire ses besoins dans un trou » des choses comme ça ?

-Non, non, non ! Parce que voilà, c'est la réalité ! C'est la réalité ! Et d'ailleurs dans mon livre y'a deux passages concernant mes parents qui sont difficiles, pour l'un et pour l'autre.

-C'est quoi ces deux passages ?

-Euh... Ce sont deux passages assez violents euh... Euh... Où mon père une fois a menacé ma sœur d'une hache. Et une fois ma mère nous l'a fait également euh... Enfin, avec ma mère ça s'est passé on était toutes jeunes, Paris 20^{ème}... Et une fois, mon père l'a fait pendant nos vacances au Portugal avec euh... A ma sœur...

-Qu'est ce qui s'est passé ?

-Ma mère ça a été un coup de folie, on était avec des amis à la maison et... Et... Parce que ma mère a... A vécu un enfermement énorme, parce que comme elle n'a pas pu travailler, nous, mon père avait sa vie professionnelle, nous on avait notre vie à l'école, etc. Nos amis et nanana... Et elle, elle n'avait rien à raconter et... Donc le fait que nous on... Nous, on lui racontait rien de ce qu'on faisait, mais elle voyait qu'on vivait des choses, donc elle était... Elle était... Elle se sentait exclue en fait ! D'un monde euh... Et un jour on était toutes les trois assises sur le canapé, on devait certainement rigoler aux éclats, enfin j'en sais rien hein ! Et elle s'est approchée de nous avec une hache et on s'est... On a du s'enfuir... Et euh... Mais elle a perdu la tête. Elle était très très perturbée. Pour nous ça a été très difficile. Elle a connu une période, elle était... Elle faisait semblant d'être malade, nous on faisait tout à la maison, pff c'était horrible quoi, c'était vraiment lourd, très lourd !

-Vous aviez quel âge à cette époque ?

-J'avais entre dix euh... Ben de dix ans jusqu'à ce que je quitte la maison... Ca a duré dix ans...

-Et vous pensez que c'était dû au choc qu'elle avait subi en arrivant en France ?

-Ouais. Oui, et puis le fait qu'elle soit opprimée par mon père, euh... Voilà tout ça. Parce que là-bas en fait ma mère était un petit peu... Comment dire ? Grâce au fait

qu'elle ait hérité de ses parents, elle était un petit peu... Une « héritière » quoi, enfin entre guillemets hein bien sûr ! Mais les terrains lui appartenaient, même si ça rentre dans la communauté. Encore, que... Au Portugal... Ah, non c'est ici que c'est différent. Non ça rentrait dans la communauté, ce n'était pas un souci mais quand même c'était ses terrains ! Et c'était grâce à ses terrains qu'on vivait ! Et ici, c'était différent, elle n'avait plus rien.

-Elle n'avait plus de motif d'être fière alors ?

-Ouais, elle n'avait plus de motif d'être fière. Et c'était mon père qui travaillait, c'était mon père qui faisait bouillir la marmite et nous on vivait des choses à l'extérieur qui nous émancipaient, qui nous apportaient quelque chose. On avait des amis, on avait... On avait une... Euh... Comment... Une culture euh voilà... Et puis elle ne voyait personne ! Parce que dans le 20^{ème}, on était loin de tout le monde. Y'avait pas euh... Parce que beaucoup de nos amis étaient dans des loges de concierge et ils étaient dans des beaux quartiers, nous on était dans un quartier populaire, mais y'a pas de concierge dans un quartier populaire. Euh... Donc du coup, oui cet enfermement... Euh... Euh... Et d'ailleurs... Euh... Elle a... Elle a... Enfin j'ai eu une petite sœur qui est née dix ans après, donc, enfin, en 70, ça faisait un an qu'on était là. Et, elle ne s'en occupait pas. C'est nous qui l'avons élevée. Elle était... Moi je me souviens un jour je suis allée à l'école, j'ai oublié quelque chose, je suis revenue à la maison, j'ai vu ma petite sœur toute seule dans l'appartement... Elle était bébé... Elle était dans un parc... Et aujourd'hui on est fâché ! D'ailleurs je n'en parle pas dans mon livre. Elle a eu une enfance différente de la notre, elle a eu une attention qu'on n'a pas eue euh... Puis ça l'a rendue un petit peu égoïste quoi ! Donc elle a un comportement que j'ai du mal à accepter. (...) Son attitude me révoltait ! Je me suis dit : « nous finalement avec ce qu'on a vécu... » Euh... Ben finalement, on a des valeurs que elle elle n'a pas en fait ! Alors je ne dis pas qu'il faut vivre des choses difficiles pour être bien, ce n'est pas ça ! Mais moi un jour je lui ai dit, et c'est les derniers mots qu'on s'est échangé, je lui ai dit : « Nous, on est filles d'immigrés et toi, t'es la fille de la reine d'Angleterre ! »(...)

-Vous pensez que cette sœur-là, elle n'accepte pas le passé d'immigrés de vos parents ?

- Je ne pense pas que ce soit ça. (...)

-Et vous en parlez à vos enfants de cette partie de votre histoire ?

-Oui. Oui j'en parle.

-Et leur réaction, c'est quoi ?

-Là le fait que j'écrive, ça les dérange quelque part.

-Pourquoi ?

-(Elle réfléchit) Je ne sais pas, le fait que je sois beaucoup... Beaucoup à droite à gauche... Que je rencontre du monde... Que je... Ca les perturbe.

-Parce que vous livrez une part de leur histoire ?

-Non, parce que... Non parce que eux ils ne sont même pas dans l'histoire, parce que moi mon histoire s'arrête à quand je quitte mes parents hein. Après moi, ma vie d'adulte n'a pas d'intérêt, enfin à ce niveau-là je parle hein. Donc mon histoire s'arrête, ils ne sont même pas nés encore, donc je ne raconte pas leur histoire. Mais je ne sais pas pfff... Du côté de mon fils je dirais une espèce de... Ben il s'en fiche ! Du côté de ma fille je dirais peut-être même une espèce de jalousie mais je ne sais pas. Je ne suis pas sûre.

-Par rapport au succès que vous pouvez rencontrer ?

-Peut-être, oui.

-D'ailleurs, qu'est-ce qui vous a poussé à cofonder la société des auteurs lusophones ?

- Ben en fait, ce n'était pas mon idée, c'est un des cofondateurs qui en a eu l'idée. En fait, c'était lors d'un forum culturel, c'était à Houilles, où nous avons fait une table ronde. Nous avons fait une table ronde autour justement de l'écriture, de la divulgation etc. Et puis on s'est aperçu que c'était très compliqué, euh... De se faire connaître etc. Vous voyez... Enfin ça a été une décision un peu commune des auteurs présents, on était six. Et on s'est dit : « justement pourquoi ne pas créer quelque chose, nous qui maintenant avons un petit peu plus d'expérience et avons des portes qui s'ouvrent un peu plus, pourquoi ne pas faire profiter notre expérience et nos connaissances pour aider les gens qui justement veulent se faire connaître ? » Et c'est comme ça qu'on a créé cette association. Et entre-temps ça n'a pas évolué comme on le souhaitait parce que dans le lot y'avait deux profs euh... Qui étaient un petit peu... Alors... Ils avaient de très très grandes idées, d'ailleurs on les a même désignés comme président et vice-président parce que d'abord ils s'exprimaient très bien dans les deux langues, ce qui est important. Ils connaissaient beaucoup de monde... Et donc ça allait nous apporter, ben peut-être des subventions etc. Mais finalement ça a bloqué parce que ils avaient de grandes idées, mais après ils appliquaient rien quoi ! Et nous, ils nous mettaient des bâtons dans les roues quand on voulait faire des choses qui ne leur semblaient pas assez bien. Voilà. Et donc du coup pendant deux ans on a un petit peu stagné quoi. Et là, on a réussi à trouver un terrain d'entente et ils sont partis. Donc maintenant, on n'est plus que quatre qui avons à peu près les mêmes objectifs. (...) Donc on a des adhérents, on aide les gens, on met en contact avec des éditeurs, et puis voilà (...)

-Donc c'était plus pour vous un moyen de se faire connaître ?

-Plus d'aider les gens à se faire connaître. Parce que nous on a... Voilà on a déjà un petit peu notre réseau. Et puis bon, pourquoi pas se faire connaître aussi plus... C'est jamais... Voilà !

(...)

-Vous pensez continuer à écrire sur votre histoire familiale, sur votre passé d'immigrée ou écrire tout court ?

-Ben écrire tout court maintenant. Parce que j'ai écrit mon histoire.

Dans la discussion après l'entretien, Altina Ribeiro a partagé avec moi ses souvenirs en me montrant des photos de famille dont certaines d'elle et sa sœur que sa mère envoyait à son père pour qu'il « se souviennent de nous » quand il était en France et elles au Portugal. Après son CAP de secrétariat, Altina Ribeiro a repris ses études et est devenue premier clerc d'avocat, activité qu'elle exerce aujourd'hui à mi-temps pour pouvoir se consacrer à l'écriture.

Document récapitulatif des résultats des élèves du plateau pour la classe de Michelle Vibert (1962-1963)

ÉCOLE DE FILLES	
COURS ÉLÉMENTAIRE 1ère année	
Institutrice : Mlle OUVRARD	
<u>Prix d'honneur :</u> Isabelle BUFFET Déolinda MOREIRA	<u>Mentions ASSEZ BIEN :</u> Maria SOUSA Maria RODRIGUES Antoinette DI PINTO Nadine PICARD Martine ROUX Danielle LETOURNEUR Maria BASTOS Rosetta BULFARO Ghislaine DOUINE Brigitte LELIGOIS Patricia CHRISTIN
<u>Prix d'excellence :</u> Marie-Françoise REPAUIL	<u>Mentions PASSABLE :</u> Juliette ILLOLI Elisa OLIVEIRA Micheline GINDRAT Maria DOS SANTOS Janine DA SILVA Isabelle COSTA Viviane MARCHAL Colette DEBBHOGNE
<u>Prix de camaraderie :</u> Isabelle SCHMITT	<u>Mentions d'encouragement :</u> Martine GINDRAT Emilia GODINHO Maria-Thérèse FERREIRA
<u>Prix spécial de l'A.P.E. :</u> Colette DE BEHOGNE	<u>PRIX SPECIAUX :</u> Chant : Catherine LE G Gymnastique : Brigitte LELIG
<u>Mentions TRÈS BIEN :</u> Anne-Marie MARTOS Claudine JUBEAUX Maria DA SILVA Isabelle SCHMITT	
<u>Mentions BIEN :</u> Sylvie LERITE Catherine LEGALL Patricia CASSI Evelyne PITHON Françoise PESCARONA Béatrice MARTIN Patricia MOSCOVITZ Jocelyne REBAUDO Patricia WURCH	

Rapport d'inspection d'Annette Gondelle (nom de jeune fille Blonde)
21 Octobre 1964

Annette Blonde - Gondelle
Inspection du 21, 10, 64 avec M^{lle} Radureau
exercices de la classe: Lecture
3^e leçon de la journée. La lettre à l'étude est e, on va former et déchiffrer les mots qui contiennent cette lettre. Le jeu de la phrase suivante plaît aux enfants. Ne vous méprenez cependant pas sur sa valeur réelle, c'est un exercice de mémoire visuelle, ce n'est pas de la lecture à proprement parler. Le déchiffrement est correct, le ton assez naturel.
Calcul Addition et soustraction avec les nombres étudiés. Ce qui a été vu est fixé par la majorité de la classe et M^{lle} Blonde a su donner à ses élèves des habitudes de rigueur dans l'expression.
Ex. d'observation: la noix.
La préparation écrite de cet exercice a été minutieuse. Je conseille

d'ailleurs à la jeune maîtresse de substituer à cette préparation entièrement rédigée un plan détaillé. Mais la mise en train est trop longue. Dans cette longue interrogation : « Qui a mangé des noix ? Et quel moment du repas ? etc... il y a beaucoup de bavardage inutile. L'attention des enfants de cet âge faiblit vite, il ne faut pas l'émousser inutilement. Il n'en reste plus assez, ensuite, pour l'observation, qui est le but de votre exercice. La noix est un fruit curieux, à l'aspect très particulier, il ne faut pas noyer l'essentiel dans les à côtés. Sachez choisir. On ne peut pas tout dire, surtout au C.P. Laissez de côté le brou de noix. Et, pour conduire votre observation, ayez une idée directrice, ce qui est essentiel dans la noix, c'est beaucoup

moins les reliefs de la coque -
encore qu'ils excitent l'intérêt de
enfants - que les réserves charnues
avec le liquide gras qu'elles
renferment. L'association du dessin
rapide à l'observation est une
bonne pratique.

cahier : bien.

tenue des élèves et discipline.
Un fond d'agitation en sourdine
qu'il faudra peu à peu faire
disparaître.

résultats obtenus : Ils sont
honorables, compte tenu de la
forte proportion d'étrangères dans
cette classe; ils s'amélioreraient
encore si les enfants étaient plus
calmes. Quotidiennement ou
hebdomadairement, le journal
de classe doit être préparé à
l'avance.

A. Blondel

Lexique

AD : archives départementales

ATD : Aide à toute détresse

ASPC : Association syndicale des propriétaires de Champigny

BTP : Bâtiments et Travaux Publics

CARP : Comité d'Aménagement de la Région Parisienne

CEE : Communauté Economique Européenne

CLA : Classes d'accueil

CLIN : Classes d'initiation

CNCDH : Commission Nationale Consultative des Droits de l'Homme

CP : Cours Préparatoire

CRI : Cours de rattrapage intégrés

CTHS : Comité des travaux historiques et scientifiques

FAS : Fond d'Action Sociale

FTPF : Francs-Tireurs et Partisans Français

HLM : Habitation à loyer modéré

INED : Institut national des études démographiques

IUFM : Institut Universitaire de Formation des Maîtres

OCDE : Organisation de coopération et de développement économiques

ONI : Office national d'immigration

OPHLM : Office Public d'Habitat à Loyer Modéré

PADOG : Plan d'aménagement et d'organisation générale de la Région Parisienne

PMI : Centre de protection maternelle et infantile

SARP : Service d'aménagement de la Région Parisienne